FOREIGN
MAR 27 1948
RECEIVED

NUMÉRO 11 JANVIER 1948

# *France* ILLUSTRATION

## LITTÉRAIRE ET THÉATRALE

**COMME LE CID !**
Chronique de Robert KEMP

**CONTE POUR L'ÉPIPHANIE**
Nouvelle inédite de Lucienne DESNOUES

**COULEURS DU TEMPS**
Revue en deux actes et vingt et un tableaux
de Paul COLLINE et Jean RIEUX

U. OF I.
LIBRARY

Directeur : Georges OUDARD
13, rue Saint-Georges,
PARIS - IX^e^

Ce supplément n'est servi que par abonnement couplé avec "FRANCE-ILLUSTRATION."

# LES LIVRES DU MOIS

par GEORGE ADAM

Les prix littéraires, qui ont pour but d'attirer l'attention du public sur des écrivains jusqu'alors inconnus, ont rarement réussi à le faire à bon escient. Les plus célèbres compétitions sont trop souvent devenues l'occasion de marchandages entre éditeurs et membres du jury, chacun y trouvant son compte. Tel homme de lettres est soudain porté au pinacle; il y brille, pendant quelques mois, des feux de la réussite pour s'éteindre ensuite lamentablement.

De création récente, le prix Stendhal n'échappera sans doute pas à la règle. Le lauréat de cette année est apparu comme un jeune garçon, plein de mérites, certes, mais dont les premiers essais méritaient tout au plus la mention honorable réservée aux bons élèves. Jean Dutourd, par contre, prix Stendhal pour 1946, avec *le Complexe de César*, avait vivement frappé par des qualités profondes et comme détachées des modes. On ne l'en attendait pas moins à son deuxième ouvrage. Tiendrait-il les promesses sur lesquelles, pour une fois, un prix littéraire avait justement donné un coup de projecteur ?


VIENT DE PARAITRE

ALEXANDRE ARNOUX
*de l'Académie Goncourt*

L'AMOUR DES TROIS ORANGES

comédie en 3 actes,
suivie de

LES TAUREAUX

Opéra-bouffe

*Un. vol. : 225 fr.*

GRASSET


*Le Déjeuner du lundi* (Laffont, édit.) nous en apporte, me semble-t-il, la confirmation. Non pas éclatante, mais solide et fondée sur une personnalité d'écrivain dont on peut attendre beaucoup.

Il ne s'agit plus, cette fois, de cet essai autour de soi que toute âme bien douée rêve d'écrire, et pour l'éternité, à l'aube de sa carrière. *Le Déjeuner du lundi* se présente avec des ambitions apparentes bien plus modestes : faire le portrait fidèle d'une habitude familiale, le déjeuner hebdomadaire qui réunit le père veuf, l'oncle célibataire et le fils-neveu déjà marié et père de famille. Sujet aussi riche qu'on le veut, aussi pauvre également. (Avec vingt-quatre heures de la vie d'un Dublinois moyen, James Joyce a fait un chef-d'œuvre.)

Jean Dutourd n'a pas essayé de pousser au delà de ses limites : il n'a pas encore découvert les pouvoirs de l'imagination créatrice, à moins que, tel Jules Renard, il ne les méprise délibérément. Par contre, il ne se tient jamais en deçà de la main. Et, empoignant son sujet avec fermeté, il ne le lâche plus avant d'en avoir épuisé les possibilités.

Elles sont beaucoup plus grandes qu'il ne paraît à première vue. Trois hommes réunis pour un déjeuner, c'est d'abord une famille; c'est aussi une caste, et c'est presque un monde. La grande habileté de Jean Dutourd, et l'un de ses mérites, c'est de nous amener progressivement à prendre conscience de la richesse d'un sujet apparemment banal.

Mais je louerai surtout l'auteur de ce livre pour une qualité dont on se demande si elle n'est pas en train de se perdre définitivement : il a déjà réussi à se créer un style. J'entends par là non seulement qu'il sait écrire une langue correcte, ferme, élégante, où la verve et le brio ont leur place, mais encore qu'il parvient à l'infléchir, à la modeler sur son tempérament. La phrase, ici, dit exactement ce qu'elle se proposait d'exprimer, nourrie par des idées bien plus que par des mots.

Que l'on n'aille pas croire, cependant, que Jean Dutourd est couvert de la poussière des années et que l'on retrouvera dans *Le Déjeuner du lundi* des grâces oubliées. Par sa légèreté, son impertinence, sa verdeur, sa pertinence aussi, ce livre est un des meilleurs fruits de notre littérature d'après guerre.

De tous les essayistes, le philosophe de la « chose politique » est l'un des plus à plaindre. Passe encore de le voir exercer son esprit de système sur des régimes révolus et de vouloir faire plus œuvre d'historien que de moraliste. Le passé se prête à toutes les interprétations et personne, sauf de rares spécialistes, pour vous prendre en flagrant délit de sollicitation des textes et des événements. Mais saisir la matière contemporaine dans son déroulement instantané ; y découvrir les grandes lignes de force qui s'enfoncent dans une tradition historique, lointaine ou récente, et, en même temps, sillonnent l'énigmatique figure de l'avenir ; appliquer à l'analyse de cette matière une méthode objective qui permette les classements et les points de vue sereins... toutes ces conditions contradictoires rendent ardue, sinon impossible, la tâche de l'écrivain d'idées qui se veut un témoin impartial de son époque.

Depuis la guerre, nous n'avions rencontré aucun livre qui pût nous satisfaire pleinement à ce point de vue. Nous avons eu de beaux cris, certes, mais c'étaient presque toujours des ouvrages de « partisans ». Brossant un tableau rapide à la lumière des passions de l'auteur, ils révélaient avant tout des tempéraments de polémistes. Le plus grave défaut de ces livres sera toujours, en fin de compte, de manquer de force convaincante. Et puis, les meilleurs mets ne souffrent pas de refroidir.

*La République des partis* (l'Elan, édit.), de Roger-A. Priouret, est une exception à cette règle. C'est sans doute parce que ce livre ne consent

*(Lire la suite page 3 couverture.)*

*DANS LE PROCHAIN NUMÉRO*
*QUI PARAITRA LE 15 FÉVRIER*
*COMMENCERA LA PUBLICATION DE*

# Savrola

ROMAN INÉDIT DE

**WINSTON CHURCHILL**

43854

## ROBERT KEMP

Tout en préparant l'agrégation, Robert Kemp, né l'autre siècle au pied de Montmartre, s'exerçait au clavier. Il en vint bientôt au journalisme... Après des débuts à *l'Aurore* il entre en 1920 à *la Liberté*, dont il fut longtemps le triple critique littéraire, théâtral, musical. Chroniqueur au *Temps* depuis 1929, il est resté au *Monde* le critique dramatique qui avait succédé dans la maison des Hébrard à Brisson et à Bidou. Très discret, un rien sceptique, il a écrit plus de quinze mille articles et publié un seul livre : *Lectures dramatiques* (ou d'*Eschyle à Giraudoux*). Il en prépare quelques autres. Tolérant quand il s'agit de livres ou de pièces, il entre en fureur si l'on prétend ne pas adorer comme lui Fauré, Dukas et Debussy, Ravel et Ibert.

## LUCIENNE DESNOUES

Sous l'occupation, une jeune fille de dix-sept ans vint présenter à Charles Vildrac des poèmes qui enthousiasmèrent l'auteur de *Découvertes*. Dans la préface qu'il devait donner, en 1946, au *Jardin délivré* (Raison d'Être, édit.), Vildrac souligna «la surprise heureuse, la sensation de fraîcheur et de soulagement» que lui avaient procurées les pages de Lucienne Desnoues. «Le forgeron Desnoues, continuait-il, cordial, aimé des enfants et qu'Alain Fournier a évoqué dans *le Grand Maulnes*, est son grand-oncle. Née à deux pas de Paris, à Saint-Gratien, Lucienne Desnoues a grandi parmi les siens, derniers cultivateurs, derniers artisans de cette banlieue nord, parée de collines encore boisées, de nobles parcs peu à peu mutilés, dévorés par les lotissements... ».

## PAUL COLLINE

Après l'autre guerre, au cours de laquelle il avait été blessé et fait prisonnier, l'élève chansonnier Paul Duard eut l'idée de prendre pour pseudonyme le nom du personnage de *la Vie de Bohème* que son père interprétait alors à l'Odéon: il devint ainsi Paul Colline. D'une guerre à l'autre, il fait son «tour» dans tous les théâtres de chansonniers (aux Dix-Heures, surtout) ; obtient deux prix du disque avec *Déja* et *Quand c'est aux autos de passer ;* écrit de nombreuses revues. Pour le cinéma, il invente le célèbre Adémaï et combine d'innombrables sketches en même temps qu'il écrit deux livres pour enfants. Comme il le dit volontiers, il a eu seulement le temps d'être poète de douze à seize ans et au cours de ses deux captivités. Il a, en tout cas, un violon d'Ingres : la poésie.

## JEAN RIEUX

Originaire d'Albi, mais Montmartrois de vocation, Jean Rieux avait commencé par étudier la céramique à l'École de Sèvres. Il la quitte bientôt pour la... chanson, en récitant des poèmes ironiques à la Petite Source. Entretemps, pour assurer sa subsistance, il passe d'un métier à l'autre. Il devient chansonnier professionnel, en 1908, au Bloc de Bruxelles. Après la guerre 1914-1918, il est engagé au Perchoir par Jean Bastia. Il s'en tiendra désormais à la profession de chansonnier. En 1920, directeur du Grillon, il collabore pour la première fois avec Paul Colline. En dehors d'un nombre impressionnant de chansons et de revues d'actualités, il a publié deux volumes de poèmes : *Là-Haut* (1918, Figuière, édit.) et *le Meunier en smoking* (1945, Musy, édit.).

# COMME LE CID !

par ROBERT KEMP

LISBONNE vient de vivre une année rayonnante ! Elle a célébré par des fêtes, dont ses hôtes s'émerveillèrent, le huitième centenaire de sa libération. C'est le 25 octobre 1147 que les Maures en furent, pour la dernière fois, chassés. Le roi Alphonse, Afonso Henriquez, dont la lourde épée est conservée à Porto, mais avait été, pour quelques mois, transportée dans la capitale, l'assiégeait depuis quatre mois... Rude homme, cet Afonso ! L'aîné du Cid Campeador, de vingt et un ans, et l'un de ses modèles. Un noble du terroir français — le fils d'Henri de Bourgogne, qui lui légua le titre de comte de Portugal. « Sa comté » était fort petite, quand l'infant Afonso, sous la tutelle d'une mère qui ne valait guère mieux que, plus tard, notre Isabeau, en devint le maître. Il était né en 1109 ; il expulsa la mauvaise régente en 1128, et songea à délivrer des Infidèles une des plus belles terres qui soient sous le ciel...

Cette « reconquête » n'était pas aisée. Il n'avait qu'une toute petite armée, groupée autour de lui, à Porto. Il était là, comme Albert de Belgique à La Panne : chef d'un maquis plutôt que seigneur souverain. Mais il avait du cœur et un bras. Son épée de fer, large comme ma main, je l'ai admirée respectueusement dans une vitrine. J'aurais voulu l'essayer, moi, chétif : mesurer la force qu'il fallait pour en donner « des coups d'estoc qui semblent des coups d'aile », comme Hugo l'a écrit en un vers célèbre et fort justement critiqué — car les coups d'estoc sont des coups de pointe et ne peuvent rappeler les battements d'aile... Hélas ! « coups de taille » ne seraient pas entrés dans l'alexandrin. Consolons-nous.

Connaissons-nous l'histoire du Portugal ? Médiocrement ? J'ose donc vous rappeler cette bataille d'Ourique où, comme le Cid — mais à trente ans, ce qui saisit moins l'imagination que l'exploit de Rodrigue adolescent... — Afonso Henriquez tailla en pièces cinq armées ennemies, dont les rois omirent de le saluer du nom de Caïd ou Cid ; sans quoi c'eût été lui... Ses soldats, cependant, firent de leur mieux. Ils le proclamèrent roi de Portugal sur le lieu même de sa victoire. Huit ans plus tard, l'obstiné entrait à Lisbonne. Il avait eu le temps de se faire des alliés. Son idée fut d'utiliser les armées qui, des ports anglais, flamands, teutoniques et français s'embarquaient pour la Palestine. Des troupes débarquèrent sur les côtes du Portugal, et des étendards multicolores, des écus décorés de mille symboles orgueilleux palpitèrent bientôt autour de Lisbonne. On se battit longtemps. Les faubourgs de la ville actuelle furent trempés de sang sarrasin et de sang chrétien.

Après maint assaut aux portes mauresques, et notamment à la porte du Soleil — car Lisbonne a, comme Madrid, sa Puerta del Sol — les Croisés et les Portugais triomphèrent, et la croix fut hissée entre les créneaux du château. Du très antique château aux tours cubiques sur lequel, de tous les quartiers de Lisbonne, on peut suivre les jeux de l'ardente lumière et des ombres rousses ou bleutées ; le château qui, de la proue des caravelles, regardait le « pâle Vasco » au retour des mers chaudes, et dont les pierres — presque toutes — ont résisté à ce fameux tremblement de terre qui se produisit, vous le savez, à l'instant où Candide et Pangloss, naufragés dans l'estuaire du Tage, furent, sur une planche, portés à Lisbonne.

Ne laissant aux Maures qu'un quartier de la ville, la Mouraria, qui perdit son caractère sarrasin en un siècle, Afonso transforma sa nouvelle capitale en une grande cité chrétienne, et, pour cela, fonda des églises que nous voyons encore, mais presque entièrement restaurées, comme Santa Cruz et la Sé patriarcale, la glorieuse cathédrale lisbonnaise.

**Felicitas !** Felicitas Julia était le nom de Lisbonne romaine. Elle offre aux regards de l'arrivant toutes les apparences du bonheur. Sa beauté ne déçoit aucun rêve. Quand l'avion, par exemple, ayant franchi les derniers soulèvements au bout des Pyrénées, a survolé la terre sèche et cuivrée de l'Espagne, sur laquelle tous les points noirs qu'on voit ramper semblent des don Quichotte et des Sancho cherchant en vain l'arbre et la source, et promené son ombre ailée au-dessus des vignes géantes, des forêts, des fleuves argentés, descend vers Lisbonne, les cœurs se dilatent. On voit moutonner les sept collines — autant qu'à Rome — chargées de maisons aux chairs roses, fraîches comme des joues d'enfant. D'autres, crémeuses, ivoirines, reflètent les rayons du couchant. Les lumières s'allument. On voit un amas stellaire... Jamais je n'oublierai cette plongée vers la cité scintillante, éventée de brise marine !

Le vieux Cicéron comparait la mémoire à la tablette de cire sur laquelle il faut repasser de temps en temps le stylet si l'on veut qu'aucun mot ne s'efface. Comment ne pas ranimer, à chaque crise de mélancolie, quand nos angoisses pèseront trop, de chères images portugaises ? Elles éclaireront notre impuissance consternée, notre hébétude devant l'avenir orageux. Arbres immenses de l'avenue de la Liberté, forêt de Bussaco, jardins de Cintra, dont les fougères font parasols sur les bancs des amoureux, riviera sinueuse, collier de plages douces et blondes, adorable château de Quélus, enfant de notre Versailles et de nos Trianons, rose et blanc comme eux, entouré d'un peuple de statues, et de mille parterres fleuris, campagnes riches de sève, vêtues de feuillages ; et Lisbonne toute grouillante de belles filles, de gosses aux dents de marbre... La Lisbonne en fête qu'on nous a montrée ! Après douze ans d'absence, je l'eusse à peine reconnue. Elle s'est enrichie, parée, étendue. A pleins gaz, des voitures étincelantes gravissent les collines, se lancent sur les pentes... Quelles pentes ! « Sept précipices, nos collines », disent-ils fièrement, les Lisbonnais ! La rue des Martyrs est horizontale, en comparaison. Et les chauffeurs ont en leurs freins une foi qui ne se communique pas toujours aux passagers. Ils en ont la peau de poule. Le Rossio, qui est le forum et l'agora de Lisbonne, bruit comme une ruche, nuit et jour. Le marché au poisson est trop petit pour tant de pêches palpitantes. On voit des fleurs, des fruits partout. Ce qui a changé encore — tant pis, cette fois — c'est la démarche des marchandes, dans les rues de Lisbonne. Elles ont toujours leur belle tête levée, leur cou de Cariatides. Mais seules les porteuses de poissons sont autorisées à marcher pieds nus. Les autres s'en vont sur hauts talons ; des talons plus hardis de trois centimètres que ceux des Parisiennes.

Au zénith des fêtes lisbonnaises, il y eut le cortège historique. Les organisateurs risquaient gros. Ces défilés, on les rêve... Leur réalisation n'est que rarement la sœur du rêve. Je redoutais les armures en carton, les robes de cour de figurants, les boucliers qu'on aurait envie de renvoyer à la cuisine... Mais de la tribune des invités, voisine de celle des présidents Carmona et Salazar, je n'ai vu qu'ordre et beauté. Toute l'histoire de Lisbonne, de l'époque romaine à nos jours, passait devant nous ; non point recréée pour le peuple, avec la collaboration de mercenaires, mais par le peuple lui-même. Les plus jolies des Lisbonnaises, celles aux grands noms et celles de la rue, les élèves des facultés, les as du sport, les soldats s'étaient disputé l'honneur de former le cortège ; ils étaient reines et rois, ou licteurs, juges, moines, pêcheurs. On n'avait point dévalisé, pour les habiller, les boutiques en plein vent, les magasins de percale. Costumes de cour, casques, armures, diadèmes venaient des musées de toutes les provinces et des collections les plus riches. Depuis les guerriers romains jusqu'aux porteurs des tableaux des corporations, depuis les rajahs, les rois nègres de l'époque des découvertes, et les seigneurs « manuelins » jusqu'aux délégués des charpentiers, aux tourmenteurs de l'Inquisition, aux archevêques mitrés, aux jongleurs, tous s'étaient vêtus avec luxe, ou exactitude. Et l'on sentait la

communion des siècles, des générations, des partis, des croyances, dans le culte de la cité.

Des partis ? Hé oui ! S'il y a, au Portugal, des partisans du régime qui a remplacé la royauté, ou des opposants, les divergences s'étaient effacées. Je songeais qu'ailleurs ceux qui croient que l'authentique de la France a fini en 1789 et ceux qui affirment qu'il a débuté à la même date n'eussent pas composé le même cortège... Ils auraient formé deux cortèges, disparates et hostiles. Ici, tout ce qui a été grand est également vénéré. Le jeune Portugal honore la royauté d'avoir fondé l'empire colonial, lancé des navigateurs à travers le monde, créé le climat favorable à la poésie de Camoëns. Le Portugal religieux, et plutôt dévot, du XX[e] siècle tolère, sur une colonne de 36 mètres, la statue du marquis de Pombal... Le marquis de Pombal fut dur aux Jésuites et d'une laïcité plutôt intolérante... Mais c'est lui qui, après le désastre de 1755, a reconstruit Lisbonne. Il a travaillé pour son pays. Cela seul doit compter. On ne ricane point devant son monument.

Le cortège lisbonnais, combien de millions d'escudos eût-il coûté en vestiaire, en lances, en palanquins, en parasols, en peintures, en cadres, en chars, s'il avait fallu les acheter ; s'il avait fallu rémunérer, au tarif syndical, cette foule en marche, au soleil de juillet ? C'était de quoi assécher un trésor. On eût pu crier à la « propagande » ; gaspilleuse et ruineuse... Mais ce qui eût coûté le plus était donné, prêté. Le peuple de Lisbonne s'est réjoui, sans rancœur. Foule attentive : fervente sans cris... Le cortège était long de deux kilomètres. Son itinéraire en avait dix, bordé de haies humaines. Les femmes s'abritaient de bonnets de papier, couleur d'orange, de citron, de pomme verte. Pas un geste d'impatience. On m'expliquait que c'était le caractère du Lisbonnais, peu démonstratif, à côté de ses voisins d'Espagne ou de nos Languedociens. J'avais cru que c'était discipline, crainte de déplaire.

J'ai vu d'assez belles mises en scène et de fastueux ballets. Rien ne peut se comparer au cortège du VIII[e] centenaire. Il n'y manquait qu'un de mes amis — le vôtre aussi — un prince illustre, qui m'enchante encore quand je lis ses aventures et que, sur des renseignements vieillis et sans doute controuvés, on crut jadis le fondateur de Lisbonne. C'est Ulysse d'Ithaque ! Une ressemblance de syllabes entre son nom et le nom antique de Lisbonne, Olisipo, est sans doute à l'origine de la légende que M. Victor Bérard, historien des voyages d'Ulysse, n'a pas soutenue de son autorité... La véritable étymologie serait phénicienne. Olisipo viendrait de Alis-Ubbo, qui signifiait, en phénicien, « douce-baie »... C'est joli aussi. Je regrette à peine mon cher Ulysse. A la fin du défilé parut un char sur lequel s'étageaient les Lisbonnes successives, la romaine, la médiévale, la manueline, la pombaline... : et, au sommet, la Lisbonne d'aujourd'hui, qui les résume toutes, et veut les égaler, sans les éclipser. Char étonnant, tout en verre, jusqu'aux rayons des roues. Il était précédé et encadré d'une légion romaine, portant les aigles, vêtue de laine blanche et pourpre d'une éclatante fraîcheur, avec les casques, les cuirasses, les javelots, les boucliers : et il était traîné par huit chevaux de neige, huit Pégases aux ailes de plumes blanches ; histoire et poésie : vérité et lyrisme. A son passage, la gravité lisbonnaise n'y tint plus. La foule, enfin, cria de fierté et d'amour...

Lisbonne est pleine de légendes, qui vous sont contées pieusement. Il y a celle des deux corbeaux qui figurent sur les armes, avec un navire. Je ne suis pas sûr de l'avoir retenue ; mais il est question d'un saint que le navire portait, et qui allait mourir de faim. Les corbeaux lui apportaient sa nourriture. Il y a celle de l'église de la Maladenas, dont le Christ détacha son bras de la croix, voilà longtemps, pour sauver, par ce geste miraculeux, un condamné à mort innocent. Celle encore de Santa Engracia la Vieille, qui n'est pas et ne sera jamais terminée. Car un jeune juif, nommé Simao Pires de Solis, fut condamné pour un sacrilège qui s'était commis une nuit dans la nef. On l'avait surpris rôdant aux alentours. Il eut le courage de se laisser supplicier pour ne pas avouer qu'il avait eu un rendez-vous avec une demoiselle, cette nuit-là, dans le couvent où elle languissait. Mais, avant d'expirer, il annonça que l'église ne serait jamais finie. Et, depuis l'an 1630, il n'a pas été démenti.

Il faudrait, pour tout noter, avoir sans cesse le calepin à la main. Le moyen ?... quand on regarde, « de tous ses yeux » — comme Michel Strogoff — et qu'on a l'angoisse de se dire : « Reviendrai-je jamais ? » On va de « mirador » en « mirador ». Le panorama de Lisbonne est d'une douceur exquise. Il a des couleurs d'écharpes ; presque de pâtisseries fines. Vous diriez l'amphithéâtre de Monaco, multiplié par mille. Des quartiers blancs, des quartiers roses descendent des murailles wisigothes, des églises. Mirador de Santa Luzia, mirador de la Graça, mirador du Monte ; d'où Lisbonne l'antique paraît toute jeune, et printanière. On domine la vieille ville, le port glorieux ; on aperçoit au loin la masse du monastère de Jeronymos, la tour de Belem... Belem, c'est Bethléem, comme le port de pêche de Nazaré, au nord de Lisbonne, est Nazareth. Le Portugal, finistère de l'Europe, de la civilisation occidentale, dernier refuge

de la paix pastorale, est comme baigné de lumière évangélique par ces vieux noms, que tout le monde chrétien balbutie depuis deux mille ans. Nazaré a ses pêcheurs, sa plage où les barques sont tirées sur le sable par autant de couples de bœufs, sept couples s'il le faut, que leur poids l'exige ; son odeur puissante de gros sel et de tripes de poissons ; l'exquise propreté de ses façades et ses costumes singuliers, jupes superposées jusqu'à huit, dix, aux reins des femmes, bonnets verts ou rouges, culottes écossaises pour les porteurs de filets. Il a la légende de don Fuas, qui poursuivait un cerf, l'imprudent, au bord de l'Océan, un jour de tempête. Comme le cerf était le diable, il se jeta sans crainte dans les flots, au beau milieu de la barre écumeuse qui interdit aux timides l'abordage de Nazaré. Le cheval de don Fuas, lancé au grand galop, allait, du haut d'un roc, se précipiter... Quand la Vierge apparut au-dessus des vagues, tendit le doigt... Le cheval s'arrêta, creusant du fer un trou dans le roc ; et don Fuas fut sauvé ! Les preuves sont là : voici le creux de la pierre, voici, dans la chapelle, la Vierge miraculeuse, voici le précipice et l'image de don Fuas.

Un admirable quartier de Lisbonne, c'est l'Alfama, cousin de la Triana de Séville, qu'évoqua la musique d'Albeniz... J'avais vu l'Alfama, la nuit, lors d'un congrès de la Critique. C'est le Montmartre, le Ménilmontant de Lisbonne. On y somnole le jour. On y chante, on y danse la nuit. Les rues, la ravissante place — les Portugais disent **praça,** comme ils disent **prata** au lieu de plata (l'argent) ; la rua do Prata est celle des argentiers, bijoutiers : l'l espagnol, italien, français, se durcit en **r** dans leur gorge — grouillaient, sous des guirlandes de lanternes : des guitares grignotaient de la musique sous tous les porches; on menait des farandoles; et, assises aux croisées, des femmes lançaient des « fados » sur la brise tiède. Ces fados nostalgiques, moins osseux de rythmes que les airs d'Espagne, où tant de chagrin brise les élans amoureux ; les fados âcres et pathétiques, qui ne sont pas hérités, comme nos vieilles chansons de France, mais s'improvisent tous les jours, sur des histoires aussi tristes que le retour du marin, ou la jeune fille et la mort, ou la fin pudique de Virginie. Les fados où l'auditeur, n'entendant pas le difficile langage portugais, mangeur de voyelles, croqueur de consonnes, ne peut discerner le soupir du plaisir du soupir du veuvage, ni le sanglot du baiser. Mais qu'importe que ces songes s'égarent en chemin; le fado est créateur de songes; de frissons... J'ai, en 1947, entendu moins de fados, dans l'Alfama ; alors, il rôtissait au soleil ses vieilles pierres : il séchait ses torchons et ses chemises. Mais j'ai entendu une chanteuse incomparable de fados. Amalia Rodriguès vendait des oranges sur le Rossio. La voici millionnaire, parée de bijoux, en partance pour les Amériques ; belle sans banalité ; très loin de la « star » d'écran, de la poupée de série. Fraîche de pulpe, tendre ou coquine du regard... Débordante de vitalité ; fruit de plein air. Elle chante d'une voix de gorge, amoureuse, râpeuse, griffeuse : elle roucoule, la tête un peu en arrière, et l'on voit son cou se gonfler comme le col des tourterelles. Ses lèvres saignantes, ses dents fraîches disent les mots des fados, content les histoires. Mais la musique qui naît d'elle, timbre, accents, n'est qu'une longue confidence amoureuse. Ses compatriotes, à certaines de ses notes, semblent recevoir le choc d'une torpille... Ils halètent ; leurs cris étouffés scandent ses sons filés ; ils frappent des mains, quoiqu'elle ne danse pas. L'étranger se sent en présence d'un mystère; d'une entente venue de très loin. Il interprète les fados à sa façon ; les trahit-il ou les embellit-il ? Il est troublé. Il se souviendra.

Le jeune Portugal nous a montré ce qu'il a fait depuis vingt ans. Un hôpital presque terminé, et gigantesque ; un stade immense, au milieu des collines, dans un paysage qui fait rêver d'Olympie, par le cristal de l'air, la noblesse du paysage, l'abondance du marbre ; ses jardins d'enfants, qui ne sont encore que six ou sept pour Lisbonne ; mais il y en aura quarante-six ; et les premiers sont parfaits. On pense à des dînettes de livres d'étrennes : à des rondes non de petits Poulbots effrontés et railleurs, mais de petites filles et de petits garçons aux joues rondes, aux yeux ronds, purs et habitués aux bonnes soupes, tels que Boutet de Monvel en dessinait pour le « Saint-Nicolas ».

On nous a montré, au bord du Tage, trois rois qui buvaient du « vino verde » ; c'était avant une course de taureaux, à Villafranca. Mais cela rappelait un peu trop la Venise de Candide, car deux de ces rois, le roi d'Espagne et le roi d'Italie, étaient en terre d'asile, en terre d'exil. Le troisième était encore puissant, car il règne sur les pétroles d'Asie, je crois : et chaque litre d'essence d'Orient qui s'use à rouler lui doit un beau tantième. J'avoue que les deux autres m'ont paru plus charmants. Le prétendant surtout, qui croquait des crevettes avec une grâce ravissante.

On les revit aux arènes, où la très illustre Conchita Cintron faisait encenser et danser son cheval en leur honneur. Elle ne manqua pas une banderille : et elle était aussi racée, aussi spirituelle, la cavalière, que son adorable et noble petit cheval... Le cœur battait quand le taureau, qui a l'avantage d'être au

centre et de tenir la corde, s'élançait, à bout de patience, vers le cheval provocant, dont sa corne frôlait la cuisse... Mais la cavalière conseille bien ; le cheval est exercé... Il file. L'autre, la brute, cherche le poil et perce le vide. Cavalière, athlète, combattante au grand cœur, cette Conchita fut une autre vision précieuse du Portugal. Vision fugutive « ... Les églises resteront ; l'arc de la Porte du Soleil est debout depuis les Maures ; mais une Conchita Cintron, c'est l'enfant Septentrion, c'est Anna Pavlova, c'est le cri de Mounet, c'est le timbre de Litvinne. La merveille fragile, dont on parlera toujours, et qu'on regrettera... » Ce qu' « un seul soupir résume », disait Valéry. Un seul soupir a résumé la gloire et le courage, et l'adresse extraordinaire de cet adolescent incomparable, qui livra à Lisbonne, devant nous, l'un de ses derniers combats : Manolette, vêtu de blanc comme un de ces pages de cour qui dansent, en Espagne, devant l'autel de la Vierge. Il ahurissait le taureau par ses dérobades subtiles. Une courbure, une cambrure imperceptible des vertèbres, et la corne irritée ne rencontre rien. Un centimètre à droite, et elle trancherait la moelle. Je pensais aux contes du père Dumas ; à ces duels où d'Artagnan (Athos, peut-être) écarte le fer de son adversaire d'une parade « qui ne serait pas sortie de la bague d'une jeune fille ». Telles, un mois avant sa mort, étaient les « passes » de Manolette, auxquelles donnerait leurs vrais noms un meilleur afficionado rompu au vocabulaire de l'art. Ce garçon de vingt ans, que son courage souriant et sûr avait enrichi de millions de pesetas, m'émerveillait comme jadis le chevalier Pini, avec son fleuret, comme Heiffetz avec son archet. Il avait la grâce de sa jeunesse et les ruses des vétérans. Il est mort pourtant. Cela semble inexplicable. On n'imaginait qu'il pût se tromper...

Vous n'ignorez pas que la vertu des courses portugaises, leur tare pour les amateurs de sang, est qu'on n'y sacrifie pas le taureau. On ne lui offre pas à charcuter de misérables Rossinantes. Aucun dégoût n'y trouble le brillant du spectacle. C'est une taquinerie mortelle ; le triomphe de la souplesse et de l'intelligence, d'une tactique raffinée contre la force... Quelque chose comme une escrime d'éventail contre le coup de poing. Le coup d'œil et le coup de rêne du cavalier ; le fin dressage du cheval qui connaît son adversaire et le guette de ses yeux, la fièvre aux naseaux, aux jarrets, jusqu'au bout des fins sabots et de la queue flottante. Esquives, par le choix de l'itinéraire, la justesse du départ, la galopade accélérée... Dérobade tangente, asymptote à l'attaque de la corne, d'autant plus belle qu'elle a davantage réduit la distance et risqué le contact. Géométrie mouvante. Deux cerveaux, ou un et demi si vous voulez, unis, désarmés — car la banderille est une épingle — contre une force qui tuerait sans effort.

Ces spectacles, les lacis de ses routes, les pilastres ornés d'ancres, de cordages, d'algues de ses cathédrales, son fleuve et le feston des montagnes, sur l'autre rive, son ciel, voilà ce que le Portugal offrait à ses hôtes ; et ses musées, où parmi tant de figures austères j'ai vu avec émotion un radieux petit Fragonard, isolé sur un chevalet, précieux comme le Régent dans sa cage de verre... Ses céramiques, et ses vins... Céramiques de pâte grasse, éclatantes de coloration, dont la Légation de France possède une collection curieuse... Plats et assiettes formant plafond, dôme au-dessus d'un salon unique au monde. Il faut un filet fin, presque invisible, pour protéger ces pièces rares et brisantes, qui sont perchées si haut qu'elles semblent s'y livrer à des jeux icariens...

Lisbonne est une cité civilisée, qui enchante, ne menace point, qui est une des Mecques de la civilisation occidentale. Il faut espérer qu'elle n'a rien à craindre...

# CONTE POUR L'ÉPIPHANIE

par LUCIENNE DESNOUES

LE ciel était plein de neige. Toute la campagne attendait la neige. De temps en temps un vol de corbeaux montait aux nouvelles et retombait, découragé.

Il était 3 heures de l'après-midi. Les groupes d'ormes avaient tout oublié du monde et le froid lui-même s'engourdissait.

Quand le gamin passait sous un noyer, il remuait les feuilles noires, les brous racornis, et ramassait une ou deux noix qu'il broyait dans ses paumes et souvent rejetait avec un juron.

Il semblait avoir dix-huit ans, mais portait un pardessus de grand garçonnet dont la martingale le bridait, une main au-dessus de la taille.

Bien que chaussé comme un roulier, il avançait avec adresse sur ce chemin de terre que le gel avait saisi en plein tourment de pluies et charrois.

Même il agrémentait sa marche de fantaisies et se plaisait à vaciller sur les crêtes de boue pétrifiée.

Un oiseau minuscule jaillit d'une friche et se posa sur un buisson. Le garçon s'arrêta net et, sans bouger, émit un fouillis de sifflotements auxquels le roitelet répondit par un hochement de tête attentif. Le siffleur, plusieurs fois, renouvela son jeu avec le même succès, mais l'oiseau changea brusquement de perchoir et dirigea les yeux de son charmeur sur une ligne du paysage où glissaient quatre automobiles.

Elles ralentirent l'une après l'autre, obliquèrent et disparurent sous les premiers arbres d'une avenue qu'un parc masquait presque tout entière, mais qui devait desservir l'entrée principale du domaine.

— Va pour le château, fit l'adolescent.

Et, d'une traite, il atteignit le chemin broussailleux qui ceinturait le parc.

Le mur très vieux s'était abandonné au lierre qui le retenait farouchement, mais avec des erreurs d'aveugle, ajoutant par endroits son poids et son effort à l'attirance de la terre et s'effondrant avec le crépi dans ses griffes pour reprendre ensuite orgueil aux piliers d'une grille condamnée.

Entre les barreaux, le garçon regarda l'allée qui conduisait vers un château dont le cœur et l'aile gauche semblaient en vie alors que l'aile droite avait tous ses volets fermés.

Sous la futaie régnaient le demi-jour fumeux et le recueillement des bois avant la neige. Dans les pays tempérés, la neige aura toujours un prestige de miracle et les chênes au cœur de roc s'en émerveillent encore à cent ans.

Une rangée de fenêtres, au château, s'éclaira, vieillissant subitement la journée. Le garçon reprit sa marche.

A mesure que le mur, en contournant le parc, s'offrait au nord, il devenait plus tourmenté, plus moussu, et présentait des effondrements que ravaudait le lierre.

Soudain, le marcheur tendit l'oreille à des cris qui semblaient provenir d'un poulailler mis à mal. Il pressa le pas et, profitant du plus proche

éboulis, il découvrit, entre les troncs, des communs construits en bois sombre et d'où montaient les clameurs de poulets capturés.

Cinquante mètres plus loin, il se trouvait à la hauteur des bâtiments et s'arrêtait encore devant une brèche, lorsqu'il vit accourir un grand coq rouge poursuivi péniblement par une femme qui portait à bout de bras un glapissant bouquet de volailles.

— Hé là ! cria le garçon en s'élançant par le trou du mur et en claquant des mains pour diriger le fuyard vers un buisson. Hé là, beau rouquin, par ici !

Le volatile donna dans le piège et s'empêtra parmi les épines où son rabatteur put le cueillir comme une grande fleur furieuse.

La femme arrivait, hors d'haleine. L'inconnu lui tendit le prisonnier calmé, mais qui roulait un œil de feu.

— J'en mériterais bien une cuisse et je le mangerais tout entier de bon cœur !

La basse-courière, une lourde femme de cinquante ans, se confondit en remerciements essoufflés, nuancés de surprise.

— On peut dire que c'est le Ciel qui t'envoie.

— Je suis l'arrière-garde du Père Noël.

Il avait un visage ouvert et des yeux bleus où le rire ne devait jamais s'éteindre tout à fait.

— On tire les Rois, ce soir, dans votre château ?

— Oui, tu vois.

Elle désignait avec ennui les oiseaux qu'elle portait par les pattes et qui faisaient alterner leurs plaintes, chacun selon sa note.

— Vous allez faire le bourreau ?

— Hélas ! Et je dois encore attraper une vieille poule, mais elle est plus maligne que moi.

— Je peux vous prêter mon concours, et j'espère que ça me donnera droit au bouillon.

La femme n'hésita qu'une seconde. Ils se dirigèrent vers le poulailler.

Un étage, au château, s'éclaira, captivant soudain tout le parc. Mais des rideaux furent tirés qui reprirent une à une les lumières. Et le monde appauvri se remit à attendre la neige.

Aux sous-sols du château, le maître-queux avait interdit à quiconque la zone de ses fourneaux, car il tournait une de ces crèmes à lubies qui ne supportent pas toutes les approches.

Sur chacune des quatre tables murales on s'affairait.

La femme du chef, devant un alignement de tourtières, se dégantait d'une pâte qu'elle venait de travailler et s'apprêtait à empoigner le rouleau de bois. Un jeune homme chétif, aux cils pâles, hachait bruyamment une farce aux herbes. La préposée aux épluchages était une belle fille de seize ans. La ronflante chaleur lui enflammait les joues, et le gâte-sauce, tout en faisant sursauter à coups de couperet les verdures de son établi, lui lançait des regards fervents.

Par instants, une porte s'ouvrait sur l'office et déversait dans la cuisine un ruisseau de frimas, le temps que deux valets viennent prendre sur un dressoir une pile de vaisselle et repartent en coupant derrière eux le courant glacé. Chacune de leurs entrées était saluée par les gémissements d'une vieille femme qui astiquait l'argenterie.

— Dites donc, grand-mère, lui cria le chef quand sa crème eut acquis une consistance rassurante, dites donc, vous ne trouverez jamais une assiette assez grande pour le gâteau de cette année.

Tout le personnel pouffa, sauf le jeune homme au hachoir, vers qui le cuisinier pointa une mouvette moqueuse :

— Ce n'est pas que ce gringalet puisse garnir un bien gros pâté, mais, tout de même, pour qu'il ait ses aises dans la croûte, il faudra que Chassignole ait vu grand.

— Alors, Marcelin, lança la belle épluchеuse, quand tu auras haché ta viande et ton persil, tu te hacheras toi-même pour le fameux pâté ?

Sous le rire général, le marmiton haussa les épaules.

— N'empêche que tu voudrais bien être à ma place pour sauter sur la table quand le patron ouvrira le gâteau, et faire des grâces devant le beau monde.

— Elle aurait sûrement plus de succès que toi, railla l'une des femmes.

— Oui, mais c'est tout de même moi que le marquis a choisi. Il faut croire que je n'ai pas des manières de Marie-Torchon.

— Dis donc, tu trouves que je sens l'eau de vaisselle quand tu viens me parler dans les couloirs ?

— Il faudrait bien que ta mère arrive, avec ses poules, trancha le chef en s'adressant à Marcelin. Il serait temps de mettre le consommé au feu.

Il choisissait des légumes sur la table d'Antoinette lorsque celle-ci proclama :

— Voilà M^me^ Armande ! Quand on parle du loup...

La basse-courière entrait, suivie d'un inconnu porteur de volailles plumées. Elle n'avait pas refermé la porte que son jeune compagnon lançait un cri d'alerte : « Le lait ! » et, lâchant ses paniers, se précipitait vers les fourneaux, juste à temps pour stopper une blanche catastrophe.

— Décidément, il arrive toujours au bon moment, celui-là, dit Armande. Il a déjà sauvé mon plus beau poulet qui filait vers le mur éboulé.

— D'où sort-il ? bougonna le cuisinier.

— Pas de chez son tailleur, en tout cas, fit Antoinette, formulant gracieusement l'impression générale.

Le garçon fit mine de protester en prenant dans sor costume fané la prestance empesée d'un gentleman. Et il souleva délicatement, pour saluer la jeune fille, un haut de forme imaginaire.

— C'est un huit-reflets, pour le moins ! admira la basse-courière qui reçut à son tour un élégant salut.

— Il est muet, ton gandin, ricana Marcelin, qui n'avait pas interrompu son hachage pour éviter de faire l'hommage d'un silence à l'arrivant qui était beau. Il est muet !

— Demande-lui son nom, pour t'en rendre compte.

Ce fut vers Antoinette que l'étranger se tourna pour déclamer très vite :

— Robert, Robert comme Robert le Diable, comme Robert le Pieux, comme la sauce Robert,

comme Robert Macaire, comme Robert Ier, Robert II, Robert III. Robert ! Et Rubis pour les belles filles sans amoureux.

— Alors, pour moi, ce sera Rubis, minauda la petite.

— Tout ça fait partie du boniment qu'il débite sur les foires quand il ne fait pas le renard dans les basses-cours, grinça Marcelin.

— Il avait belle de le faire, le renard, tout à l'heure, quand mon coq s'est jeté dans ses jambes. Enfin, gandin, romanichel ou renard, il sait mieux que toi vider les poules, et son aide n'est pas à dédaigner un soir de pareil travail.

Antoinette eut tôt fait de s'adjoindre Rubis pour la corvée de champignons, et le travail reprit sur toutes les tables, scandé par le hachoir de Marcelin et bientôt par le couperet de sa mère qui se mit à morceler des lièvres jetés sur un billot par le chef.

Celui-ci, maintenant que les bagatelles sucrées s'affermissaient dans la cave, allait se donner aux fricots sérieux et sombres qui veulent de la chair, du sang et du cognac. Bientôt Marcelin dut lâcher son hachoir pour écraser des foies dans un pressoir et, quand le couperet de sa mère se taisait, on entendait gazouiller des lardons et pouffer Antoinette.

— C'est sa marotte, au vieux, expliquait-elle à Rubis. Tous les ans, à Noël ou le Jour des Rois, il donne un grand repas avec une surprise de sa façon.

» Ça se passe toujours dans ce château, où nous arrivons deux jours avant lui pour dégourdir l'aile gauche et le grand salon. Presque tous les invités viennent aussi de Paris. Ce soir ils seront cent deux à table.

» L'année dernière il a ramassé sous les ponts huit clochards et les a fait dîner en smoking avec les ducs et les comtesses.

» Un autre hiver, il avait pensé à je ne sais quel banquet d'avant Jésus-Christ et donné ordre au chef de ne faire que des langues à toutes les sauces. Au troisième service les convives s'étaient levés et ils avaient pris d'assaut la cave et les garde-manger en rigolant comme des bossus.

» Cette année il s'est trouvé à court d'imagination, mais, comme ses invitations étaient lancées depuis la Toussaint, il nous a envoyés ici comme toujours, en éclaireurs, avec des instructions pour un grand dîner normal. C'est seulement hier, sur la route, qu'il a eu son idée mirobolante.

» Il a fait arrêter la voiture devant la boulangerie du patelin et il a commandé — tiens-toi bien — un château en pâte feuilletée, avec des tours pleines de frangipane. Il faudra que le corps de bâtiment soit vide et assez grand pour contenir le beau Marcelin qui devra surgir comme un diable, une rose à la main, quand le marquis entamera le gâteau.

» Le boulanger ne voulait rien savoir, mais le vieux a dû lui promettre monts et merveilles et il va essayer de livrer ça vers 7 heures.

» Seulement le marquis se demande encore ce qu'il pourra bien faire de Marcelin et de sa rose quand ils seront sortis du gâteau. »

Le cuisinier souleva des couvercles, libérant le chant des rissoles et leur fumet doré. Il étouffa le tout sous un flot de vin rouge et se tourna vers un mur pour boire à la bouteille. Les assistants échangèrent des regards outrés et sa femme baissa la tête en soupirant.

Le soir était tombé. Plusieurs soubrettes vinrent demander du thé, puis un valet du vin chaud pour les musiciens, qui, disait-il, étaient arrivés depuis un quart d'heure. Un autre apporta, pour les faire tremper, des pièces de porcelaine qui avaient dû dormir plusieurs saisons dans des placards, puis des vases, où des bouquets s'étaient longuement desséchés et qui exhalaient une odeur de cimetière.

Ces allées et venues ouvraient et fermaient la cuisine à des bruits de vaisselle et de meubles qu'on déplaçait dans de lointaines salles.

Les invités devaient commencer leurs apprêts, car les tuyauteries d'eau, qui avaient chômé pendant des mois, reprenaient leur tâche en renâclant, et faisaient à chaque instant vibrer les murs et les dressoirs.

Vers 5 heures, Marcelin, qui n'avait plus desserré les dents, partit faire sa toilette dans le pavillon qu'il habitait avec sa mère, à la grille du parc.

— Je serais contente s'il se tirait bien de son rôle au dîner, dit Armande lorsqu'il fut dans la nuit. Le marquis est toujours généreux quand on satisfait ses toquades.

Elle ne reçut point de réponse, car, si la chaleur et le travail étaient intenses autour d'elle, la sympathie pour Marcelin ne le semblait guère.

Par contre, le jeune renfort amené par elle avait séduit jusqu'au chef, qui lui faisait aligner dans le rayonnement des feux les précieux Bordeaux à chambrer.

Ce fut Rubis qui surveilla l'haleine des fours et signala les touffeurs inquiétantes, Rubis qui vint à bout d'un couvercle entêté, Rubis qui redressa la mayonnaise défaillante sous le fouet d'Antoinette.

A 6 heures, le cuisinier s'assit en geignant d'aise parmi les senteurs et les murmures de ses œuvres mieux qu'ébauchées.

Ce fut le signal d'une pause avant d'allumer l'âtre sous les broches, et Rubis chantait et mimait la mésaventure d'un bûcheron au nez gelé, quand une automobile freina dans l'allée.

Marcelin rentra, suivi de brancardiers qui déposèrent leur charge et jetèrent leurs mitaines avec de grands rires.

— Alors, le voilà, ce bâtiment ! claironna le cuisinier. Chassignole, enlève ta bâche, qu'on le visite.

Avec des précautions de modeleurs dévoilant leur ouvrage, le boulanger et son mitron révélèrent à l'assistance hilare une énorme pièce montée féodale, du plus bel or, et qui embaumait l'amande chaude.

— Dame, c'est un peu rustique, s'excusa le boulanger, mais je n'ai pas fait mes études d'architecte. J'ai demandé conseil à mon beau-frère qui est maçon et au maître d'école. Et j'ai pris mon modèle dans l'Histoire de France du gamin. Ça n'est pas mal imité. Les murs tiennent bon. Je crois que le vieux fou sera content. Au pays, on ne parle que de lui et de ma pièce montée.

— Je cours le prévenir, décida la femme du chef.

Déjà Marcelin inspectait l'édifice avec la gravité du preneur à bail.

Antoinette et la basse-courière, qui larmoyaient en épluchant des échalotes, avaient posé leurs couteaux et pleuraient maintenant de rire.

— Ma parole, ils ont pris la civière des pompiers ! C'est plutôt sinistre comme plateau, roucoulait Armande.

— Vous l'arrangerez avec une nappe, des branches de sapin et du gui, cria le boulanger.

Et, se tournant vers Marcelin :

— Allons, mon prince, entrez dans le manoir.

Il retira le toit pointu, qu'il déposa sur une table, et, soulevant le garçon sous les bras, l'installa dans le gâteau, où était aménagée une petite banquette.

— Comme dans un fauteuil, déclara Marcelin. Et je pourrai surveiller la table par les meurtrières. Faites-moi faire le tour de la pièce.

— Et ta rose, cria Antoinette.

Elle lui lança un poireau vert qu'il saisit par la tige, comme une fleur. Les deux mitrons empoignèrent les brancards.

— Ces dames de la famille, fit alors Rubis d'une voix funèbre, en invitant les pleureuses du tas d'échalotes à s'aligner derrière la civière.

Et, de maître des cérémonies se faisant curé, il prit la tête du convoi en psalmodiant « De Profundis ! » le nez dans un missel fait de ses mains mi-jointes.

Le pseudo-défunt prit la mouche et jaillit de son croustillant cercueil à la grande joie des pleureuses, mais aux cris affolés du boulanger qui ne garantissait plus la solidité de son chef-d'œuvre.

Le curé se mit à crier au miracle et se prosterna devant le ressuscité furieux, qui brandissait son poireau sans oser bouger autrement dans sa fragile sépulture.

— Lazare, ô Lazare, entonnait Rubis à genoux en baisant la civière. Réjouissons-nous, mes frères, Dieu nous le rend, Dieu nous le rend avec de quoi faire la soupe.

— Avec de quoi te cingler la gueule, rugit l'autre en faisant siffler son poireau comme un knout.

— Allons, Marcelin, tu ne comprendras donc jamais la plaisanterie, dit sa mère, qui mourait de rire. Et toi, cesse de le taquiner. Tu vas faire si bien qu'il aura le trac.

— Comment t'habilleras-tu, Marcelin ? coupa le boulanger.

Armande désigna le dossier d'une chaise où son fils avait déposé en rentrant un costume de satin vert.

— Il tenait le rôle d'Obéron à sa dernière distribution de prix, expliqua-t-elle. Il n'a guère changé depuis cinq ans. J'ai pris sur les coutures.

— Et quand M. le Marquis ôtera le couvercle, qu'est-ce que tu feras, Marcelin ?

— Il deviendra plus rouge que sa rose et il appellera sa maman, s'esclaffa la fraîche Antoinette, provoquant un ressaut de colère chez son amoureux, qui lança le poireau à la face de Rubis.

— Et après ? insista le boulanger.

— Après, répondit Rubis, qui avait ramassé le légume et le respirait en simulant l'ivresse, après il lancera sa rose à la plus belle dame, pour avoir les mains libres.

Le poireau vola vers Antoinette et Rubis bondit sur la longue table centrale, où la femme du chef avait abandonné, pour courir chez le marquis, les fruits qu'elle édifiait sur des corbeilles.

Il s'empara d'oranges et de pommes et se mit à jongler devant l'assemblée stupéfaite, en parcourant le meuble à petits sauts.

Et l'on n'entendit bientôt plus que le bruit menu de sa danse, le choc mat des fruits sur ses paumes et les sourds applaudissements des gibelottes.

— Plus haut, plus haut, fit Antoinette en comprimant sa poitrine à deux mains comme pour empêcher son cœur de s'élancer dans le ballet.

Les reinettes et les sanguines ralentirent leurs chassés-croisés pour bondir gravement jusqu'au plafond, où serpentait la vapeur des marmites.

— Plus vite, plus vite !

La belle flambée rousse et blonde s'aviva dans les mains du jongleur, puis tomba subitement et Rubis, ayant rendu à leur corbeille les fruits glorieux et palpitants, exécuta sur la table un grand soleil acrobatique qu'il éteignit aux pieds d'un vieillard ébahi dont Marcelin seul avait remarqué l'arrivée.

— C'est prodigieux, jubilait le marquis en trottinant du jongleur à la pièce montée dont le boulanger venait d'extraire un Marcelin livide. C'est prodigieux, mais pourra-t-il tenir là-dedans ?

Il comparait d'un œil inquiet la hauteur du gâteau et la taille de Rubis.

Les mâchoires de Marcelin frémirent tandis que sa mère se dressait avec un sourire tordu.

— Mais certainement, monsieur le marquis. Mon garçon n'est pas grand et M. Chassignole a bien pris ses mesures.

D'un regard impérieux, elle appelait l'appui du boulanger, qui confirma d'une voix jaune :

— Certainement, monsieur le marquis.

Mais « monsieur le marquis » n'avait d'yeux que pour le jongleur qui dépassait Marcelin d'une tête.

— Il se tassera un peu, suggéra le chef.

— Qui se tassera ? rugit Armande.

Le cuisinier n'eut pas à répondre. Marcelin s'était rué sur la porte. Le battant claqua derrière lui et la gifle de froid fit gronder les fourneaux et monter la fureur d'Armande.

— Un saltimbanque, siffla-t-elle, un maraudeur de poulaillers, entré dans votre parc par un trou de mur ! Monsieur le marquis, écoutez-moi.

Le vieillard avait raflé le costume vert et, saisissant Rubis par le poignet, l'entraînait déjà dans un corridor. Armande se jeta derrière eux.

— Un renard, un vaurien qui vient peut-être de faire un mauvais coup et s'est caché dans vos cuisines.

Le marquis verrouilla une porte et les imprécations de la basse-courière s'assourdirent et se brisèrent dans un gémissement.

Ils traversèrent un salon éclairé par la seule flambée d'un grand âtre, entre des murs mouvants, puis enfilèrent une galerie sombre.

La surprise et le ravissement faisaient grelotter le vieillard, qui n'avait pas lâché Rubis et cherchait un commutateur d'une main balbutiante.

Le garçon sentait passer sous les portes le silence glacé des salles qu'on n'avait pas rendues à la vie. Enfin le marquis ouvrit une chambre. Un

feu de bûches y dansait, rosissant les mosaïques d'une salle de bains attenante.

— Faites-vous beau, faites-vous très beau, recommanda le vieux seigneur en se retirant avec un rire de petite fille.

Les tuyauteries vibraient profondément, transmettant à la bâtisse entière la fièvre des apprêts, et Rubis, empoigné par la joie, tourna deux robinets, ajoutant deux éclats de rire au prélude sourd de la fête.

Après l'ovation qui accueillit le gâteau monumental, quand Rubis sentit sous sa fragile prison l'assise de la table, il osa se détendre un peu et risquer un œil à la meurtrière.

Son regard prit en enfilade une blanche avenue scintillante, entre deux rangées de visages qui, tous, riaient vers la pièce montée.

Il craignit d'être décelé par les plus proches et ferma les yeux. Un brouhaha doré cernait sa citadelle dont les murs feuilletés chuchotaient. Parmi les voix environnantes dont les timbres le frappaient sans qu'il pût distinguer les paroles, il reconnut celle du marquis.

Par moments, la rumeur faiblissait, un nuage passait sur elle, une attente semblait planer sur les cristaux, et Rubis retenait son souffle. Mais un éclat de rire, un mot lancé de loin déclenchaient à nouveau le lumineux murmure et les vins du dessert faisaient des cabrioles en tombant de haut dans les verres.

Rubis s'enhardit ; il rouvrit les yeux. Il vit entrer en scène, mêlées à des muscats de serre, les pommes et les oranges qu'il avait déjà vues à la cuisine, et dont les humbles cœurs devaient battre bien fort.

Les messieurs cravatés de blanc prêtaient délicatement l'oreille aux dames volubiles, dont certaines ressemblaient au muscat des corbeilles par la fermeté, la fraîcheur et le fourreau de velours sombre.

Quand le marquis frappa dans ses mains, tous les sourires se posèrent sur le gâteau.

— Mes belles amies, mes bons amis...

Le marquis levait un couteau d'argent.

— Mes belles amies, mes bons amis, nous allons donc tirer les Rois.

La lame souleva le toit friand et, du château décoiffé, surgit un diable vert brandissant une touffe de gui dont les perles grêlèrent tandis qu'un orchestre éclatait.

Il y eut des cris de femmes, et le lutin, brisant comme une coquille la muraille de son palais, sauta parmi les porcelaines, en déchaînant les rires qu'avait retardés la stupeur.

Rubis dansa, Rubis jongla, Rubis darda mille fois sa poulaine vers la fine vaisselle effrayée. En hâte, les convives lui dégagèrent un chemin damassé qu'il brûla de pirouettes. Il fut une flamme, un bouffon, un esprit, une branche folle. Tous les rythmes de la musique, il les fit siens, les transmit au cristal, aux pommes, aux clémentines. Il dominait un chaud parterre de sourires et s'empara, tout en dansant, du plus pesant muscat qu'il présentait, puis refusait, aux lèvres tendues, et qu'il déposa, mimant la ferveur, devant une brune éclatante.

Avec six oranges bondissantes, il menaça les lustres et fit trembler leurs larmes radieuses, puis termina sa jonglerie en lançant ses fruits à la file sur la timbale de l'orchestre.

Cela fit un fracas d'orage que prolongèrent les bravos.

Dix mains tendirent du champagne au héros tandis que le châtelain larmoyait :

— Mon ami, mon ami, vous ne me quitterez plus, vous serez ma gaîté, mon Triboulet, mon Obéron, le vert bourgeon de ma vieillesse.

Et il heurtait à la coupe de Rubis sa coupe chevrotante.

— Et la fève ? réclamaient des convives.

— C'était lui, répondit le marquis en désignant le jongleur.

La fève était vivante !

— Alors il couronnera la reine !

Pour la seconde fois, Rubis rendit hommage à la brune éclatante en la sacrant reine d'Epiphanie. Elle-même dut élire un roi et, courtoisement, choisit le vieil hôte. Mais ce fut avec le tendre regard des reines à leur page qu'elle quitta la main du jongleur pour prendre celle du marquis.

Puis le gâteau fut assiégé, démantelé, tous ses trésors de frangipane répandus, et Rubis, à lui seul, engloutit un donjon.

Après avoir brasillé longtemps dans le seul salon du bal, la fête avait gagné les quatre pièces préparées pour elle. La musique des valses s'embrumait en traversant le fumoir, puis atteignait, sans la distraire, la salle de jeux aux lumières concentrées. La grande bibliothèque était parée de houx. On avait voulu qu'elle fût de la fête, mais elle avait un doux sourire absent et on la laissait à l'écart. La musique des valses y mourait presque avant d'aller intriguer les salles obscures.

Quand Rubis osait inviter la reine, elle reprenait en riant sa parole, donnée à quelque jeune homme en habit, qui la libérait avec un sourire amusé. Elle dansait sans dire un mot, mais, quand la musique tombait, elle se répandait en compliments dont l'élégance effarouchait le lutin vert. Il s'enfuyait en s'excusant avec une pirouette, et se laissait entraîner par des jeunes filles vers le champagne et les sorbets. Ou bien il se faufilait dans les salons moins éclairés où l'on causait, où l'on fumait, où il se sentait aux confins de la fête, au bord des ténèbres sans joie.

Plus que les épaules nues, le jeu des regards le troublait, et plus que sa danseuse du moment le sourire tournoyant de la brune éclatante et la rencontre de ses yeux dans les remous du bal.

Parfois une douairière sollicitait une valse de ce brillant danseur et, tout en faisant virer la dame au corset débordant, Rubis cueillait sur les sourires de malicieuses condoléances.

Pendant un silence de l'orchestre, dans l'éclair d'un plongeon qu'il faisait vers le sol pour courir sur les mains et traduire son ivresse en grands soleils, il crut apercevoir la petite Antoinette, en tablier de lingerie, qui le contemplait tristement.

Quand il se releva, le buffet n'était plus gardé

que par les larbins solennels. Il eut une générosité d'enfant comblé : il voulut rejoindre Antoinette.

Il traversa la salle de jeu et parvint à se glisser dans une galerie noire où il pensait rattraper la servante. Mais il entendit qu'on le cherchait et se coula sous les rideaux d'une fenêtre où il reçut un glacial baiser de la nuit.

La neige était enfin tombée. Dans les ramures émerveillées, la lune brillait.

Plusieurs voix le hélèrent. De fins talons sonnèrent tout près de lui. La galerie s'éclaira, puis retomba dans les ténèbres. Il voulut répondre et s'élancer, mais un oiseau de nuit pleura. Alors il s'attarda dans son étroit retrait, où venaient aussi bien mourir les échos du bal que l'appel douloureux de la hulotte.

Et ce fut comme s'il faisait là, au vagabond de la veille, un furtif salut de fidélité, ou comme s'il y mariait secrètement son radieux avenir à son passé plein de frimas.

Un tango s'achevait lorsque, ayant oublié de poursuivre Antoinette, il regagna les lumières.

Il traversa des brouillards de tabac où le marquis, un éventail de cartes à la main, leva sur son passage le regard absorbé du perdant.

A deux pas de l'orchestre, Rubis dut enlacer une jeune femme aux yeux tristes qui n'avait pas encore dansé avec lui.

— Notre petite flamme verte nous manquait, fit-elle. Le bal allait s'éteindre sans vous ! Déjà quelques invités ont regagné leurs chambres.

Une inquiétude le traversa, et lui qui, toute la nuit, n'avait été qu'un boute-feu sans repos et sans attache, se laissa enfermer dans un cercle de curieux.

— Depuis quel âge savez-vous jongler ?

— Oh ! Guillaume, reprocha la danseuse aux yeux tristes, vous, un poète, poser à cet enfant la question fastidieuse : « A quel âge avez-vous fait vos premiers vers ? » Ne demandez pas à cette libre flamme de quelle bûche elle s'est envolée.

Le poète ricana. Rubis pensa brusquement à Marcelin.

— Et sur quelles scènes produisez-vous ces beaux talents ? s'enquit une dame à face-à-main.

— Désormais, rien que sur la table de M. le marquis, proclama Rubis. Puis, cueillant les œillets de deux boutonnières, il se mit à jongler.

— Répondez sérieusement, bougonna le nommé Guillaume en palpant son revers que le jongleur avait défleuri.

— Guillaume, protesta de nouveau l'épouse. Il est au bal ! Il jongle avec des fleurs !

« J'avais répondu sérieusement », pensait Rubis.

— Les huit clochards de l'an dernier disaient à peu près la même chose, poursuivait le poète, qui semblait entretenir aux dépens de Rubis un sourd désaccord conjugal : Désormais, rien qu'à la table de M. le marquis.

— Guillaume !

La jeune femme semblait prête à pleurer. Rubis cessa de jouer, lui tendit les œillets, rompit le cercle et courut vers la zone du salon la plus animée.

La fatigue commençait d'espacer les danses, raréfiait les danseurs et rassemblait les défaillants pour des bavardages sans flamme.

La brune éclatante n'était plus dans la salle.

Aux entours brumeux des tables de jeu, Rubis n'aperçut que des habits noirs. Dans le fumoir presque refroidi, les partants avaient fourragé le monceau des fourrures et des manteaux. Et toujours délaissée, la grande bibliothèque avait éteint ses lustres.

Un peu de feu clignait encore entre les chenêts. Rubis se blottit dans un fauteuil et s'endormit.

A son réveil, la musique tournoyait encore ; des frissons incandescents parcouraient les bûches de cendres, mais, entre les rideaux, s'insinuait une aube grise. Il faisait froid.

Rubis se leva, passa dans le regard du petit jour et vit son costume vert se faner. Il entra dans le fumoir, souleva une portière gorgée d'amertume ; une dizaine de couples valsaient encore sous les lustres.

Il contempla les lumières menacées, tout ce plaisir obstiné, à la merci d'un signal de larbin.

Car les domestiques semblaient, pour la fête mourante, plus dangereux que le petit jour.

Ils cherchaient sournoisement à hâter cette agonie, dégarnissaient le buffet et mêlaient aux dernières valses des bruits d'office et de café qu'on ferme.

Comme par erreur, ils éteignirent les lampes de renfort et désenchantèrent tout un coin du salon.

Rubis pensait aux cirques nomades qui, secrètement, commencent à replier bagage pendant les attractions finales.

Des tabliers bleus vinrent se mêler aux livrées.

Une femme arriva des cuisines et Rubis reconnut Armande. Hardiment, elle se pencha sur les tables drapées pour détailler l'assistance avec avidité.

Rubis n'abaissa pas la portière du fumoir, mais, quand le regard de la basse-courière le frappa, il fut pris de panique et courut vers la salle de jeu.

Recueilli sur un échiquier, devant son adversaire à l'affût, le marquis ne sentit qu'après plusieurs minutes l'implorante présence du jongleur.

Il leva les yeux, fronça les sourcils, regarda son jeu, toisa Rubis, fit à son adversaire un geste d'excuse, sortit son portefeuille et tendit à Rubis une pincée de billets.

— A l'année prochaine, mon ami ! Vous êtes prodigieux, prodigieux !

— Prodigieux ! approuva l'adversaire.

— Prodigieux ! hurla presque Rubis.

Il lança les billets à travers la fumée et s'enfuit.

Ce fut avec un cri non de victoire, mais de soulagement qu'Armande le heurta au tournant d'un couloir.

— Ah ! le voilà ! Je ne vivais plus. Viens t'habiller et file. Je ne sais pas où Marcelin a passé la nuit. Il est rentré avec une figure d'assassin. Il te cherchait pour te donner un mauvais coup. Son père a tout de même pu l'emmener à la chasse. Allez, marche ! Il a neigé, il va neiger encore. Ils rentreront. File avant que la neige recommence ! Quand je pense que c'est moi qui t'ai introduit ici ! Mon garçon ne me le pardonnera

jamais. Il ne m'a pas dit un mot tout à l'heure, il ne m'a même pas regardée.

Elle portait sous son bras la défroque de Rubis et poussait celui-ci par des couloirs blafards parcourus la veille dans les ténèbres et l'exaltation.

Il faisait bon dans la cuisine déserte et bouleversée, où les fourneaux éteints dégageaient encore une tiédeur.

— Allons, presse-toi, voilà tes nippes. Le ciel se charge, ils vont rentrer.

Tandis qu'Armande surveillait la fenêtre, Obéron se dépouillait.

Les décombres de son château couvraient la table où Marcelin avait tant frappé du hachoir. Une lucarne observait avec la même froideur cette féerie en ruines et les restes figés dans les plats.

Rubis s'habilla, prit sa musette. Elle était lourde. Souriant avec émotion, il la haussa vers Armande, qui détourna les yeux et se fit plus furieuse et plus pressante.

— Vas-tu en finir ? Tu sauteras la brèche ! Tu connais le chemin, hélas ! la neige n'est pas épaisse. Maudite neige qui menace encore. Il va rentrer, son père ne pourra plus le retenir !

— Merci, madame Armande, dit doucement Rubis en donnant une tape à sa musette.

Elle haussa les épaules et le poussa dehors.

Il avait presque atteint la basse-cour lorsqu'il entendit crisser la neige derrière lui.

Hâtivement enveloppée dans un fichu, Antoinette le rejoignit et, quand il se retourna, elle demeura interdite, le menton tremblant, avec son visage défait par la nuit blanche.

— Antoinette, murmura Rubis.

— Rubis, je voulais...

Elle fondit en larmes.

— Attends, dit Rubis, tu vas voir !

Il se dégagea de sa bandoulière, pétrit trois boules de neige et se mit à jongler.

— Au revoir, Antoinette, chantonna-t-il, le regard levé vers ses balles.

— Au revoir, Rubis, répondit-elle courageusement.

Il laissa choir ses boules de neige, reprit sa musette, pressa contre sa joue la joue mouillée de la jeune fille et s'éloigna.

Il revit le poulailler couvert où des coqs s'entrepoursuivaient en traînant une tripe gelée.

Il reconnut de loin le mur accablé sous une double fourrure de lierre et de neige.

Ivre de blancheur, le parc se taisait.

Parfois une branche laissait échapper sa charge et se redressait, dépossédée.

Rubis vit très bien une silhouette noire sauter l'éboulis, entrer dans le parc en cherchant gauchement à se cacher.

Il vit le canon de la carabine surgir du buisson neigeux et s'immobiliser.

Pourtant il continua d'avancer sur l'allée muette en tournant le dos au château.

Le coup de feu fracassa le silence, et des corbeaux s'envolèrent en criant.

Dans les yeux de Rubis, un grand arbre noir et blanc chavira, griffant le ciel, entraînant le ciel dans sa chute.

Et quand le meurtrier eut sauté la brèche, quand tous les échos furent éteints et que, sur un orme des champs, les corbeaux eurent décidé de regagner le parc, la neige se remit à tomber.

Mais cela n'avait plus d'importance.

# COULEURS DU TEMPS

Revue en deux actes et vingt et un tableaux
de Paul COLLINE et Jean RIEUX

Cette œuvre a été représentée pour la première fois au Théâtre des Bouffes-Parisiens, le 9 octobre 1947, avec une distribution comprenant (par ordre d'entrée en scène)

WANNY, Annie DUMAS, Jacqueline VALOIS, Claudette DONALD, Ida BRUNETT, Jacques DUTAILLY, Gérard DUFLOT, Mireille BARD, Robert LE FORT, Paul COLLINE, J.-J. LECOT, Marcel ARNAL, Andrée NICOLLE, ARNALINA, HENNERY, Marcel ROUZE, Guy DENANCY, Claude DESAILLY, Jacqueline RICARD, Pauline CARTON, Jacques MOREL.

*(en tête de chaque tableau figure la distribution qui lui est propre)*

Mise en scène des auteurs et Jacques-Henri DUVAL
Musique nouvelle de Guy LAFARGE et DARY COWL
Orchestre sous la direction de Marcel CARIVEN
Danses réglées par Miss BARON

Tous droits réservés pour tous pays, y compris les droits de traduction, de représentation théâtrale, de film, de télévision, les droits mécaniques et graphiques, ainsi que tous droits futurs. Copyright 1948 by PAUL COLLINE et JEAN RIEUX

# ACTE PREMIER

## PREMIER TABLEAU

### EN MARCHE ARRIERE
### (FINAL)
### DE NOS JOURS

Décor de DESHAYS, maquette de MICHELINE VIENOT.

| | |
|---|---|
| Raymonde. | WANNY. |
| Annie. | ANNIE DUMAS. |
| Jacqueline. | JACQUELINE VALOIS. |
| Claudette. | CLAUDETTE DONALD. |
| Ida. | IDA BRUNETT. |
| Jacques. | JACQUES DUTAILLY. |
| Gérard. | GÉRARD DUFLOT. |

Arrangement musical d'ALEC SINIAVINE.

*Décor de plage. Raymonde, Annie, Jacqueline, Claudette, Ida, Jacques et Gérard, en costumes de plage très modernes, face au public, tout en exécutant un petit pas de danse, entonnent le couplet final.*

(Rythme de *boogie-woogie.*)

C'est l'instant, mesdam's et messieurs,
C'est l'instant de nous dire adieu.
Revenez donc souvent, souvent nous voir.
Bonsoir, bonsoir, bonsoir, bonsoir !

LE TAPS D'AVANT-SCÈNE SE FERME.

Raymonde et Annie réapparaissent devant le taps.

RAYMONDE, au public.

Ce couplet qu'on vous a chanté
Est le final, et cependant
La revue n'est pas terminée,
Vous vous en doutez certain'ment.

ANNIE, au public.

Mais comme après son audition,
Probablement, vous souhaitez
Une petite explication,
Nous allons vit' vous la donner.

RIDEAU

Le taps se rouvre. Raymonde et Annie se joignent à leurs camarades demeurés derrière le taps et tous se partagent les couplets qui suivent.

(Air : *Dans l'ambiance.*)

Marcel Achard a écrit pour la Michodière
Un' comédie qu'on a jouée tout' l'année dernière.
Commençant par la fin, son plus grand agrément
Etait naturell'ment d'finir par l'commenc'ment.
Yvonn' Printemps, Fresnay avaient au premier acte
Soixante-dix ans, quarante-cinq ans au deuxième
[acte,
Trente ans, vingt ans, puis seize ans au dernier
[tableau.
Dommag' qu'ils n'rajeunissaient pas jusqu'au
[berceau !
Ça f'sait sur le public un effet épatant.
Aussi nous résolûm's, aux Bouff's, d'en faire autant :
Nous avons mis l'couplet final au commenc'ment.
Il faut avouer qu'ça fait un prologue excellent.

CHŒUR

C'est l'instant, mesdam's et messieurs,
C'est l'instant de nous dire adieu,
Revenez donc souvent, souvent nous voir.
Bonsoir, bonsoir, bonsoir, bonsoir !

RAYMONDE

Maint'nant, c'est p'têt' original
Qu'on a chanté l'couplet final.
Revenant à l'ordre d'usage,
Ne serait-il pas opportun
De continuer... par la scène un ?

ANNIE

Par la scène un !... Oh ! ça serait dommage !

(Air : *Le roi Dagobert.*)

JACQUES

Puisqu'à la Michodière
On a joué la pièce à l'envers,
Et qu'ça sembla plaire
A la Michodière
Ça peut plair' très bien
Aux Bouff's Parisiens.
Alors la r'vue pourquoi
Vouloir la remettre à l'endroit ?

CHŒUR

(Air : *L'autr' côté d' la rue.*)

D'l'autr' côté d'la r'vue
Y a des scènes,
Sans null' gêne,
Pour les jouer les premières
Y a qu'à prendr' les dernières
D'l'autr' côté d'la r'vue.

RAYMONDE

Ayant débuté pour tout dire
Par l'épilogue,
Ça nous permettrait de finir
Par le prologue.

(Air : *J'ai rêvé, mademoiselle.*)

JACQUES

Mieux vaudrait, mademoiselle,
En partant de l'époque actuelle
Dans la r'vue, tout simplement,
Inverser l'ordr' des événements.
Au lieu de suivre leur course
Nous remonterions vers leur source.
Marcel Achard avait raison
Le monde à l'envers a du bon.
Pardon, mad'moiselle, si j'insiste,
Mais enfin,
Toujours dans la vie, c'qui est triste
C'est la fin !
Tandis qu'le début
C'est charmant,
Ça offre beaucoup plus
D'agrément !

Donc, ça vaudrait mieux
Certain'ment
Que tout aill' vers le
Commenc'ment,
Fuyant la vieillesse,
Le déclin,
S'éloignant sans cesse
De la fin !

(Air : *Elle était douce.*)

RAYMONDE

Ah ! que la vie s'rait douce, douce,
Si tout allait à la rebrousse.
La fleur fanée, bientôt, pensez donc,
R'deviendrait bouton.
Et le vieillard, qui tremble et tousse,
Retrouv'rait l'aimable frimousse
De ses vingt ans, de ses dix ans,
Et sans cesse rajeunissant
Finirait par sucer son pouce !

(Air : *Il est né le divin enfant.*)

JACQUES

Faut avouer que ça s'rait plus gai...

CHŒUR

Sonnez, hautbois, résonnez, musettes.

JACQUES

Vers l'enfance de retourner
Bien plus gai que d'y retomber.

(Air : *Si tout se passait à l'envers.*)

CHŒUR

Ah ! Si tout s' passait à l'envers
Comm' tout va mal dans l'univers,
Ah ! Si tout s' passait à l'envers
Sûr qu' ça n'irait pas plus d' travers.

RAYMONDE

Mais n'anticipons pas, de grâce !
D'abord qu'avons-nous décidé
Pour la revue, car le temps passe !
Utilisons-nous l' procédé
D'Achard ?

CHŒUR

D'accord !

RAYMONDE

Sans r'tard
Alors !

(Air : *Auprès de ma blonde.*)

JACQUES

Maint'nant d'vant la charrue
Que les bœufs sont placés,
Vaut mieux qu'on continue
Comme on a commencé,
Mais avec la faconde
Si c'est possible, et l'art...

CHŒUR

D'auprès de ma blonde
Le succès de Mar... de Mar...
D'auprès de ma blonde
De Marcel Achard.

RAYMONDE

O temps, suspends ton vol, ô temps, freine ton cours !

ANNIE

O temps, apprête-toi à faire demi-tour !

(Air : *Tant que le printemps.*)

CHŒUR

Temps, dans un instant
Comme Fresnay, comme Printemps,
Nous irons en te remontant
Et, peu à peu, ô vilain temps,
Tu deviendras probablement
Du joli temps
Et du bon temps.
Oui, mais pourtant
Vous nous direz : Cette revue
Est un' revue d'actualité, c'est important !
Mais l'actualité
Sachez bien qu'on en trouve autant
Tout en remontant le temps !

LE TAPS D'AVANT-SCÈNE SE FERME

## DEUXIÈME TABLEAU

### PETITS RENTIERS (1947)

Mme Petitrentier. MIREILLE BARD.
M. Petitrentier. ROBERT LE FORT.

*Raymonde et Annie réapparaissent devant le taps et chantent au public :*

I

(Air : *Sur le fil.*)

Cher public, maint'nant, qui sera l' compère
De cette revue, qui s'ra la commère ?
Nous permettez-vous d' vous les présenter...

Entre un couple de petits vieux. Costumes minables quoique propres. L'Homme et la Femme tiennent chacun une boîte pour mettre le lait. Ils paraissent dépaysés sur la scène, éblouis par la rampe, ahuris de se trouver là.

... Ce sont deux petits rentiers.
Fidèl's à l'Etat comme des caniches,
Ils furent tour à tour purotins ou riches.
Pour savoir comment va notre pays
N'y a qu'à voir comme ils sont mis.

*Refrain*

P'tits rentiers,
Promenant leurs boîtes
Chez l' laitier,
Leurs p'tit's boît's étroites,
Assez grand's cependant
Pour c' que l'on mettra dedans,
Vous qui aviez
Des manteaux d' fourrure,
Des colliers,
Des belles voitures,
Aujourd'hui, mis à pied,
Vous voilà dépouillés,
P'tits rentiers.

II

D'ailleurs, c'est pourquoi dans cette revue,
Bien qu' ça semble étrange à première vue,
Compère et commèr' tous deux on vous voit !
Votr' nécessité fait loi !

Mais en remontant le long cours des âges
Vous retrouverez bien des avantages,
Vous retrouverez surtout vos vingt ans,
De la rent' c'était l'bon temps !

*Refrain*

P'tits rentiers,
Promenant les boîtes
De vos crân's
A cervelle étroite,
Assez grand' cependant
Pour tous les boniments,
Vous pourrez
Constater sans peine
Que vous fût's
Bons comme la romaine,
Vous jadis qui étiez
Par le sort si choyés,
P'tits rentiers !

RAYMONDE. — Monsieur et madame Petitrentier, puisque le fait est qu'en 1947 il est impossible de vivre avec 25.000 francs de rente...

ANNIE. — ... à moins de faire des heures supplémentaires...

RAYMONDE. — Nous vous complimentons d'avoir eu le courage d'accepter dans cette revue l'emploi de compère et de commère.

M. et Mme PETITRENTIER. — Oh !

RAYMONDE. — Vous verrez, ça n'est pas bien difficile...

ANNIE. — Et ça ira tout seul quand vous aurez rajeuni.

M. PETITRENTIER. — Vite, vite, rajeunissons !

RAYMONDE. — Pas trop vite ! Soyez prudents au démarrage.

M. PETITRENTIER. — Lorsque tu seras jeune et que je serai jeune...

Mme PETITRENTIER. — Lorsque nos cheveux blancs seront des cheveux blonds...

RAYMONDE. — Ne vous énervez pas... tout viendra à son heure...

ANNIE. — Commencez par annoncer la première scène !

M. PETITRENTIER. — La première scène... euh...

ANNIE. — Oui !... Ecoutez, nous allons annoncer la première scène nous-mêmes.

RAYMONDE. — Ça ira mieux pour vous quand vous aurez rajeuni.

ANNIE, au public. — Mesdames, messieurs... Cette première scène est peut-être la plus triste, la plus amère de la revue...

RAYMONDE. — Elle est, en somme, l'aboutissement de longs siècles de civilisation.

ANNIE. — Espérons que, comme pour M. et Mme Petitrentier, tout sera plus souriant par la suite.

RAYMONDE, annonçant. — A l'O. N. U. !

(Air : *Sur le fil.*)

P'tits rentiers
Venez en coulisse.
Pour ici
Remplir votre office,
Rajeunis, redorés
Tout à l'heur' vous r'viendrez
P'tits rentiers !

Ils sortent.

## TROISIÈME TABLEAU

### TU M'AS DIT

L'Huissier. — PAUL COLLINE.
Marshall. — JEAN-JACQUES LECOT.
Molotov. — MARCEL ARNAL.

UN HAUT-PARLEUR. — La séance de ce jour à l'O. N. U. vient de se terminer. Une violente controverse a mis aux prises les délégués de l'U. R. S. S. et des U. S. A., MM. Molotoff et Marshall, lesquels finalement se sont arrêtés à un accord de principe et provisoire. Sur quoi, la séance a été levée. Les délégués de toutes les nations ont quitté la salle. Seuls, MM. Molotoff et Marshall se sont un peu attardés en une conversation très amicale. Ils sortent en ce moment par la sortie des artistes... pardon ! par la porte de sortie conduisant à la buvette.

Pendant ce speech, un Huissier vient à l'avant-scène, écoute, immobile, et, sur la dernière phrase du speaker, écarte le taps. Entrent MM. Molotoff et Marshall, souriants.

MARSHALL, à l'Huissier. — Nos voitures !

L'Huissier s'incline et disparaît. Scène muette : Marshall et Molotoff se regardent, sourient au souvenir, semble-t-il, de ce qui vient de se passer, se menacent gentiment du doigt et chantent :

(Air : *Tu m'as dit.*)

I

MARSHALL

Tu m'as dit : « Nous devons nous entendre. »
Tu pensais : « J'peux pas faire autrement. »

MOLOTOFF

Tu m'as dit : « Aux autr's il n'faut rien prendre. »
Tu pensais : « Moi, j'suis servi maint'nant. »

MARSHALL

Tu m'as dit : « J'te laiss'rai la Bavière. »
Tu pensais : « Moi j'irai jusqu'au Rhin. »

MOLOTOFF

Tu m'as dit : « Tous les hommes sont frères. »
Tu pensais : « Comme Abel et Caïn. »

*Refrain*

MARSHALL

Tu ne m'as pas dit ce que tu pensais.

MOLOTOFF

Tu ne pensais pas ce que tu m'as dit.

MARSHALL

Mais tant pis
Puisque ça m'arrangeait.

MOLOTOFF

Moi, qu'ça m'avantageait.

ENSEMBLE

Au fond, qu'est-c'que ça fait ?

II

MARSHALL

Quand j't'ai dit : « Respect aux indigènes »,
J'ai pensé : « Sur l'Afriqu', j'ai des droits. »

MOLOTOFF

Quand j't'ai dit : « Je rest' sur la Caspienne »,
J'ai pensé : « J'voudrais bien les Détroits. »

MARSHALL

Quand j' t'ai dit : « L'Orient est ton Empire »,
J'ai pensé : « Compt' là-d'ssus, mon bonhomm'. »

MOLOTOFF

Quand j' t'ai dit : « Je t'aime et je t'admire »,
J'ai pensé : « Attends qu' j'aie d' l'uranium ! »

*Refrain*

MARSHALL

Je ne t'ai pas dit ce que je pensais.

MOLOTOFF

Je ne pensais pas ce que je t'ai dit.

MARSHALL

Mais tant pis
Puisque dans notre amour,

ENSEMBLE

Depuis de si longs jours,
Nous nous mentons toujours.

Rentre l'Huissier.

L'HUISSIER. — Les voitures de Leurs Excellences sont avancées... (MM. Marshall et Molotoff, après s'être fait des politesses : « Après vous, je vous en prie » sortent. L'Huissier seul, les désignant avec un sourire :) Atomic !... et Vieilles Ficelles !

Il va se placer contre le manteau d'Arlequin.

## QUATRIÈME TABLEAU

### ATOMIC ET VIEILLES FICELLES

Décor de I. R. BUISSON.

| | |
|---|---|
| L'Huissier. | PAUL COLLINE. |
| Martha. | ANDRÉE NICOLLE. |
| Dorothée. | ARNALINA. |
| Teddy. | HENNERY. |
| Harper. | MARCEL ROUZE. |
| Mortimer. | GUY DENANCY. |
| Witherspoon. | CLAUDE DESAILLY. |

L'HUISSIER

Au public.

Atomic et Vieilles Ficelles
Ne sont pas en réalité
Messieurs Marshall, Molotoff ou autres
Bons apôtres
Réputés
De toute nationalité
Qui, eux, ne sont sur cette terre
Que l'incarnation passagère
De l'obscure fatalité.
Atomic et Vieilles Ficelles
Sont deux exquises demoiselles
De soixante ans
Qui portent des cols de dentelles
A la mode de l'ancien temps.
Ont-elles vraiment soixante ans ?
Ou sont-elles de tous les temps
Ces archaïques demoiselles ?...
Plus exactement ne sont-elles
Que deux des trois Parques restant
Pour trancher le fil déjà frêle
Des jours de l'homme à son printemps ?
A vous de deviner... Pourtant
Elles ressemblent tant à celles
*D'Arsenic et Vieilles Dentelles*
Qu'on peut les confondre un instant.
Vous connaissez probablement
Arsenic et Vieilles Dentelles.

Le taps s'écarte. Décor de l'acte premier d'*Arsenic et Vieilles Dentelles*. En scène, Dorothée et Martha servent le thé à leurs invités, le Révérend Harper, assis à gauche de la table, et Teddy, leur neveu, assis à droite.

DOROTHÉE. — Comment trouvez-vous mes gâteaux ?

TEDDY. — De premier ordre.

MARTHA. — Servez-vous.

L'HUISSIER

Regardez ! Quand on voit chez elles
Atomic et Vieilles Ficelles
Au digne pasteur protestant
Servir le thé en papotant,
On jurerait des sœurs jumelles
D'Arsenic et Vieilles Dentelles.

HARPER. — Vous revenez de Moscou ?

DOROTHÉE. — Oui... et nous sommes attendues à Londres.

HARPER. — Vous voyagez beaucoup ?

MARTHA. — Beaucoup.

DOROTHÉE. — Il y a deux ans, nous étions à Yalta...

MARTHA. — En 38, à Munich.

DOROTHÉE. — En 1914, à Serajevo.

HARPER. — C'est de tradition de votre famille, Madame votre mère n'était-elle pas, en 1905... ?

MARTHA. — A Algesiras, oui... Je me souviens qu'au retour elle était peu satisfaite de son voyage... n'est-ce pas, Dorothée ?

DOROTHÉE. — Oui... ce n'est pas comme grand-maman en 70.

HARPER. — Où était-elle votre grand-maman ?

DOROTHÉE. — A Ems... elle nous a envoyé de là-bas une dépêche enthousiaste. Mais reprenez donc un peu de thé...

L'HUISSIER

Voyez leurs petites manières,
Regardez comme elles sont chattes,
Je dirais même... diplomates
Je dirais presque... de carrière.

HARPER, se levant. — Merci, sans façon... Excusez-moi, mesdemoiselles, je dois me retirer.

MARTHA. — Nous n'insistons pas.

Teddy se lève et sonne du clairon.

DOROTHÉE. — Oh ! mon chéri, tu m'avais promis de ne plus le faire.

TEDDY. — Je dois me retirer moi aussi, je descends à la cave creuser une écluse dans le canal de Panama. (Il tire un sabre imaginaire et sort en courant.) Chargez !

MARTHA. — Pauvre Teddy ! Il est bien inoffensif !

L'HUISSIER

Cette belliqueuse furie
Dénote sans la moindre erreur
Un premier signe de folie
Dans ce respectable intérieur.

Entre Mortimer.

MORTIMER. — Hello, tante Martha !... Tu vas bien, tante Dorothée ?

DOROTHÉE. — Et toi, mon petit ?

MORTIMER. — Ça va.

L'HUISSIER

Voici le jeune Mortimer,
Nature sincère et charmante...
Il a bon physique, bon cœur
Et il aime beaucoup ses tantes.

MARTHA. — Dorothée, il me semble que nous avons à faire à la cuisine.

Martha et Dorothée commencent à desservir.

MORTIMER. — Petites tantes chéries, ne viendrez-vous pas avec moi ce soir au théâtre ?

DOROTHÉE. — Que joue-t-on ?

MORTIMER. — *Le Meurtrier sera découvert.*

MARTHA. — Oh ! quelle horreur !

Dorothée et Martha sortent.

MORTIMER. — Je ne connais que le début... Quand le rideau se lève, la première chose qu'on voit, c'est un cadavre... (Il se dirige vers un coffre et machinalement en ouvre le couvercle. Dans le coffre il aperçoit un cadavre, mais ne réalisant pas tout de suite, il referme le couvercle et s'éloigne. Brusquement il revient au coffre, ouvre le couvercle, aperçoit le cadavre, referme le couvercle et se sauve affolé.) ... Tante Dorothée... Tante Martha ! (Elles rentrent.) Il faut faire enfermer Teddy, il a tué un homme ! (Dorothée et Martha se regardent et sourient.) Il y a un... dans le coffre.

DOROTHÉE. — Bien sûr, mon petit, nous le savions.

MORTIMER. — Vous le saviez ?

MARTHA. — Mais, mon chéri, ce monsieur est mort parce qu'il avait bu du vin de prunelle et dans ce vin il y avait du poison.

MORTIMER. — Mais pourquoi ce vin contenait-il du poison ?

DOROTHÉE. — Parce que nous en avions mis, voyons !

A l'orchestre, suite de musiques militaires en sourdine jusqu'à la fin de la scène.

L'HUISSIER

Ah ! C'est grâce au vin de prunelle
Que va s'éclaircir le mystère
Et se montrer l'âme réelle
D'Atomic et Vieilles Ficelles.

MORTIMER. — Mais pourquoi avez-vous fait ça ?

DOROTHÉE. — Mais, pour son bien, mon petit.

MARTHA. — Mais oui, pour son bien.

L'HUISSIER

Mortimer, ça t'étonne ? Tiens,
La chose est pourtant naturelle,
Elles l'ont tué pour son bien
Car c'est toujours pour votre bien
Qu'elles vous offrent de leur vin
Atomic et Vieille Prunelle.

MORTIMER. — C'est épouvantable !

DOROTHÉE. — Calme-toi. Tu ne vas pas nous faire une scène...

MORTIMER. — Mais, enfin, vous ne pouvez pas le laisser là-dedans !

MARTHA. — Nous n'en avions pas du tout l'intention.

DOROTHÉE. — Pas du tout. Teddy est en train de creuser l'écluse dans la cave.

MORTIMER. — Quoi ?...

MARTHA. — Bien sûr, mon petit, c'est ce que nous avons fait pour les autres.

MORTIMER. — Enfin, vous ne pouvez pas enterrer... (Réalisant après coup.) Les autres ?... Quels autres ?

L'HUISSIER

Eh bien, oui, les autres : tous ceux
Qui ont bu du vin de prunelle,
Vous savez, ce vin capiteux
Qui vous retourne la cervelle
Et rend les hommes désireux
D'atteindre à la gloire immortelle,
Vous savez, la gloire immortelle,
Immortelle de nos aïeux ?
Qui, comme leurs aïeux à eux,
Avaient bu du vin de prunelle
D'Atomic et Vieilles Ficelles.

MORTIMER. — D'autres !... Il y en a d'autres ?

MARTHA. — Mais oui, mon petit. Combien en avons-nous ? Ça fait onze, n'est-ce pas, Dorothée ?

DOROTHÉE. — Non, ma chérie, ça fait douze.

MORTIMER. — Douze !

Mortimer s'approche du téléphone.

L'HUISSIER

Mais oui, douze, douze millions !
C'est assez conforme aux usages,
C'est le chiffre qu'on envisage
A peu près par génération.
Douze, douze petits millions.

MARTHA. — Tu crois ? Ah ! non, onze seulement.

DOROTHÉE. — Non, non, ma chérie, douze. Je me suis même dit (montrant le coffre) quand celui-ci est entré « Tiens, ça fera juste la douzaine ! »

TEDDY, rentrant. — Pelle ! Pioche ! Pelle ! Pioche ! L'écluse est prête !... Chargez !

Il sort en courant.

DOROTHÉE. — Eh bien, tu vois, mon petit, ne te tracasse plus. Notre monsieur sera bientôt dans la cave. Il y sera bien. Elle est spacieuse.

L'HUISSIER

La cave est spacieuse, oui vraiment,
Plus spacieuse encor' qu'on ne pense,
Que tu ne pens's naïvement,
O Mortimer, elle est immense !
Elle s'étend non seulement
Sous la maison, sous le quartier,
Sous la ville, sous la campagne,
Mais aussi sous d'autres quartiers
D'autres villes, d'autres campagnes,
Sous les pays du monde entier.
Et sous ses voûtes s'amoncellent
Tous ceux qui sans s'être méfiés
Goûtèrent au vin de prunelle
D'Atomic et Vieilles Ficelles.

MORTIMER, au téléphone. — Allô, Monsieur Whiterspoon ?

MARTHA. — Tu téléphones à l'asile d'aliénés, mon petit, tu vas tout gâcher.

MORTIMER, au téléphone. — Allô ! Monsieur Whiterspoon... Ah ! que je suis heureux d'entendre

votre voix, monsieur Whiterspoon... Voulez-vous venir tout de suite, tout de suite !...

DOROTHÉE. — Mais pourquoi as-tu téléphoné à l'asile d'aliénés ?

MORTIMER. — Parce que je ne peux tout de même pas vous livrer à la police. Parce que je fais partie d'une famille de fous. Parce que je sens moi-même que je deviens fou.

TEDDY, passant. — Chargez !

MARTHA. — Ah ! Pourquoi être allé mettre ton nez dans nos petites affaires ?

L'HUISSIER

Ah ! oui, pourquoi, pourquoi, ma parole,
Jeune homme, être allé regarder
Dans le coffre de ces deux folles
Qui, sous leur dehors de bonté,
De noblesse, de dignité
Cachant leurs instincts morticoles,
Vous ratissent l'humanité ?

Entrent Whiterspoon. Mortimer se précipite et va lui parler à voix basse.

WHITERSPOON. — Oui. Bon... Seulement, il y a des papiers à signer. Voulez-vous aller les chercher ? Je les ai laissés dans la sacoche de ma moto.

Sort Mortimer.

L'HUISSIER

L'homme qu'on est allé chercher
C'est le directeur de l'asile.
Esprit raisonnable, tranquille,
Pacifique par-dessus le marché,
Donc, adversaire déclaré
De ces deux folles demoiselles
Atomic et Vieilles Ficelles.

DOROTHÉE, depuis un instant en contemplation devant Whiterspoon. — Nous allons donc vous suivre monsieur Whiterspoon, mais auparavant une question. (Avec le plus aimable sourire.) Parmi les fous, quels sont ceux que vous considérez comme les plus dangereux ?

WHITERSPOON, les regardant bien en face. — Mesdemoiselles, les plus souriants, les plus aimables, les plus diplomates.

DOROTHÉE, toujours très souriante. — Il y en a dans votre asile ?

WHITERSPOON. — Pas encore.

DOROTHÉE. — Quelle lacune !

WHITERSPOON. — Elle sera comblée dans un instant.

Il jette un coup d'œil à sa montre.

DOROTHÉE, se tournant vers Martha. — Oui, Martha.

Martha sort pour aller chercher une bouteille et un verre.

DOROTHÉE, à Whiterspoon. — Nous n'avons pas le temps de refaire du thé, mais vous ne refuserez pas un peu de vin de prunelle ?

WHITERSPOON. — Du vin de prunelle ?

Il fait une moue négative.

MARTHA, rentrant. — Nous le fabriquons nous-mêmes.

A l'orchestre, piano : *la Madelon.*

WHITERSPOON, dont la figure s'éclaire. — Ah ! en ce cas, si ma mémoire est exacte, j'en ai bu mon dernier verre en...

MARTHA. — En 1918...

WHITERSPOON, surpris. — Oui... justement.

MARTHA. — Eh bien, non... votre dernier verre, le voici.

Martha verse un verre de vin qu'elle tend à Whiterspoon. Whiterspoon lève son verre à leur santé et le porte à ses lèvres.

L'HUISSIER

Atomic, ah ! Verse à boire
Et surtout n'y mets pas d'eau...

Le taps se referme.

Ah ! mais voici que le rideau
Tombe avant la fin de l'histoire,
Mais cependant pas assez tôt
Pour l'empêcher d'aboutir à
Cette conclusion péremptoire
Que notre genre humain sera,
Sera toujours fait comme un rat
Par ces exquises demoiselles,
Atomic et Vieilles Ficelles,
Qui portent des cols de dentelles
A la mode de l'ancien temps
Et qui ressemblent tant, oh ! tant
A celles
D'Arsenic et Vieilles Dentelles
Qu'on peut les confondre un instant.

Sort l'Huissier. Le taps se referme.

## CINQUIÈME TABLEAU

### LIAISON PAS DANGEREUSE
(1900)

Décor de DESHAYS, maquette de MICHELINE VIENOT.

| | |
|---|---|
| Elle. | JACQUELINE RICARD. |
| Lui. | JEAN-JACQUES LECOT. |
| Le Pâtissier. | JACQUELINE VALOIS. |
| La Gitane. | WANNY. |

Devant le taps entrent M. et Mme Petitrentier en costumes 1900.

(Air : *Sur le fil.*)

P'tits rentiers
Nous revenons faire
Notr' métier
D' compère et commère
Jeun's et rich's
A présent
Qu' nous somm's en
1900...

M. PETITRENTIER. — Ah ! l'on vit rudement bien, en 1900, avec 25.000 francs de rente.

Mme PETITRENTIER. — C'est comme si nous avions eu 25 millions en 1947... Mon chéri, cette revue à l'envers est bien agréable : tu es jeune, tu es beau, je suis heureuse.

M. PETITRENTIER. — Je t'adore. Cette promenade est un enchantement.

Mme PETITRENTIER. — Cette campagne toulousaine est une merveille. Qu'il fait bon ! Que l'on est content de vivre !

M. PETITRENTIER. — Comme on se sent bien gouvernés !

Ils sortent en fredonnant :

Quelle époque épatante
Pour vingt-deux francs cinquante
On a un beau vélo
Gladiator ou Peugeot.

Le taps s'écarte.

*Décor : Une plaine fertile et souriante. Face au public, la perspective d'une route nationale. A l'horizon, la ville de Muret : tuiles roses, clocher, vergers en fleur. Au milieu de la route, deux cyclistes sont arrêtés et bavardent, adossés au cadre de leur vélo.*

*Lui, jeune homme de dix-huit ans, un peu timide.*

*Elle, jeune fille de seize ans, un rien malicieuse.*

*Tous deux sont vêtus comme l'étaient les cyclistes en 1900. Costumes à peine caricaturés. Lui, casquette à l'anglaise, faux col assez haut, nœud papillon, veston d'alpaga bien boutonné, culotte blanche. Elle, dans le charmant costume de la célèbre affiche de Grün pour les cycles Gladiator : culotte très bouffante, large ceinture de cuir verni sous le boléro aux manches à gigot. Chemisette à col. Régate. Chapeau canotier, penché en avant sur les boucles, et dont la voilette est relevée.*

*Aux guidons des deux vélos, en guise de lanternes, des lampions pareils à ceux du 14 juillet sont suspendus. L'un, violet, l'autre, orange.*

*C'est la fin de l'après-midi, un soir de juin. Cloches lointaines.*

LUI, très léger accent qui roule les « r » d'une façon un peu liquide. — Quelle délicieuse fin de journée, mademoiselle !

ELLE, très léger accent aussi. — Délicieuse.

LUI. — Comme elle est harmonieuse cette plaine de la Garonne !

ELLE. — C'est un beau pays.

En coulisse des voix lointaines chantent. *O moun païs ! O Toulouso !*

LUI. — C'est tout de même bien agréable... de nous rencontrer ainsi chaque soir sur cette jolie route...

ELLE. — Vous savez que ça fait déjà une semaine?

LUI. — C'est vrai... Et je ne connais même pas votre nom.

ELLE. — Oh ! il est bien ordinaire. C'est Marie... Marie-Anne, je crois.

LUI. — Comment, vous croyez ?

ELLE. — Parce qu'à la maison, comme dans le quartier, quand on parle de moi, tout le monde dit : la quatrième.

LUI. — Vous êtes quatre ?

ELLE. — Quatre filles. Je suis la dernière. Alors on dit « la quatrième ». Ça simplifie tout. C'est une coutume du pays... Et vous, quel est votre nom ?

LUI. — Je m'appelle Vincent.

ELLE. — Tiens, c'est gentil. Comme dans Mireille... Vincent.

LUI. — Vincent-t-Auriol.

ELLE. — Ah ?... Vous êtes de Muret ?

LUI. — Je suis né à Revel.

ELLE. — C'est le même département.

LUI. — Seulement, j'ai de la famille ici, je passe mes vacances à Muret.

ELLE, changeant de conversation. — Dites-moi, monsieur Tauriol.

LUI, la reprenant. — Non, pas Tauriol... Auriol.

ELLE. — Vous avez dit Vincent-t-Auriol.

LUI. — Oui, Vincent, le prénom... Auriol, le nom.

ELLE. — Eh bien, alors, c'est Vincent Auriol.

LUI. — C'est ça : Vincent-t-Auriol.

ELLE. — Alors, c'est comme je disais : Tauriol.

LUI. — Eh non ! Auriol... A, u, r, i, o, l...

ELLE. — Donc : Vincent Auriol...

LUI. — Comme vous dites : Vincent-t-Auriol.

ELLE. — On n'en sortira pas... Voyons, suivant règle grammaticale, lorsque le premier mot se term par deux consonnes, la liaison ne doit pas é faite...

LUI. — C'est absolument-t-exact.

ELLE. — A l'école, on nous citait même en exem un vers célèbre... Et qu'il ne fallait pas dire : « mort-t-a des rigueurs-z-à nulle autre pareille mais bien : « La mort-a des rigueurs-à nulle au pareilles... »

LUI. — Mais naturellement. Ça va de soi.

ELLE. — Par conséquent, j'ai raison. En pronc çant Vincent Auriol j'obéis à la grammaire...

LUI. — Oui. Mais, moi, je préfère obéir à m grand-mère à moi. C'était une si brave femme. elle disait toujours : Vincent-t-Auriol.

Tous deux éclatent de rire.

ELLE. — Ainsi donc, monsieur Vincent, vous vo plaisez à Muret ?

LUI. — C'est un séjour de vacances rêvé.

ELLE. — Mais les soirées sont parfois longues.

LUI. — Du tout. J'ai fait la connaissance quelques autres étudiants qui villégiaturent-t-ici. On fait de la musique ensemble. C'est moi qui tie le violon.

ELLE. — Vous vous destinez à la carrière arti tique ?

LUI. — Du tout. Je prépare mon droit. Je veu être avocat. Mais la musique est pour nous un me veilleux délassement. Ainsi le piano est tenu par u camarade qui vient de Lyon. C'est un jeune profes seur qui a beaucoup de talent. Vous avez peut-êtr entendu parler de lui : Herriot...

ELLE. — Herriot ?.....

LUI. — Edouard.

ELLE. — Ah ! Edouard-d-Herriot ?

LUI. — C'est ça : Herriot-t-Edouard.

Tous deux éclatent de rire.

ELLE. — Ah ! ces liaisons !...

A ce moment paraît un petit pâtissier, le panier à gâteau sur la tête. Il traverse la scène et aperçoit les deu jeunes gens.

LE PATISSIER. — Bonjour, mademoiselle. Tiens, bonjour, Auriol... Dis donc, vieux, je dois livrer un moka au château de Bernac. C'est loin ?

LUI. — Tu en as pour deux minutes. Prends d'abord à gauche.

LE PATISSIER. — Ensuite ?

LUI. — Encore à gauche.

LE PATISSIER. — Et après ?

LUI. — Toujours à gauche.

LE PATISSIER. — Toujours à gauche, j'ai compris. Merci. (En sortant.) Au revoir, mademoiselle, au revoir, Auriol !

LUI. — Au revoir, Duclos !

ELLE. — Vous le connaissez ?

LUI. — Il fait partie de notre petite bande.

ELLE. — Il est de la région ?

LUI. — Il est du Centre... C'est un étudiant en pâtisserie. Le soir, il vient faire de la musique avec nous.

ELLE. — De quel instrument joue-t-il ?

LUI. — Il n'est pas instrumentiste. Mais il a une très jolie voix et il chante avec un goût-t-exquis.

ELLE. — Quel est son répertoire ?

LUI. — La chanson patriotique, Déroulède, Botrel... Il y met une flamme ! Il entraînerait un régiment.

ELLE. — Vraiment ?

LUI. — Vous ne l'avez jamais entendu chanter *la Marseillaise* ? C'est un régal.

A ce moment entre une Gitane. Type et costume classique de la diseuse de bonne aventure.

LA GITANE. — La bonne aventure ! L'avenir dévoilé par les lignes de la main. Bonjour, les gentils amoureux... Vous ne voulez pas connaître votre avenir ?

LUI. — Merci, c'est inutile.

LA GITANE, à Vincent. — Confiez-moi votre main. Ça ne coûte que dix centimes, deux sous.

ELLE, riant. — Laissez-la faire.

LUI. — Tenez.

LA GITANE, prend la main du Jeune Homme, l'examine et, psalmodiant un peu. — Oh ! je vois... une liaison.

ELLE. — Encore !

LUI. — Dangereuse ?

LA GITANE. — Au contraire.

ELLE. — Vous voulez dire : un mariage ?

LA GITANE. — Non. Mais quand même régulière. D'ailleurs, elle viendra à l'âge de raison.

LUI. — Vingt et un ans ?

LA GITANE. — Soixante et un.

Quand la sagesse bien mûrie
Succède aux tempêtes de la vie.

LUI. — Mais, cette vie, que sera-t-elle, s'il vous plaît ?

LA GITANE. — Vous volerez de palais en palais.

LUI. — Je serai dentiste ?

LA GITANE. — Ne riez pas.

D'abord un palais
Situé dans l'enceinte
D'une antique cité
Au pied d'une chapelle sainte.

ELLE, à part

Le Palais de Justice
Bien sûr, il veut être avocat.

LA GITANE

Mais vous ne resterez pas là.
Vers la trentaine
Je vous vois dans un autre palais
Situé sur la rive gauche de la Seine
Au bout d'un pont.

ELLE

Le Palais Bourbon.

LUI

Qu'y ferai-je?

LA GITANE

Comme les autres : rien de bon.
Puis, aux approches de la cinquantaine,
Cette fois, sur la rive droite de la Seine
Dans le palais des rois de France.

ELLE

Le Louvre.

LUI

Qu'y ferai-je ?

LA GITANE

Comme les autres : des finances.
Vous deviendrez alors quelqu'un
Car vous lancerez un emprunt
A votre nom.

LUI

Je serai tellement fauché ?

LA GITANE

Non, pas vous : le pays.

ELLE

Et puis ?

LA GITANE

A soixante-deux ans, très exactement,
Vos cheveux sont tout blancs et assez rares...

LUI

Diantre !

LA GITANE

Mais, en revanche, vous avez un peu de ventre.
Vous traversez vite un palais où, dans des glaces,
Des glaces, des glaces en masse,
Des glaces emplissant toute une galerie...

ELLE

La galerie des glaces...

LA GITANE

Vous vous examinez avec coquetterie.

LUI

Vous m'étonnez, je ne suis guère freluquet,
Et ma coquetterie...
Il se frotte la paupière.
... c'est dans l'œil que je l'ai.

LA GITANE

Enfin...

ELLE

Enfin ?

LA GITANE

Vous enlevant de ce palais,
Au milieu des vivats de la foule conquise,
On vous conduit dans un autre, le dernier.
Et là, comme un saint, par chacun honoré...

ELLE

Saint-Honoré : c'est l'Elysée.

LA GITANE

Durant sept ans vous demeurez
Avec large ruban écarlate et moiré
Sur le plastron de la chemise.
Elle lâche la main du Jeune Homme.
Voilà. C'est deux sous.

LUI, donnant les deux sous. — Eh bien, on peut dire que vous ne volez pas votre argent. Non, vous me voyez, moi, à l'Ely...

ELLE. — Chut ! (Elle tend sa main à la Gitane.) Et dans ma main, que voyez-vous ?

LA GITANE, examinant la main de la Jeune Fille. — Je vois aussi une liaison.

ELLE. — Comme monsieur, alors ?

LA GITANE. — C'est la même.

ELLE. — Je serai sa femme ?

LA GITANE. — Sa protégée.

ELLE. — Sa protégée ? Je ne comprends pas. Expliquez-vous.

LA GITANE. — La main ne dit pas autre chose. Tout ce que je vois, c'est que vous habiterez le même palais et qu'on vous appellera : la quatrième.

ELLE. — On m'appelle déjà comme ça. Et pourquoi serai-je la quatrième ?

LA GITANE. — Parce qu'il y en aura eu trois avant vous.

ELLE. — Et après moi y en aura-t-il une cinquième ?

LA GITANE. — Je ne pense pas. J'ai l'impression que ça suffira comme ça ! (Lâchant la main de la Jeune Fille.) C'est tout. Ça fait deux sous.

LUI. — Tenez.

LA GITANE. — J'espère que vous êtes satisfaits tous les deux.

LUI. — Oui. Vous nous avez bien fait rire.

LA GITANE. — Vous avez tort. Vous verrez, vous verrez... En tout cas, vous pouvez toujours m'envoyer des clients... Sur le champ de foire... vous n'avez qu'à demander M^me^ Tabouis. Si je ne suis pas là, ma fille Geneviève vous recevra... Elle n'a que huit ans, mais elle est déjà formidable pour le marc de café... Au revoir, quatrième ! Au revoir, monsieur le Président. (Se retournant.) Hé ! pensez à moi pour un bureau de tabac !...

Elle sort. Elle et lui se regardent et éclatent de rire. Entre le Pâtissier.

LE PATISSIER. — Eh ben, les amoureux, à la bonne heure, vous êtes gais !

LUI. — Ecoute, Jacques, figure-toi qu'une gitane vient de me prédire que je siégerai à l'Elysée...

ELLE. — Qui sait ?

LUI. — Et Mademoiselle prétend que la chose est possible.

LE PATISSIER, se tordant. — Non !... Vous croyez ça ? C'est tordant !... Eh bien, mademoiselle, sachez une chose, c'est que le jour où Auriol sera président de la République, moi, Duclos, je serai communiste.

Et il sort en chantant. *Vous avez pris l'Alsace et la Lorraine...*

LUI. — Voyez ce qu'il en pense !

ELLE. — Ecoutez, Vincent, supposons tout de même que ce qu'a prédit la bonne femme se réalise, que vous accédiez à la plus haute magistrature de l'Etat, que feriez-vous ?

LUI, rêveur. — Eh bien, il me semble que je voudrais... je voudrais...

(Air : *Mireille.*)

Je voudrais ne plus être un soliveau planté
Trônant avec solennité
Entre le filet au madère
Et le vol-au-vent financière,
Mais pouvoir vous faire respecter
Afin que les nations entre elles
Partout vous trouvent la plus belle.

ELLE

Oh ! c' Vincent
Comme il sait gentiment tout dire (*bis*)
Son parler est si caressant
Qu'on ne peut s'empêcher d'en rire.

(Air : *Anges du Paradi*

LUI

Au nom du Paradis couvrez-la P. R. L.
Communist's, n'étendez pas votr' marteau sur elle.

ELLE

Et vous, R. D. G., M. R. P.
Fait's grâce à sa jeunesse
Pour qu'elle grandisse en paix.

LUI

Fait's grâce à sa jeunesse
Et fichez-lui la paix.

(Air : *Magnanarell*

ELLE

Ces promess's à Marianarelle
Vous les tiendrez ?

LUI

Je les tiendrai.

ELLE

Je suis si jeunette, si frêle.

LUI

Toujours je vous protégerai.

ELLE

Sur notre union d'un cœur fidèle
Vous veillerez ?

LUI

Je veillerai,
Me rappelant, Marianarelle,
Tous ces jolis mots murmurés
Ce soir sous les murs de Muret.

Au loin une cloche tinte six fois.

ELLE. — Oh ! Il est 6 heures (Lui et enfourchent leur vélo) il faut que je me sauve... revoir !

LUI. — Au revoir, ma... Marianarelle.

ELLE. — Au revoir... mon... mon Tauriol. (S'a cevant soudain qu'un des pneus de sa bicyclette est cre Oh ! Zut ! Zut ! Zut !... je suis à plat !... comp tement à plat !

LUI. — Déjà ! (Il prend sa pompe à vélo et s'agenouil Attendez, je vais essayer de vous regonfler...

LE TAPS SE FERME

## SIXIÈME TABLEAU

### SACRE OFFENBACH
(1865)

Décor de J.-R. BUISSON.

| | |
|---|---|
| La Bonne. | ANNIE DUMAS. |
| Adélaïde. | PAULINE CARTON. |
| Gontran. | JACQUES MOREL. |
| L'Huissier. | CLAUDE DESAILLY. |
| La Concierge. | ARNALINA. |
| M^me^ de Brigneul. | WANNY. |
| Le Docteur. | MARCEL ARNAL. |
| La Fille séduite. | CLAUDETTE DONALD. |

M. et M^me^ Petitrentier entrent, costumes Second Emp

(Air : *Sur le fil.*)

P'tits rentiers,
Gardant notr' sourire,
Nous r'voici
Sous l' Second Empire,
Exhibant
De bell's fringues
Mille huit cent
Soixant' cinq...

L'orchestre enchaîne avec un air de quadrille d'Offenbach.

M. PETITRENTIER. — Ah ! chère amie ! quelle magnifique époque ! Que l'on vit encore mieux qu'en 1900, sous le Second Empire, avec 25.000 francs de rente !

Mme PETITRENTIER. — C'est comme si nous avions eu 250 millions sous la Quatrième.

M. PETITRENTIER. — Ecoutez-moi cette musique ! quelle gaîté ! Rappelez-vous les musiques de 1947... Ah ! Edith Piaf ! Marianne Oswald !... le réalisme... l'accordéon... le ruisseau... la boue... le cafard !

Mme PETITRENTIER. — Quelle tristesse !

M. PETITRENTIER. — Que voulez-vous, avec des airs comme ça, on ne pouvait pas ne pas être triste.

Mme PETITRENTIER. — Tandis qu'aujourd'hui on ne peut pas ne pas être gai... Ecoutez ça...

Et tra, la, la...
Et pom, pom, pom...

M. PETITRENTIER. — Ce sacré Offenbach !

Ils sortent en chantonnant et dansent gaîment.

Tra, la, la, etc.
Pom, pom, pom, etc.

La musique d'Offenbach, variant les thèmes, continuera pendant toute la scène. Le taps s'ouvre.

*Décor : Un salon Second Empire.*

Une bonne introduit Adélaïde.

LA BONNE. — Si Madame veut se donner la peine d'entrer...

Entre Adélaïde, vêtue de sombre. La Bonne se met à fredonner sur la musique : *Pom, pom, pom, pom...*

ADÉLAÏDE, la fixant d'un œil sévère. — Eh bien, ma fille, qu'est-ce qui vous prend ?

LA BONNE. — Excusez-moi, madame, c'est involontaire... c'est cette musique qu'on entend.

ADÉLAÏDE. — Tout de même !... Mme Desvignes, ma sœur, votre maîtresse, vient de mourir dans d'affreuses souffrances... Vous pourriez faire attention...

LA BONNE. — Je vais prévenir M. Desvignes que vous êtes là, madame... *Pom, pom, pom, pom...*

Sort la Bonne en fredonnant.

ADÉLAÏDE. — Quelle inconscience !

Elle demeure un instant seule et involontairement se met à fredonner elle aussi : *Pom, pom, pom, pom.* Elle s'en rend compte brusquement et se pince les lèvres.

LA BONNE, rentrant. — *Pom, pom, pom...* Oh ! pardon, madame... M. Desvignes vient tout de suite.

ADÉLAÏDE. — Dites-moi, Gertrude, quelle est cette musique qu'on entend comme ça ?

LA BONNE. — C'est de l'Offenbach, madame.

ADÉLAÏDE. — Je m'en doute... mais d'où vient-elle?

LA BONNE. — De l'étage en dessous... M. Offenbach a loué l'appartement en dessous pour faire répéter son orchestre.

ADÉLAÏDE. — Oh !... Pour M. Desvignes, qui vient de perdre sa femme, ce doit être un véritable supplice.

LA BONNE. — Oh ! oui... Voici M. Desvignes.

Adelaïde prend un air de circonstance. Entre Gontran Desvignes, en deuil, s'essuyant les yeux d'un mouchoir bordé de noir, et fredonnant inconsciemment : *Pom, pom, pom, pom...* En apercevant Adelaïde, il s'arrête de fredonner et se met à pleurer.

ADÉLAÏDE. — Mon pauvre ami !

Adélaïde et Gontran sont tombés dans les bras l'un de l'autre. Un court silence, puis Adélaïde fredonne : *Pom, pom, pom !...*

GONTRAN. — Ma pauvre Adélaïde !... je suis bien à plaindre... *Pom, pom, pom !...*

ADÉLAÏDE. — Mais, dites-moi, Gontran, je ne savais pas que vous habitiez l'appartement juste au-dessus de celui d'Offenbach.

GONTRAN. — Si ! c'est-à-dire qu'Offenbach n'habite pas réellement en dessous, il a loué l'appartement du dessous pour en faire une salle de répétition pour son orchestre... qu'il conduit lui-même... c'est lui qui conduit.

ADÉLAÏDE. — Oh ! c'est affreux !

GONTRAN. — Vous vous rendez compte ! pour moi qui viens de perdre ma femme... *pom, pom, pom, pom...* écoutez-moi ça...

ADÉLAÏDE. — Oui, c'est gai pour un veuf... *Pom, pom, pom !*

GONTRAN. — Et ça n'arrête pas !

ADÉLAÏDE. — Oh !

GONTRAN. — Je suis triste, Adélaïde, affreusement triste, je vous jure... mais cette musique ne me le permet pas... C'est une chose bien triste, Adélaïde, que de ne pas pouvoir être triste.

Il se met à chantonner sur l'air que joue l'orchestre au-dessous.

Ma première femme est morte,
Que le diable l'emporte...

ADÉLAÏDE. — Oh ! comme je vous plains ! Mais pourquoi ne faites-vous pas prévenir M. Offenbach. Si Offenbach connaissait le deuil qui vous frappe...

GONTRAN. — Non, Adélaïde, je l'ai déjà fait prévenir... M. Offenbach prétend qu'il est très triste, lui aussi, et qu'il ne joue que pour oublier...

ADÉLAÏDE. — Mais, c'est dramatique !

GONTRAN. — C'est le drame de notre époque, Adélaïde. Le Second Empire n'est pas une époque beaucoup plus drôle que les autres... Nous avons nos soucis... nos deuils, nos impôts... Cette guerre du Mexique lamentable... Ce Sadowa qui scelle l'unité allemande et nous prépare le désastre de 1870. Vous croyez que ce sont des choses qui peuvent nous rendre joyeux ?

ADÉLAÏDE. — Grand Dieu, non !

GONTRAN. — Seulement, nous avons aussi M. Offenbach et dzim ! la ! boum ! et tra la la ! et pom ! pom ! pom !

Il se met à sangloter.

ADÉLAÏDE. — Oh ! mon pauvre cher Gontran !

GONTRAN. — Ma pauvre femme !... Je ne peux pas me figurer que je ne la verrai plus.

ADÉLAÏDE. — Courage, Gontran, votre chagrin s'atténuera.

GONTRAN. — Jamais ! Adélaïde, jamais !... il grandira plutôt !

Il fredonne sur l'air que joue l'orchestre.

Il grandira... il grandira
Il grandira, car il est Espagnol !

ADÉLAÏDE. — Gno-gno-gno-gno-gnol... Oh ! pardon... c'est involontaire... Je suis pourtant bien triste, moi aussi... J'ai quitté Nevers ce matin pour venir...

GONTRAN. — Me consoler ?... Merci... vous êtes la meilleure des belles-sœurs.

ADÉLAÏDE. — ...Et pour vous dire aussi que le destin ne m'a pas épargnée, moi non plus... Vous avez perdu votre femme... moi, j'ai perdu ma fortune... Mon notaire a levé le pied. Il est parti pour Bruxelles en emportant la caisse.

GONTRAN. — Oh !

ADÉLAÏDE, chantonne sur l'air de l'orchestre.

Ah ! il est parti, il est parti, Bastien...

GONTRAN, enchaînant.

Il est parti, Bastien (*bis*)

S'interrompant.

Bastien ? Quel Bastien ?

ADÉLAÏDE. — Maître Bastien, notaire.

GONTRAN. — René Bastien, rue des Petits-Champs ?

ADÉLAÏDE. — Vous le connaissez ?

GONTRAN. — Mais c'est mon notaire à moi aussi.

ADÉLAÏDE. — Vous aviez de l'argent chez lui ?

GONTRAN. — Tout ce que je possède.

ADÉLAÏDE. — Vous êtes ruiné, comme moi !

GONTRAN. — Oh ! cochon de Bastien !...

Il fredonne.

Il va s'en fourrer, fourrer, fourrer jusque-là !

ADÉLAÏDE. — Oui... il va s'en fourrer jusque-là... et, en attendant, nous n'avons plus rien !

Entre un Huissier.

L'HUISSIER. — Excusez-moi de vous déranger... monsieur, madame... je me présente : Larigolade, huissier. Monsieur Gontran Desvignes ?

GONTRAN. — C'est moi.

L'HUISSIER. — Vous avez reçu ma sommation ?

GONTRAN. — Quelle sommation ?

L'HUISSIER. — D'avoir à solder l'arriéré de vos impôts avant quarante-huit heures, faute de quoi votre mobilier sera saisi et dispersé aux enchères publiques. (Et il se met à fredonner.) *Pom... pom... pom... pom... pom... pom...*

GONTRAN. — Mais j'avais chargé mon notaire, maître Bastien, de tout régler. Ma belle-sœur m'apprend qu'il a levé le pied, c'est ce qui vous explique...

L'HUISSIER. — Alors, monsieur, je regrette ! Vos meubles devront lever le pied, eux aussi.

GONTRAN. — Mais... je ne peux pas vivre dans cet appartement sans meubles !

LA CONCIERGE, entrant. — Monsieur Gontran, vous n'aurez pas cette peine, car je viens de voir le gérant de l'immeuble qui m'a chargée de vous avertir qu vous donnait congé...

LA BONNE, entrant. — Pom, pom, pom... Oh ! pa don ! Il y a là Mme de Brigneul qui désire vo Monsieur.

Mme DE BRIGNEUL, entrant. — Cher Gontran, je r suis occupée, comme vous me l'aviez demandé, voir où en étaient les choses en ce qui concerne vot prochaine nomination dans l'ordre de la Légi d'honneur.

GONTRAN. — Ah !

Mme DE BRIGNEUL. — Malheureusement, l démarches que j'ai faites ont attiré l'attention l'empereur sur vos opinions républicaines.

GONTRAN. — Il m'a fait rayer de la promotion

Mme DE BRIGNEUL. — Si ça n'était que cela ! crains que vous ne soyez actuellement recherché p la police de Sa Majesté.

GONTRAN. — Qu'est-ce que je risque ?

Mme DE BRIGNEUL. — Peut-être la déportatio mais sûrement l'indignité nationale.

TOUS. — Tra la la la la la la.

GONTRAN. — Je suis veuf, ruiné, saisi, expuls proscrit peut-être... et vous chantez toujours !

TOUS. — Excusez-nous... c'est Offenbach !

ADÉLAÏDE, chantant sur l'air de l'orchestre.

Cet homm' barbu qui s'avance
Bu qui s'avance (*bis*)
Il n'y a pas d'erreur
C'est bien lui, le docteur.

Le Docteur, portant une belle barbe, vient en eff d'entrer.

GONTRAN, au Docteur. — Docteur, j'espère que vou au moins vous ne m'apportez pas une mauvaise nou velle ?

LE DOCTEUR. — C'est-à-dire que, comme cel s'imposait à la suite de votre dernière crise, j'a fait l'analyse que vous m'aviez demandée.

GONTRAN. — Alors ?

LE DOCTEUR. — Eh bien, mon pauvre ami, vou êtes perdu...

Il a sorti de l'intérieur de sa redingote un sachet qu'i tend à Gontran.

GONTRAN. — Que contient ce sachet ?

LE DOCTEUR. — C'est le sable que vous aviez dan la vessie... Excusez-moi, mesdames.

TOUS. — Du sable !

GONTRAN. — Tout ça de sable !...

ADÉLAÏDE. — Mais c'est une vraie carrière !

GONTRAN. — Où ai-je pu attraper ça ?

LE DOCTEUR. — C'est héréditaire... Ce sable doit vous venir de monsieur votre père...

GONTRAN, chantant sur l'air que joue l'orchestre.

Voici le sable, le sable, le sable,
Voici le sable, le sable de mon père !

TOUS

Voici le sable, le sable, le sable,
Voici le sable, le sable de son père.
Surtout, n'allez pas le jeter !
Ça peut toujours servir, mettez-le de côté.

S'interrompant.

Oh ! cet Offenbach !

LA BONNE, annonçant. — C'est Mademoiselle.

Entre la fille de Gontran.

GONTRAN, lui tendant les bras. — Ma fille ! toi ! mon unique consolation... Viens dans mes bras. Pourquoi baisses-tu la tête ?

LA FILLE. — Mon père... vous êtes déshonoré... Je me suis laissé séduire... j'attends un bébé.

GONTRAN. — Qui t'a fait ça, malheureuse ?

LA FILLE. — Monsieur Offenbach.

GONTRAN. — Oh !

Il lève le poing.

ADÉLAÏDE. — Calmez-vous, Gontran, cet enfant est une œuvre d'Offenbach, c'est une œuvre légère. Il ne pourra que mettre un peu de gaîté dans les quarante-huit heures qui vous restent à vivre.

(Air : *Quadrille de la Vie parisienne.*)

TOUS

Quarante-huit heur's c'est assez
Pour prendr' les chos's du bon côté.
Vous avez la chance intact'
D'exister au temps d'Offenbach !
Songez pour vous consoler
Sans ses musiques endiablées
Que la vie eût été pire
Sous le Second Empire.

GONTRAN

Ohé ! Ohé !
Mon notaire a levé l' pied !
Ohé ! Ohé !
Ma fill' m'a déshonoré !
Ohé ! Ohé !
Mon méd'cin m'a condamné !
Ohé ! Ohé !
Vive la gaîté !

Tous les personnages viennent présenter leurs condoléances à Gontran et à Adélaïde et terminent par un cancan.

LE TAPS SE FERME

## SEPTIÈME TABLEAU

### DECRET DE MOSCOU
### (1812)

Décor de DESHAYS, maquette de MICHELINE VIENOT.
Flambeau. PAUL COLLINE.
Napoléon. HENNERY.

*Entrent M. et M^me^ Petitrentier. Costumes 1848, assez minables.*

Mouvement valse lente.

(Air : *Sur le fil.*)

P'tits rentiers
Nous r'v'nons bien malades,
Ratissés,
Pour nous c'est la panade.

Reprise du tempo original.

Résultant
D' la faillite
Dix huit cent
Quarante-huit...

M^me^ PETITRENTIER

La Second' République, avec la rente expire.
Et les journées de juin nous ramènent l'Empire.

M. PETITRENTIER

Pauvres petits rentiers, encore un coup, ma chère,
Cette fois-ci c'est la vie chère.

M^me^ PETITRENTIER

Pauvres petits rentiers ! Pauvres petites rentières !

M. PETITRENTIER

Bah ! que veux-tu, pour les petits rentiers
Dans le temps que nous traversons
A intervalles réguliers,
C'est-à-dire, si tu préfères,
A des époques plus ou moins irrégulières,
Toujours comme dit la chanson

Il chantonne.

Tu l' reverras Panama, Panama, Panama...

M^me^ PETITRENTIER

Enfin ! trêve d'attendrissements,
Où allons-nous, mon cher compère ?

M. PETITRENTIER

Eh bien, ma chère commère,
Il me reste deux francs
Pour faire des folies !

M^me^ PETITRENTIER

Des folies ? à votre aise !

M. PETITRENTIER. — Voulez-vous qu'on aille à la Comédie-Française, voir Rachel ?

M^me^ PETITRENTIER, souriant. — Rachel a démissionné hier !

M. PETITRENTIER. — Ah ! cette Comédie-Française, y a toujours quelque chose qui n'va pas... Ça a toujours été comme ça !

M^me^ PETITRENTIER. — Toujours, non. La Comédie-Française, à ses débuts, c'était tout de même autre chose... La grande pagaille n'a commencé qu'à une certaine date.

M. PETITRENTIER. — Ah ! oui ?

M^me^ PETITRENTIER. — Oui... Il y a eu, à cette date, un grand responsable.

M. PETITRENTIER. — Un grand responsable ... Qui donc ?

(Air : *Chanson de Fortunio.*)

M^me^ PETITRENTIER

Si vous croyez que je vais dire
Qui j'os' blâmer
Ça remonte au Premier Empire
Ainsi voyez !
Recherchez en mil huit cent douze.
Décret d' Moscou
Vous trouv'rez le gars qui en douse
A fait le coup.

M. PETITRENTIER

En dix-huit cent douze ?
Ne serait-ce
Pas Napolé...

M^me^ PETITRENTIER

Oh ! je vous ai donné l'adresse
Sans le nommer.

M. PETITRENTIER. — Dix-huit cent douze...

Mme PETITRENTIER. — Nous sommes en quarante-huit... Ça fait un bond de trente-six ans dans le passé... On le fait ?

M. PETITRENTIER. — On le fait.

Mme PETITRENTIER. — On bondit ?

M. PETITRENTIER. — On bondit !

M. et Mme PETITRENTIER, annonçant. — En dix-huit cent douze devant Moscou !

*Décor : Une plaine sous la neige. A l'horizon, les dômes dorés du Kremlin.*

Au premier plan, à droite, la tente de l'Empereur : devant la tente, les moustaches chargées de neige, montant la garde : Flambeau.

FLAMBEAU

Tiens, je prends de ton vent, Moscou, dans mon [manteau
Il fait au moins quarante au-dessous de zéro.

VOIX DE NAPOLÉON, en coulisse.

Non ! Non ! Non !

FLAMBEAU

L'Empereur !

NAPOLÉON

Qu'il s'en aille !

FLAMBEAU

Ça barde !...
Dire que j'ai rêvé de monter cette garde
Dans la neige. Mais de la neige par ici...

VOIX DE NAPOLÉON

J'en ai par-dessus les épaules.

FLAMBEAU

Moi aussi.

VOIX DE NAPOLÉON

A la fin, c'est par trop m'échauffer les oreilles.

FLAMBEAU

Oh ! de dehors entendre des choses pareilles...
Et les entendre avec des oreilles gelées...
Ma droite, je me demande encore si je l'ai,
Vu que vingt fois par jour, pour se montrer bon [prince,
Le petit caporal, en plus du froid, la pince.

VOIX DE NAPOLÉON

Mais je me vengerai !...

FLAMBEAU

Par tous les Romanoff
Il réserve un chien de sa chienne à Koutousof.

VOIX DE NAPOLÉON

Voici mes ordres.

FLAMBEAU

Bon, c'est le plan de bataille.
Ecoutons !... Ce silence est lourd de représailles.

VOIX DE NAPOLÉON

Dès demain !... je décrète !... et je signe !...
[et voilà !

FLAMBEAU

Et voilà ! dès demain on va remettre ça :
Sac au dos ! En avant ! Direction : les Carpathes.

NAPOLÉON, paraissant

Nom de Dieu ! Après tout, ça leur fera les pattes
Flambeau, dis-moi, mon brave...

FLAMBEAU

Il n'est pas dans sa norme
Il a dû décréter quelque chose d'énorme.

NAPOLÉON

Flambeau, que dirais-tu... Que dirais-tu, Flambeau
D'une armée composée rien que de généraux ?

FLAMBEAU

Rien que de généraux ! Oh ! pour faire la guerre ?
Ben, au premier abord, Sire, je n'y crois guère.

NAPOLÉON

Et au deuxième ?

FLAMBEAU

Eh bien, au deuxième rabord
Je crois qu'il y aurait, Sire, bien moins de morts.

NAPOLÉON

Bon ! Et que dirais-tu, maintenant, d'un théâtre... ?

FLAMBEAU

D'un théâtre ?... Voilà que ça devient folâtre !

NAPOLÉON

Ecoute-moi : d'un théâtre où tous les acteurs
Seraient également, Flambeau, tous directeurs ?

FLAMBEAU

Oh ! Oh ! Ouvrant la porte à trop de jalousies,
Alors, là, ce serait une horrible tuerie !...

NAPOLÉON

Une horrible tuerie ?... J'attendais ces mots-là.
Eh bien, Flambeau, je viens de décréter cela.

FLAMBEAU

Oh ! Sire...

NAPOLÉON

Désormais la Comédie-Française
Sera régie par un décret, ne te déplaise,
Dit « de Moscou », stipulant que tous les acteurs
Seront également, Flambeau, tous directeurs.
Qu'en dis-tu ?

FLAMBEAU

Je dis que...

NAPOLÉON

Achève, je te prie...

FLAMBEAU

Que vous avez fait là, Sire...

NAPOLÉON

Une vacherie !
Oui, je sais, mais, Flambeau, des Comédiens-Français
C'était le seul moyen de me débarrasser.
Tandis que pour servir la France, je galope
Et je me bats d'un bout à l'autre de l'Europe,
Tout comme si je n'avais pas d'autres soucis,
Ces bougres viennent me harceler jusqu'ici.
J'en ai assez de leurs misérables querelles.

De leurs potins, de leurs histoires éternelles.
Je suis, et veux rester empereur des Français,
Mais je ne veux plus être empereur *du* Français...
Talma, à l'instant même est venu sous ma tente
Me relancer encore. Eh bien, je le contente,
Car je l'ai contenté : il repart directeur
Apporter la nouvelle aux autres directeurs !
Je les satisfais tous ! Tous directeurs ! Tu penses !
Ils me foutront la paix ! Et je tiens ma vengeance !
Je veux, las à la fin d'être tanné par eux,
Que leur théâtre, où tout devrait être harmonieux
Et demeurer toujours, ô Molière, à ta taille,
Devienne à l'avenir un vrai champ de bataille !

FLAMBEAU

Un vrai champ de bataille ?

NAPOLÉON

Et il le deviendra.

FLAMBEAU

Sire, comme à Friedland ?

NAPOLÉON

Pire !

FLAMBEAU

Comme à Iéna ?

NAPOLÉON

Pire ! Pire encore !

FLAMBEAU

Pire encore ?

NAPOLÉON

Oui, pire
Que tous les champs de bataille de l'Empire !
Talma n'a pas atteint la rue de Richelieu
Que déjà les premiers engagements ont lieu.

FLAMBEAU

Déjà !

NAPOLÉON

Ne sens-tu pas la terre qui tressaille ?
C'est le champ de bataille ! Entends-tu la bataille ?

FLAMBEAU

La bataille ? oui, je crois, en ressentant l'émoi,
L'entendre et la voir se dérouler devant moi.

NAPOLÉON

Raconte : que vois-tu ?

FLAMBEAU

De cet observatoire
Je vois cinq cents premiers prix du Conservatoire
National de musique et de déclamation
Contre qui tout d'abord va s'engager l'action.
Ceux rêvant, à vingt ans, d'être un jour sociétaires...

NAPOLÉON

Sont attaqués par qui ?

FLAMBEAU

Par mille pensionnaires.

NAPOLÉON

Pour que les pensionnair's à eux s'en prennent tant,
Quel tort ont-ils ces premiers prix ?

FLAMBEAU

Ils ont vingt ans.

NAPOLÉON

Cette autre masse, là ?

FLAMBEAU

Ce sont les sociétaires.

NAPOLÉON

Que veulent-ils, ceux-là ?

FLAMBEAU

Bouffer les pensionnaires.

NAPOLÉON

Les pensionnaires, donc, ont-ils tant de talent ?

FLAMBEAU

Non, pas le moindre.

NAPOLÉON

Alors, qu'ont-ils ?

FLAMBEAU

Ils ont trente ans.
Mais le combat soudain prend son vrai caractère,
C'est maintenant la lutte entre les sociétaires.
De longs rugissements montent jusques aux cieux,
Car tous ces vieux débris se déchirent entre eux.
Ah ! combien de doyens et combien de doyennes
S'éloignent, refoulés vers des scènes lointaines.

NAPOLÉON

Et, là-dessus, éclatent dans tous les journaux,
Quoique opposés, mille jugements impartiaux !
L'un disant : « C'est immonde ! » et l'autre : « C'est splendide ! »
Les critiques entre eux se rentrent dans le bide.

FLAMBEAU

Mais, Sire, dans cet épouvantable conflit,
Que font les spectateurs du Français ?

NAPOLÉON

Ils ont fui !
Hein, Flambeau, la vois-tu, maintenant, ma trouvaille ?

FLAMBEAU

C'est horrible et génial !

NAPOLÉON

La vois-tu la bataille,
De générations en générations ?

FLAMBEAU

Oui, Sire, j'en ai comme une hallucination.
Comme à Wagram jadis, je crois voir une plaine
Débordant de blessés comme une urne trop pleine.

Soudain de la plaine montent les voix des blessés.

UNE VOIX

A moi mon rôle !
Ma tirade !
Mes trois mots !
Faites-moi ma sortie !

NAPOLÉON

Entends-tu ces échos ?

FLAMBEAU

Oui, je comprends : ce sont les plaintes qu'exhalèrent
Ceux qui, pour leur bifteck, d'âge en âge, tombèrent.

UNE VOIX

Ah !

NAPOLÉON

Entends-tu, Flambeau, tous ces râles d'acteurs ?

FLAMBEAU

Oui, Sire, vous parlez d'un' bande de râleurs !

NAPOLÉON

Sganarelle amputé traînant dans cette ornière,
Que râles-tu ?

VOIX DE SGANARELLE

Je ne suis plus à part entière !

FLAMBEAU

Et toi, Léandre, affreusement émasculé ?

VOIX DE LÉANDRE

Je n'avais qu' deux douzièm's, on me les a volés !

NAPOLÉON

Pourquoi sanglotes-tu, pauvre petit comique ?

VOIX DU PETIT COMIQUE

Ah ! que je souffre, on a marché sur ma réplique.

FLAMBEAU

Là, que dit cette duègne?

VOIX DE LA DUÈGNE

Ah! je meurs dans ma fleur.

NAPOLÉON

Et là, qui rend son dernier souffle ?

UNE VOIX

Le souffleur.

UNE AUTRE VOIX

On ne m'a fait que trois rideaux, c'est une honte !

FLAMBEAU

Ah ! La plaine a, ce soir, des rideaux qui remontent.

UNE VOIX

Ah ! misère ! Ah ! pitié !

NAPOLÉON

Ce jeune débutant,
Que crie-t-il à la grande coquette ?

UNE VOIX

Maman !

FLAMBEAU

Et ce vieillard tournant vers la jeune première
Ses yeux désespérés, que lui dit-il ?

UNE VOIX

Grand-mère !

NAPOLÉON

Là, regarde, Flambeau, victimes des acteurs,
C'est l'amoncellement des malheureux auteurs.

FLAMBEAU

Que disent-ils, tous ces auteurs ?

NAPOLÉON

D'affreuses choses !

VOIX D'UN AUTEUR

J'avais écrit des vers, ils en font de la prose !
Et, réciproquement, dans leur instinct pervers,
Quand j'ai fait de la prose, ils la disent en vers

NAPOLÉON

Eternels sacrifiés, auteurs dont on se fiche,
Qui figurez en tout petit sur les affiches,
Si bien que, peu à peu, de saison en saison,
Vous devenez les inconnus dans la maison,
Comment vous nommez-vous ?

UNE VOIX

Hugo!

FLAMBEAU

Et toi?

UNE AUTRE VOIX

Voltaire

NAPOLÉON

Et toi ?

UNE AUTRE VOIX

Corneille !

FLAMBEAU

Et toi ?.

UNE AUTRE VOIX

Racine !

NAPOLÉON

Et toi ?

UNE AUTRE VOIX

Molière !

LES VOIX

Ah! ah!

FLAMBEAU

Ah ! Je comprends, plainte, râle, sanglot,
C'est Alceste exilé qui se souvient tout haut.

NAPOLÉON

Cependant, survivants de l'horrible mêlée,
Deux chefs vont rassembler leurs troupes dispersées.
Chacun cherche à tirer la couverture à lui,
L'un a pris Marie Bell...

FLAMBEAU

Et l'autre, Marigny.

NAPOLÉON

Le reste, s'accrochant aux lieux de sa défaite,
Croit changer de fortune en changeant d'étiquette :
De l'Odéon il fait le Luxembourg...

FLAMBEAU

Cré nom !
Et de la Comédie, que fait-il ?

NAPOLÉON

L'Odéon !
Rien de changé, car la bataille continue,
Ma vengeance ne peut plus être contenue.
Tu vois cette vapeur roulant au ciel d'hiver ?

FLAMBEAU

Mais c'est un tourbillon !

NAPOLÉON

Oui, de Bernard Zimmer.

FLAMBEAU

Zimmerde alors ! comme plus tard dira Cambronne.

Ricanant :

Ah ! ah ! ah ! ah !

NAPOLÉON

Flambeau, qu'as-tu ?

FLAMBEAU

Elle est bien bonne !
Les voilà qui reviennent !

NAPOLÉON

... qui reviennent? Qui donc?

FLAMBEAU

Escande, Pierre Dux, Debucourt, Clariond,
Tous ! Tous les sociétaires hier démissionnaires
Qui rentrent au bercail ! Sacré mille tonnerres !
La moutarde, à la fin, bon Dieu, me monte au nez !
Quand je pense à tous ces malheureux abonnés.

NAPOLÉON

Flambeau, tu deviens fou...

FLAMBEAU

Il faut que j'extermine
La jalousie, et l'arrivisme, et la combine.

Il donne des coups de baïonnette à gauche et à droite.

NAPOLÉON

Mais, Flambeau, calme-toi !

FLAMBEAU

Calme-toi ! Calme-toi !
Quel jeanfoutre prétend ici faire la loi ?
Mais je te reconnais, c'est toi le responsable !
Le chef de la pagaille... arrière, misérable !
Je m'en vais te passer sur le ventre.

Flambeau, baïonnette en avant, court sus à Napoléon.

NAPOLÉON

Hein ? Quoi ?
Mais, Flambeau, que fais-tu ? Tu te trompes ! C'est [moi !
Flambeau ! Tu ne peux pas ne pas me reconnaître !
Je suis Napoléon, ton empereur, ton maître !

FLAMBEAU

Excusez mon erreur, Sire, c'est peu flatteur,
Mais je vous avais pris pour l'administrateur !

LE TAPS SE REFERME

## HUITIÈME TABLEAU

### UN TABLEAU DE DAVID
(1805)

M^me^ Récamier. — PAULINE CARTON.
Le Domestique. — JACQUES DUTAILLY.

Entrent M. et M^me^ Petitrentier en costumes du Consulat.

(Air : *Sur le fil.*)

M. PETITRENTIER

P'tits rentiers,
Nos costum's, en somme,
Font d'viner
Maint'nant que nous sommes
Cette' fois sous
L' Consulat
En l'an mille
Huit cent trois...

M^me^ PETITRENTIER. — Tandis que le Premier Consul se prépare à conquérir l'Europe...

M. PETITRENTIER. — Un grand peintre français, David, est en train de conquérir l'immortalité... Viens avec moi, je vais te faire voir l'une de ses toiles les plus célèbres...

Ils sortent. On entend frapper à droite de la scène. Un Domestique en livrée traverse la scène de gauche à droite et s'adresse à la coulisse à droite.

LE DOMESTIQUE. — Mes respects, monsieur de Chateaubriand... M. de Chateaubriand arrive peut-être un peu tôt. Il n'est que 8 heures du matin... Madame vient à peine de se recoucher... Bien, monsieur de Chateaubriand.

Il s'incline, retraverse la scène de droite à gauche. Le taps s'ouvre. Sur un fond uni, étendue sur une chaise-lit Empire, apparaît M^me^ Récamier, telle que la représente le tableau de David.

(Air : *J' suis bête.*)

M^me^ RÉCAMIER

Vous l'avez tout d' suit' deviné
(Car ça s' voit dès qu' le rideau s'ouvre)
C'est moi madame Récamier.
D'après le tableau qu' est au Louvre,
Ma main tournée sur mon genou
Un peu comm' si je f'sais la quête,
Et mon derrièr' tourné vers vous,
J' m'embête.

(Air : *Je suis toujours là quand il ne faut pas.*)

Je suis toujours là sur mon sofa
Depuis que David m'a peint' comm'ça.
Sous prétexte qu'il m'a réussie
Je suis obligée d' rester ainsi.
Vous parlez pour moi d'un agrément,
Personn' ne veut m' voir autrement.
Je suis un chef-d'œuvre ! alors voilà :
Je suis toujours là, oui toujours là sur mon sopha.

(Air : *Amor-Amor.*)

A mort, à mort, à mort,
J' m'embête à mort
Sur c' meuble-là
Qu'est pas un sopha,
Je l' sais, mais d'puis qu'j' suis d'ssus
Le nom exact
De c' lit étroit
Je n' l'ai jamais su !

(Air : *Un air d'accordéon.*)

C'est un machin d' l'époqu' Napoléon,
D'un modèle on n' peut plus inconfortable,
Là-d'ssus j'ai les jamb's en accordéon.
A forc' ça m' donn' des cramp's abominables...

Elle donne un coup de pied rageur dans le meuble.

(Air : *Verlaine.*)

Cett' vagu' chais' longue
Pas assez longue
Pour ma personne

Berce mon cœur
D'une langueur
Monotone.
En m'énervant
Sur ce divan
A toute heure
Je me souviens
Des anciens
Cosy-corner.

(Air : *C'est loin tout ça.*)

Cosy-corner de mil neuf cent quarante-sept
Où l'on pouvait étendr' sa tête
Et allonger ses jamb's, ses bras,
Comme c'est loin !... c'est loin tout ça !...

(Air : *On prend l'café au lait au lit.*)

Enfin, divan, cana-
pé, chais' long', que ça soit
c' que ça voudra,
Jour et nuit je m'y tiens
Et pour moi c' qu'y a d' certain
C'est qu' dès l' matin...

(Air : *Le Gros Bill.*)

Couchée immobile
En ce jupon long
Tout le long du jour je fais salon.
L' Consulat, quell' tuile !
Dans cett' position
Tout le long du jour je fais salon.
Je r'çois Talleyrand,
Benjamin Constant
Et Chateaubriand,
Bernadotte et autres huiles
Je les vois tous qui défilent
Tout le long, le long du jour dans mon salon.

(Air : *Y a pas d' printemps.*)

Chateaubriand (c'est plus un' vie)
S'impose ici quotidiennement.
Ça, j' peux vous dire que j' fais partie
Des martyrs de m'sieur Chateaubriand.

(Air : *C'est loin tout ça.*)

J'aurais vécu en quarant' sept
C'est m'sieur Bidault qui m'eût fait fête.
J' verrais Bourville au lieu d' Talma,
Comme c'est loin ! c'est loin tout ça !
Au lieu d' madame de Staël, mignonne !
Trônerait chez moi Beauvoir Simone
Ou madame Triolet Elsa.
Comme c'est loin, c'est loin tout ça !
Au lieu d'être madam' Récamier
Je serais p'têt' m'am' Ramadier !

(Air : *Tico-Tico.*)

Du piqué Picasso
J'aurais tenté l' pinceau,
Et lui m'aurait fait un tableau je n' vous dis qu' ça.
Bien sûr, pas un David,
Quelque chose de splendid'
Avec une jambe autour du cou comme un boa,
Avec le nez dans l' dos,
C'est bien plus rigolo,
Et quant aux yeux, un œil en haut et l'autre en bas,
Un nichon pas plus gros
Qu'un' groseille à maq'reau,
Et l'autre long comme un' douzain' de cervelas.
Au lieu de m' peindre sur ce meuble incommode,
Il m'aurait mis le postérieur sur la commode...

LE DOMESTIQUE, entrant. — Monsieur de Chateaubriand.

Mme RÉCAMIER, qui s'est arrêtée brusquement pousse un profond soupir. Au Domestique. — Faites entrer ! (Elle reprend sa pose en soupirant.) Allons, chef-d'œuvre, reprends ton immortalité.

(Air : *Plaisir d'amour.*)

Un Picasso ne dure qu'un moment !
Mais un David dure toute la vie !

LE TAPS SE REFERME

## NEUVIÈME TABLEAU

### QUELQUES PAS DANS LES NUAGES
### (1800... SI L'ON VEUT)

| | |
|---|---|
| Mme Petitrentier. | MIREILLE BARD. |
| M. Petitrentier. | ROBERT LE FORT. |
| L'Ouvreuse. | JACQUELINE VALOIS. |
| Walt Disney. | JACQUES MOREL. |
| Beethoven. | CLAUDE DESAILLY. |
| Mozart. | JACQUELINE RICARD. |

Entrent M. et Mme Petitrentier, lui, en costume d'incroyable, elle, en merveilleuse.

(Air : *Sur le fil.*)

M. PETITRENTIER

P'tit' rentière
Vous êt's merveilleuse.
P'tit' rentière,
Ma chère, en Merveilleuse.

Mme PETITRENTIER

P'tit rentier
Trop courtois,
Vous croyez
Que j' vous crois...

Parlé.

... En incroyable ?

M. PETITRENTIER

Pourquoi?
C'est sérieux,
Cette mode contemporaine
Vous rend séduisante à mes yeux.

Mme PETITRENTIER

Vous m'avez vue Empire et me voyez en mieux.
Et puis, en 1800,
Nos 25.000 francs de rentes me permettent
De m'habiller. Ça rend séduisant
La toilette.
25.000 francs en 1800
Ça nous eût fait 25 milliards en 47 !

M. PETITRENTIER. — Tout ça n'empêche pas, ma chère, que vous êtes...

M. PETITRENTIER. — Commère, et vous, compère... Enchaînons, s'il vous plaît !

M. PETITRENTIER

1800 !... 1800 !
Ce siècle n'a pas encore deux ans !

Rien n'a percé sous Bonaparte ! Et, souveraine,
La musique à l'Europe impose de grands noms.
On ne dit pas encore : Napoléon,
Mais on dit déjà : Beethoven.

A l'orchestre : la *Pastorale*.

Ecoute...

M. PETITRENTIER

La Pastorale !

M^me^ PETITRENTIER

Où la joue-t-on ?
Elle semble à la fois toute proche et lointaine.

Par l'entrebâillement du taps entre une ouvreuse.

L'OUVREUSE

Chuuut !

M. PETITRENTIER

Ah ! c'est là qu'on joue Beethoven.
Pardon !

L'OUVREUSE

Vous venez pour la projection ?
Je suis navrée. Interdiction
Par ordre de la direction
D'entrer pendant la projection.

M^me^ PETITRENTIER

La projection ?

L'OUVREUSE

Ben, de *Fantasia*, de Walt Disney.

M. PETITRENTIER

De *Fantasia !*
En 1800 du cinéma ?

L'OUVREUSE

Attendez la fin, s'il vous plaît.
On projette la *Pastorale*,
Sitôt après, vous pourrez entrer dans la salle.

M^me^ PETITRENTIER

Mais nous sommes en 1800 !

L'OUVREUSE

Bien sûr, vous êtes en 1800.
Tous les invités
Ce soir de la maison Pathé
Sont en 1800 !
C'était marqué sur les invitations, d'ailleurs :
« Tenue 1800 de rigueur » !

M. PETITRENTIER

Excusez-nous, mademoiselle,
Ne pourrions-nous pas avoir quelques explications ?
Nous sommes le compère et la commère de la revue.

L'OUVREUSE

Ah ! bon.
Ben voilà. Il s'agit d'une séance privée
Organisée
Par R.K.O., la maison de distribution de chez Pathé.
Ça, pour donner satisfaction... n'est-ce pas !
A quelques grands musiciens dont les ombres se sont
[émues dans l'au-delà
De rumeurs montées jusqu'à elles.

M^me^ PETITRENTIER

A quel sujet, mademoiselle ?

L'OUVREUSE

Ben, au sujet de *Fantasia*.

M. PETITDIDIER

Ah ! les critiques ont accusé Walt Disney d'avoir
[profané
Les chefs-d'œuvre de certains grands musiciens.

L'OUVREUSE

Voilà !
Alors quelques-uns de ces grands musiciens ont
[manifesté le désir
De revenir
Une heure sur terre, afin d'assister
A la projection du film incriminé.
Vous comprenez ?
C'est naturel.

M^me^ PETITRENTIER

Tout en étant surnaturel.

L'OUVREUSE

Bien sûr ! Alors, la R. K. O., qui n'en est
Pas à quelques centaines de millions près,
S'est mise, mon Dieu !
A la disposition des ombres de ces messieurs...

M^me^ PETITRENTIER

Et a organisé
Cette projection privée.

L'OUVREUSE

C'est ça !

M. PETITRENTIER

Et il y a du monde ?

L'OUVREUSE

Oh ! la la !
La salle est pleine.
Tout le gratin du cinéma,
Tous les grands producteurs, auteurs, metteurs en
[scène
Sont là.
Et des vedettes par centaines !
Joan Crawfford et Gary Cooper,
Viviane Romance et Marlène,
Clark Gable et Dorothy Lamour,
Et cætera, mais c'est curieux
On y fait attention à peine
Tout le monde n'a d'yeux que pour...

M^me^ PETITRENTIER

Pour ?

L'OUVREUSE

Ben, que pour Beethoven !

M. et M^me^ PETITRENTIER, ensemble.

Beethoven ! Il est là ?

L'OUVREUSE

Ben tiens ! C'est forcé
C'est lui le principal intéressé.

On entend hurler

Hip ! Hip ! Hip ! Hip ! Hurrah ! (*ter*)

L'OUVREUSE

Voilà !
C'est la fin ! Profitez de l'instant des vivats
Pour entrer dans la salle.

Mme PETITRENTIER

C'est dommage qu'on ait raté la *Pastorale*.

Au moment où M. et Mme Petitrentier vont, par l'entrebâillement du taps entrer dans la salle, sort Mozart, qui entend la dernière phrase prononcée.

MOZART

Madame, ça n'a pas d'importance
Il va y avoir une seconde séance.

Mme PETITRENTIER

C'est permanent ?

MOZART

Non, mais Beethoven a
Manifesté le désir de voir le film une seconde fois.
Ma place est près de lui, si vous voulez la prendre...
Je vous l'offre de tout mon cœur.

M. PETITRENTIER, à Mme Petitrentier. — Il est charmant ce chasseur.

L'OUVREUSE

Oh !
Qu'est-ce que je viens d'entendre,
C'est vrai, y a une seconde séance ?

Venant de la salle un tonnerre d'applaudissements dominé par une bordée de sifflets.

MOZART, à l'Ouvreuse.

Je pense

Reprise de la *Pastorale*.

L'OUVREUSE. — Oh ! Je vais encore rater mon métro.

Venant de la coulisse à gauche entre Walt Disney en imperméable. Il approche timidement. Il paraît inquiet.

WALT DISNEY. — Aho... j'arrive juste pour...

L'OUVREUSE. — Ah ! non ! Ah ! non, monsieur, c'est impossible, pas dans cette tenue.

WALT DISNEY. — Mademoiselle, je...

L'OUVREUSE. — Non, non, non, non. J'ai des ordres...

WALT DISNEY. — Mais... je...

L'OUVREUSE, le repoussant vers la coulisse. — Non... non... non... en costume d'époque !

WALT DISNEY. — Mais, mademoiselle, toutes les époques sont d'époque.

L'OUVREUSE. — Non.

Mozart, qui regardait par l'entrebâillement du taps, se retourne et aperçoit Walt Disney.

MOZART. — Oh ! c'est étrange, je n'avais encore jamais vu quelqu'un habillé de la sorte.

WALT DISNEY, montrant Mozart à l'Ouvreuse. — Mais le monsieur lui non plus, il n'est pas en costume d'époque !

L'OUVREUSE. — Oh ! oui, mais lui, c'est différent. Il a une autorisation spéciale ! Lui c'est...

MOZART. — Laissez-nous, mademoiselle, je vous prie. Je serais heureux de converser quelques instants avec quelqu'un de... quelle époque ?

WALT DISNEY. — Vingtième.

L'OUVREUSE. — Moi je veux bien, mais qu'il n'entre pas dans la salle surtout. J'ai des ordres.

L'Ouvreuse disparaît par l'entrebâillement du taps. Walt Disney et Mozart se regardent un instant en souriant.

WALT DISNEY. — Excusez ma tenue... je... étais pas invité.

MOZART. — Moi non plus... mais Beethoven, au dernier moment, m'a demandé de l'accompagner.

WALT DISNEY. — De l'accompagner !... Vous !... Mais alors, vous êtes... qui ?

MOZART. — Mozart.

WALT DISNEY. — Mozart ! ! ! Mozart ! ! ! Mais oui, je vous reconnais, vous êtes Mozart...

MOZART. — Et vous ?

WALT DISNEY. — Moi ?... Oh ! moi... ça a pas d'importance... Oh ! j'aurais dû vous reconnaître tout de suite... votre visage est tellement plein d'esprit, de charmante indulgence... de... (Il continue en américain.)... Alors, Beethoven et vous, au ciel vous sympathisez alors ?

MOZART. — Beaucoup.

WALT DISNEY. — Alors Mozart... racontez-moi, ça m'intéresse... Vous étiez auprès de lui quand il est descendu sur la terre pour voir le film ?

MOZART. — Oui.

WALT DISNEY. — Et qu'est-ce qu'il a dit... quelles ont été ses premières paroles en descendant ?

MOZART. — Il a dit : « On va bien voir... »

WALT DISNEY. — Il a dit : « On va bien voir ?... »

MOZART. — Oui.

WALT DISNEY. — Il n'était pas furieux ?

MOZART. — Furieux ? Oh ! non... curieux seulement.

WALT DISNEY. — Curieux de voir ?

MOZART. — Oui.

WALT DISNEY. — Et maintenant ?

MOZART. — Il revoit.

WALT DISNEY. — Il a déjà vu ?

MOZART. — La *Pastorale*... moi aussi.

WALT DISNEY. — Vous aussi ? Mais c'est elle qui passe pour l'instant.

MOZART. — Qui repasse. On la projette une seconde fois.

WALT DISNEY. — Pourquoi ?

MOZART. — Parce que Beethoven l'a demandé.

WALT DISNEY. — Il a demandé qu'on repasse la *Pastorale* ? une seconde fois ?

MOZART, souriant. — Yes.

WALT DISNEY. — Et quand il l'a vue la première fois, il n'a pas poussé des rugissements épouvantables ?

MOZART. — Lui ? Il a souri.

WALT DISNEY. — Il a souri ?

MOZART. — Oui, j'étais assis à côté de lui, je l'ai vu qui souriait.

WALT DISNEY. — Sans blague... Et qu'est-ce qu'il a dit ?

MOZART. — Pendant la projection... rien !

WALT DISNEY. — Et après ?

MOZART. — Après ?... Il a dit : « Encore ! »

WALT DISNEY. — Encore ? Mais c'est magnifique... Oh ! je veux l'embrasser.

MOZART. — Attendez, ne lui gâtez pas son plaisir. Il doit sourire encore.

WALT DISNEY. — Pas possible ! ! !

MOZART. — Tenez, regardez.

Mozart écarte légèrement le taps. *Pastorale* forte. On aperçoit la salle obscure que traverse le rayon du projecteur. Au léger bruit que fait Mozart en écartant le rideau, Beethoven se retourne en se dressant de telle façon que sa tête, entrant dans le rayon lumineux, se trouve éclairée et montre le puissant modelé de son masque classique. Beethoven fait vers Mozart et Walt Disney un geste impérieux commandant le silence. Mozart ferme rapidement le taps. *Pastorale* piano. Walt Disney revient vers l'avant-scène, ému, le visage en larmes. Mozart se met au piano. Tout en jouant, il chantonne.

MOZART, chantonnant.

Mon cœur soupire
La nuit... le jour...

WALT DISNEY. — Oh ! Mozart, vous pouvez pas savoir... le plaisir... l'émotion...

MOZART. — Mais, monsieur Walt Disney, je vous comprends très bien.

WALT DISNEY. — Oh ! Walt Dis... vous m'avez rec... Non, vous pouvez pas m'avoir reconnu... Vous m'avez jamais vu.

MOZART. — Non. Mais j'ai bien deviné que vous étiez l'auteur... Vous êtes un inquiet comme moi... comme Beethoven... comme tous les créateurs... vous craignez la critique.

Mozart continue au piano à jouer *Mon cœur soupire.*

WALT DISNEY. — Mais la critique a été terrible pour moi, cette fois-ci... Elle a dit que j'avais profané les chefs-d'œuvre, que j'avais offensé les sommets de l'art... elle l'a pas dit... elle l'a crié sur tous les toits !

MOZART. — Elle a eu raison de crier si fort puisque Beethoven et moi nous sommes descendus pour voir jusqu'où avaient pu aller vos offenses, mais... vous savez, en pareille matière, ce sont toujours les critiques qui sont offensés ; entre nous, créateurs, on est beaucoup plus indulgent.

Mozart continue à jouer au piano *Mon cœur soupire.*

WALT DISNEY. — Aoh... divin Mozart... je respire, vous savez ! mais enfin tout de même, vous voyez pas un petit reproche à me faire... pour *Fantasia* ?

MOZART. — Moi, si.

WALT DISNEY. — Ah !... quoi donc ?

MOZART. — Dans votre film, vous n'avez pas utilisé de musique à moi.

WALT DISNEY. — Aoh... pardon... la prochaine fois, je vous promets... je vous jure...

MOZART, qui a repris au piano le motif de *Mon cœur soupire.* — Vous ne verriez rien à mettre là-dessus ?

WALT DISNEY. — Si... si... je vois... je vois une grosse vache qui pleure. (Des acclamations interrompent Walt Disney : Hip ! Hip ! Hurrah ! ») C'est la fin. Je me sauve. Excusez-moi, mais je ne veux pas me trouver avec tous ces gens.

MOZART. — Oh ! mais, vous avez le temps... ils vont sabler le champagne... il y a les discours... Attendez !... Vous allez voir Beethoven... lui, les réceptions ne l'intéressent pas... il m'a demandé de l'attendre ici pour repartir avec lui.

WALT DISNEY. — Oh !

MOZART. — Ne craignez rien.

WALT DISNEY. — Vous allez me présenter ?

MOZART. — Bien sûr... Vous n'avez pas une carte de visite sur vous ?

WALT DISNEY, sortant de son portefeuille une carte de visite qu'il tend à Mozart. — Si... pourquoi ?

MOZART. — Mais... pour vous présenter... il est sourd... le voici.

Entre Beethoven. Walt Disney joint les mains et tombe à genoux devant lui. Beethoven regarde Walt Disney avec surprise. Mozart tend à Beethoven la carte de Walt Disney. Beethoven prend la carte, y jette les yeux, son visage s'éclaire.

BEETHOVEN. — Walt Disney ! (Beethoven tend la main à Walt Disney pour le relever et dit :) Monsieur, je vous complimente et je vous remercie. Frappé de la plus grande disgrâce qui puisse atteindre un compositeur, je ne pouvais plus entendre ma musique. Grâce à vous, je la vois... Vous venez, Mozart ?

Il s'éloigne. Mozart fait signe « je viens », puis à Walt Disney.

MOZART. — Que pensez-vous de Beethoven ?

WALT DISNEY, enthousiasmé. — Aho... c'est un... comme on dit chez nous... un...

MOZART. — ... Pin up boy !

WALT DISNEY. — Yes !

Reprise forte de la *Pastorale.*

LE TAPS SE REFERME

## DIXIÈME TABLEAU

### EN PLEINE TERREUR
(1793)

Décor de J.-R. BUISSON.

| | |
|---|---|
| Le Plombier. | PAUL COLLINE. |
| Une Femme. | ANDRÉE NICOLLE. |
| La Voisine. | CLAUDETTE DONALD. |
| Un Sergent. | MARCEL ROUZE. |

M. et M^me^ Petitrentier reviennent devant le taps.

M. PETITRENTIER. — Et maintenant, ma chère, voulez-vous me suivre en...?

M^me^ PETITRENTIER. — En ?

M. PETITRENTIER. — En 1793 !

M^me^ PETITRENTIER. — En 1793 ! En pleine Terreur ?...

M. PETITRENTIER. — En pleine Terreur, oui.

M^me^ PETITRENTIER. — Brrrrr !

Ils sortent.

LE TAPS SE ROUVRE

*Décor : la chambre de Marat. Au milieu, un paravent que dépasse l'extrémité d'une baignoire.*

Entrent deux femmes, petites bourgeoises en costumes de la Révolution.

PREMIÈRE FEMME. — Mais oui, dans sa baignoire !

DEUXIÈME FEMME. — Il a été guillotiné dans sa baignoire ?

PREMIÈRE FEMME. — Comment « guillotiné dans sa baignoire » ? Je vous dis qu'il a été assassiné d'un coup de couteau.

DEUXIÈME FEMME. — Marat ?

PREMIÈRE FEMME. — Oui.

DEUXIÈME FEMME. — Mais Marat a été guillotiné !

PREMIÈRE FEMME. — Oh !... je vous dis qu'une jeune fille nommée Charlotte Corday est venue et l'a poignardé dans sa baignoire.

DEUXIÈME FEMME. — Tiens !

PREMIÈRE FEMME. — Vous ne paraissez pas convaincue.

DEUXIÈME FEMME. — Tout le monde est guillotiné pour le moment. Alors, c'est pour ça, quand on m'a dit : « Ça y est ! Marat vient d'y passer lui aussi », j'ai cru que...

*Elle fait le geste du couperet de la guillotine qui tombe.*

PREMIÈRE FEMME. — Ben non ! Lui ça a été...

*Elle fait le geste du couteau qui pénètre dans le corps.*

DEUXIÈME FEMME. — Par une jeune fille ?

PREMIÈRE FEMME. — Oui, Charlotte Corday.

DEUXIÈME FEMME. — Dans sa baignoire ?

PREMIÈRE FEMME. — Je vous le dis.

DEUXIÈME FEMME. — Mazette ! Elle ne devait pas en être à son coup d'essai.

PREMIÈRE FEMME. — Il paraît que si.

DEUXIÈME FEMME. — Ah !

PREMIÈRE FEMME. — Oui... Marat serait le premier de Corday...

DEUXIÈME FEMME. — En tout cas, elle promet.

PREMIÈRE FEMME. — Elle promet ! Elle promet ! elle peut toujours promettre ! elle va être guillotinée demain.

DEUXIÈME FEMME. — Dans sa baignoire, elle aussi ?

PREMIÈRE FEMME. — ?!!!

*Entre un Plombier, costume de sans-culotte, sa boîte à outils pendue à l'épaule.*

LE PLOMBIER. — Salut !... c'est l' plombier.

PREMIÈRE FEMME. — Vous désirez ?

LE PLOMBIER. — Je suis bien chez m'sieur Marat ?

PREMIÈRE FEMME. — Oui.

LE PLOMBIER. — Je viens pour la baignoire.

PREMIÈRE FEMME. — La baignoire ?

LE PLOMBIER. — La baignoire qu'était bouchée.

PREMIÈRE FEMME. — Ah ! c'est vous le plombier à qui je suis allée demander... il y a... six mois... de venir déboucher la baignoire de M. Marat ?

LE PLOMBIER. — Oui... c'était, si je me rappelle, la vidange qui marchait pas.

PREMIÈRE FEMME. — En effet, et pourquoi n'êtes-vous pas venu plus tôt ?

LE PLOMBIER. — Parce que j'ai pas pu.

PREMIÈRE FEMME. — Vous n'avez pas pu ?

LE PLOMBIER. — Non, j'ai pas pu... Depuis six mois qu'y a des têtes qui tombent sur la place Louis XV, vous pensez que j' suis au premier rang et qu' j'en rate pas une.

PREMIÈRE FEMME. — Vous ne ratez pas une tête qui tombe ?

LE PLOMBIER. — Ben tiens !

PREMIÈRE FEMME. — Oui, et pendant ce temps-là les baignoires peuvent rester bouchées.

LE PLOMBIER. — Ah ! que voulez-vous ! C'est pas tous les jours la Terreur... Faut tout de même de la distraction pour l'ouvrier. Ça lui change les idées... Ça l' repose moralement, comprenez-vous !... Seulement, quand on m'a dit ce matin que m'sieur Marat il avait été assassiné dans sa baignoire, je m' suis dit : « Faut tout d' même que j'aille faire un tour par là ! », parc' que si m' sieur Marat il a été assassiné dans sa baignoire, c'est probable qu'il prenait son bain, et s'il prenait son bain, c'est qu' la baignoire elle était plus bouchée.

PREMIÈRE FEMME. — Bien sûr, elle n'était plus bouchée !... Vous n'êtes pas venu... M. Marat a dû déboucher sa baignoire tout seul.

LE PLOMBIER. — Tout seul... ah ! c'est pas syndical, ça !

PREMIÈRE FEMME. — Vous ne pensiez tout de même pas que M. Marat allait attendre six mois pour prendre un bain ?

LE PLOMBIER. — Il aurait p'têt mieux fait d'attendre six mois... il s'rait p'têt encore vivant.

PREMIÈRE FEMME. — Enfin, à vous croire, ce matin, en apprenant l'assassinat de M. Marat, vous avez supposé que la baignoire n'était plus bouchée ?

LE PLOMBIER. — Forcément !

PREMIÈRE FEMME. — Alors, si la baignoire n'était plus bouchée, pourquoi êtes-vous venu ?

LE PLOMBIER. — Parce que vous m'aviez demandé.

PREMIÈRE FEMME. — Il y a six mois !

LE PLOMBIER. — Ben oui, mais d'puis six mois vous m'avez pas décommandé.

PREMIÈRE FEMME. — De toute façon, je n'ai plus besoin de vous.

LE PLOMBIER. — Bon !... ben, c'est pas la peine de le prendre sur ce ton-là. J' vais vous présenter la note, puis ça s'ra fini !

PREMIÈRE FEMME. — Quelle note ?

LE PLOMBIER. — Ben, la note quoi ! pour mon dérangement.

*Il présente sa note.*

PREMIÈRE FEMME. — Ah ! ça non !

LE PLOMBIER. — Non ?

PREMIÈRE FEMME. — Ah ! non !

LE PLOMBIER. — Bon, ben j' vais vous signaler au Comité de salut public.

PREMIÈRE FEMME. — Et qu'est-ce qu'il fera le Comité de salut public ?

LE PLOMBIER. — Ben, il vous guillotinera. On est en 1793, faut pas l'oublier ! l'ancien régime, c'est fini. Liberté, égalité, fraternité !... Depuis la prise de la Bastille, on ne dérange plus un ouvrier pour rien... Vous m'avez demandé, j' suis venu, ça s' paye !... Je vous ferai le 10 % si vous voulez.

PREMIÈRE FEMME. — Ah ! je vous jure... je regrette que M. Marat ne soit plus là !

LE PLOMBIER. — Moi aussi, je regrette.

PREMIÈRE FEMME. — Il vous aurait envoyé promener, lui !

LE PLOMBIER. — Ben, il m'aurait envoyé promener !... Au lieu de vous signaler vous au Comité de salut public, c'est lui que j'aurais signalé. Il aurait été guillotiné au lieu d'être assassiné, voilà tout !

DEUXIÈME FEMME. — Vous voyez ce que je vous disais tout à l'heure : Marat finira par être guillotiné.

PREMIÈRE FEMME. — Mais taisez-vous donc ! puisqu'il a été assassiné !

DEUXIÈME FEMME. — Oui, mais à quelques jours près il aurait très bien pu être guillotiné. (*Au Plombier :*) N'est-ce pas ?

LE PLOMBIER. — Oh ! très bien, oui.

DEUXIÈME FEMME. — Vous voyez ce que dit le plombier !

PREMIÈRE FEMME. — ... Non, ce qui est idiot c'est que M. Marat, qui a envoyé à la guillotine peut-être quinze cents pauvres bougres qui ne lui avaient absolument rien fait, depuis six mois qu'il vous attendait

pour déboucher sa baignoire, n'ait pas pensé à vous y envoyer, vous, à la guillotine.

LE PLOMBIER. — C'est p'têt' idiot, mais s'il n'y a pas pensé, qu'est-ce que vous voulez que j'y fasse ? C'était tout de même pas à moi de l'y faire penser ! Et pourquoi vous l'y avez pas fait penser, vous ?

PREMIÈRE FEMME. — Pourquoi ? Ah ! pourquoi ? je m'en veux.

LE PLOMBIER. — Que voulez-vous ! A la guillotine c'est l'premier qui y pense qui envoie l'autre.

PREMIÈRE FEMME. — C'est le premier qui y pense ? Eh bien, vous faites bien de m'y faire penser. J'ai bien envie de vous y envoyer, à la guillotine.

LE PLOMBIER. — Vous ?

PREMIÈRE FEMME. — Moi, oui, de vous y envoyer, vous.

LE PLOMBIER. — Moi ?

PREMIÈRE FEMME. — Oui... j'ai bien envie d'aller vous dénoncer au Comité de salut public.

LE PLOMBIER. — C'est votre droit le plus strict.

PREMIÈRE FEMME. — Pourquoi pas ? Je peux bien vous dénoncer, moi aussi.

LE PLOMBIER. — Oui, oui !

PREMIÈRE FEMME. — Qu'est-ce que je risque ?

LE PLOMBIER. — Rien... Tout... On risque pareil... on risque d'y passer tous les deux.

DEUXIÈME FEMME. — Tous les deux ?

LE PLOMBIER. — Tous les trois... vous aussi... comme tout le monde !

DEUXIÈME FEMME. — Mais moi, je n'y suis pour rien dans cette histoire de baignoire.

LE PLOMBIER. — Vous n'y êtes pour rien ! mais ça n'a aucune importance... on n'en est pas à une personne près !

PREMIÈRE FEMME à la Dexième Femme. — Et puis vous avez du toupet de dire que vous n'y êtes pour rien.

DEUXIÈME FEMME. — Moi ?...

PREMIÈRE FEMME. — Depuis deux heures que vous vous obstinez à prétendre que M. Marat a été guillotiné dans sa baignoire.

LE PLOMBIER. — Madame prétend que M. Marat a été guillotiné dans sa baignoire.

PREMIÈRE FEMME. — Oui.

LE PLOMBIER. — Mais, ma p'tit' dame, vous faites courir de faux bruits.

DEUXIÈME FEMME. — De faux bruits.

PREMIÈRE FEMME. — Oui, de faux bruits.

LE PLOMBIER. — C'est grave à l'heure actuelle !

Passe un Sergent.

LE SERGENT. — Qu'est-ce qui fait courir de faux bruits ?

LE PLOMBIER et LA PREMIÈRE FEMME, indiquant la deuxième Femme. — Madame.

LE SERGENT, empoignant la deuxième Femme. — Allez, ouste !

Il l'entraîne.

DEUXIÈME FEMME. — Mais j'ai rien dit, j'ai rien fait.

Le Sergent sort en emmenant la deuxième Femme.

LE PLOMBIER. — « J'ai rien dit... j'ai rien fait... », comme si ç'avait une importance ! Elle va se faire épurer, et voilà !... Et elle l'aura bien cherché !... Qui c'était cette citoyenne-là ?

PREMIÈRE FEMME. — J' sais pas !

LE PLOMBIER. — Voyez-vous dans les époques troublées où nous vivons... il est préférable de se mêler à rien !... Dites donc (il donne à la première Femme une petite tape sur les fesses) si vous voulez être gentille... j'veux bien être gentil moi aussi... J' déchire la note et on sort ce soir ensemble... j' vous emmène au Palais-Royal ?...

PREMIÈRE FEMME. — Vous avez des places ?

LE PLOMBIER. — J'ai une baignoire !

Ils sortent ensemble.

LE TAPS SE REFERME

## ONZIÈME TABLEAU

### LIBERATION

Décor de DESHAYS, maquette de MICHELINE VIENOT.

| | |
|---|---|
| Virgine. | MIREILLE BARD. |
| Georges. | ROBERT LE FORT. |
| La mère Martin. | ARNALINA. |
| Le père Martin. | HENNERY. |
| Maria. | JACQUELINE RICARD. |
| Suzette. | JACQUELINE VALOIS. |
| François. | GÉRARD DUFLOT. |
| La Framboise. | JACQUES DUTAILLY. |
| Belle Humeur. | GUY DENANCY. |
| L'Interprète. | PAULINE CARTON. |

Devant le taps, l'orchestre joue en sourdine le chant de la Résistance 1944. *Ami, entends-tu...* ? De temps en temps, coups de feu lointains. Des silhouettes de paysans déguenillés portant des armes, passent dans une demi-obscurité.

GEORGES, au public. — Mesdames, messieurs, sous ces costumes de maquisards vous nous avez sans doute reconnus ? Je suis M. Petitrentier.

VIRGINIE. — Et moi, M^me^ Petitrentier.

Entre à droite le Père Martin.

GEORGES. — Qui va là ?

LE PÈRE MARTIN. — Ami.

GEORGES. — Avance au ralliement... Tu as le signal ? (Le père Martin forme avec les doigts de sa main droite le V de Victoire.) Bien... Rendez-vous à la ferme du père Martin.

LE PÈRE MARTIN. — C'est pour cette nuit ?

VIRGINIE. — Oui... à l'aube.

LE PÈRE MARTIN. — Enfin !

GEORGES. — File vite !

Le père Martin disparaît à gauche. La mère Martin entre à droite fredonnant le même air.

VIRGINIE. — Qui va là ?

LA MÈRE MARTIN. — Amie.

VIRGINIE. — Tu as le signal de ralliement ? (La mère Martin fait le signe V.) Alors, vite à la ferme du père Martin.

Coup de feu.

LA MÈRE MARTIN. — Ça canarde !

GEORGES. — Dépêche !... Dépêche !

LA MÈRE MARTIN. — C'est donc vrai que c'est cette nuit qu'ils débarquent ?

VIRGINIE. — Oui... leur flotte est signalée !

LA MÈRE MARTIN. — Ah ! enfin !... pas trop tôt.

Plusieurs roups de feu.

GEORGES. — Vite ! Vite ! Vite !

VIRGINIE, au public. — Mesdames, messieurs, vous

l'avez sans doute deviné... il s'agit d'une scène sur la libération...

GEORGES. — Depuis deux ans toutes les revues vous présentent une scène sur la libération... Nous le savons, mais...

VIRGINIE. — ...Il nous a été impossible de l'éviter !

A Maria qui entre à droite.

GEORGES. — Qui va là ?

MARIA. — Amie.

GEORGES. — Le signal. (Maria fait le V.) Alors viens avec nous à la ferme du père Martin. C'est pour tout à l'heure.

MARIA. — Le débarquement ?

VIRGINIE. — Oui...

Ils sortent tous trois. On les entend chuchoter : « La délivrance... Nos libérateurs... Depuis tant de mois qu'on les attendait... »

*Le taps s'ouvre. Le décor représente la grande pièce commune d'une ferme modeste, fortement éprouvée par la guerre. Le mur du fond largement éventré laisse voir un coin de campagne verdoyante (donnant une impression de Normandie) qui se perd dans la brume du petit jour. A droite, face au public, s'amorce une vaste cheminée de campagne avec, au-dessus, le portrait d'un général dont on distingue mal les traits. A gauche, un bahut défoncé. Par instants on entend de sourdes détonations lointaines.*

Au fond, à gauche, dos au public, le père Martin et Georges sont agenouillés, leurs fusils à la main, derrière le mur écroulé, tandis qu'à droite les femmes s'affairent près de l'âtre autour d'une marmite.

De temps en temps le père Martin scrute l'horizon avec une lunette marine.

LA MÈRE MARTIN, aux Hommes. — Vous ne voyez rien ?

LE PÈRE MARTIN. — Pas encore !

GEORGES. — Mais ça ne saurait tarder...

A ce moment, violente explosion au lointain.

VIRGINIE. — Oh ! cette explosion !

LE PÈRE MARTIN. — M'est avis que c'est un convoi qu'a dû sauter.

MARIA. — Un des leurs, j'espère.

LA MÈRE MARTIN. — Ah ! vivement qu'ils débarquent !

VIRGINIE. — Nous voici aux beaux jours, ça va hâter les choses.

MARIA. — Oui... nous sommes le 6 juin.

VIRGINIE. — Quelque chose me dit que le ciel est avec nous !

Explosion soudaine répétée violemment. Écho d'une vive fusillade. Tous les personnages se dressent et se tournent vers le fond.

LE PÈRE MARTIN. — Mais !... Mais !... (Il braque sa lunette marine sur l'horizon et s'écrie :) Un char !

TOUS. — Où ça ?... Où ça ?...

GEORGES. — Là-bas ! Là-bas ! y a des soldats dedans !... (Avec un cri de triomphe.) Ce sont eux ! Ils débarquent ! Ils ont débarqué !

VIRGINIE. — Allons au-devant d'eux...

LE PÈRE MARTIN. — Attends !... Méfie-toi...

On entend le grondement d'un char qui approche.

LES FEMMES. — Ce sont eux !

LE PÈRE MARTIN. — Ils descendent la colline !

GEORGES. — Ils traversent le pré d'en bas !

MARIA. — Les voilà au clos du père Jean.

TOUS. — Les voilà !... Les voilà !...

Par la brèche du mur on voit apparaître un char. C'est un char à bœufs. Sur le char deux soldats en uniforme de gardes françaises encadrent une femme soldat dont le chapeau porte l'inscription « Interpreter ».

TOUS. — Vive nos libérateurs ! Vive la France !

LES SOLDATS. — Vive l'indépendance américaine !

LE PÈRE MARTIN. — L'indépendance américaine. Grâce à vous. en effet, elle commence aujourd'hui, 6 juin 1780 !

TOUS. — 6 juin 1780 !

LE PÈRE MARTIN. — Nous ne l'oublierons jamais !

Les deux Soldats sautent du char et enjambent les murs en ruine.

LAFRAMBOISE. — Vous permettez qu'on entre ?

LA MÈRE MARTIN. — Vous êtes chez vous !

LE PÈRE MARTIN. — Mes enfants ! mes amis ! je voudrais vous dire tant de choses ! Je ne trouve pas les mots... je ne sais plus.

Il s'essuie les yeux.

BELHUMEUR. — Ben, en France, quand on ne sait plus quoi se dire, on s'embrasse. (Belhumeur ouvre ses bras et le père Martin va s'y précipiter, mais déjà les deux soldats ont enlacé les Jeunes Filles, avec qui ils échangent des baisers.) Et voilà, ça ne sort pas de famille. Je me présente : sergent Belhumeur Jacques, deuxième grenadier de la première du 3, capitaine Montgomery.

LAFRAMBOISE. — Et moi caporal Laframboise, Georges pour les demoiselles.

VIRGINIE et MARIA. — Georges !

LA MÈRE MARTIN. — Georges comme notre général à nous : Georges Washington !

LAFRAMBOISE. — Flatté !

LA MÈRE MARTIN, montrant l'Interprète. — Et cette belle dame restée sur la voiture... elle ne vient pas ?

LAFRAMBOISE. — Eh ben, l'Interprète à quoi que tu penses ?

L'INTERPRÈTE. — Ben ! j'étais en train de me demander pourquoi on m'avait fait faire 1.500 lieues pour servir d'interprète à des Américains qui parlent français comme mézigue.

LE PÈRE MARTIN. — Nous sommes de Québec. Nous sommes des Canadiens repliés.

L'INTERPRÈTE. — *How do you do ?* Non !... *Thankiou very Mutch.* Non plus ?... Alors !

GEORGES. — On assure qu'un Canadien ça fait deux fois français.

L'INTERPRÈTE. — C'est bien ma veine ! Moi qui ai passé quatre ans à apprendre l'angliche !... Vous me la copierez la Libération.

LAFRAMBOISE. — Trêve de bavardages. A c' t' heure on a mieux à faire. (Les deux soldats ouvrent leurs musettes.) On vous a apporté des petites babioles.

BELHUMEUR. — On nous a tellement dit que vous manquiez de tout !

LAFRAMBOISE. — Pour les demoiselles d'abord...

Il sort de la musette des paquets de bonbons.

VIRGINIE. — ... Chewing-gum ?

BELHUMEUR. — Non.

L'INTERPRÈTE. — Permettez-moi de traduire... que je serve tout de même à quelque chose... Pas chewing-gum... Boules de gomme !

BELHUMEUR. — Pour la dame...

Il lève au-dessus de sa tête une boîte de conserve.

LA MÈRE MARTIN. — Corned-beef ?

L'Interprète. — Permettez-moi de traduire : No corned-beef... Singe !

Laframboise. — Pour les messieurs...

Il brandit un litre de vin.

Le Père Martin. — Du pinard !

L'Interprète. — Oh ! ben, si vous traduisez tout de suite ! zut !

Belhumeur. — Et...

Il montre des paquets de cigarettes.

Georges. — Des gauloises !

L'Interprète. — ....Que vous envoie le général Lafayette ! N'oubliez pas sa devise... Cigarettes, nous voici !...

L'Interprète. — Et, tenez, pour réparer vos ruines, voici un louis d'or que mon gouvernement m'a chargé de vous remettre.

La Mère Martin. — Un louis de 20 francs... Combien ça vaut, un louis de 20 francs ?

L'Interprète. — Oh !... 20 francs.

La Mère Martin. — Ça doit en faire des dollars !

L'Interprète. — 150, exactement. C'est le bon temps.

Le Père Martin. — Oh ! mais comment fera-t-on pour vous rendre tout ça ?

L'Interprète. — Ne vous en faites pas... on vous le redemandera.

Laframboise. — Et, là-dessus, on se sauve !...

Ils ont embrassé de nouveau les filles et sont remontés sur le char.

Le Père Martin. — Mais, dites donc, les gars, vous ne nous avez pas dit de quelles provinces vous étiez natifs.

Belhumeur. — De Normandie tous les deux... moi, de Caen.

Laframboise. — Et moi, de Bayeux !

Le Père Martin. — On inscrira ces noms-là : Bayeux... Caen...

La Mère Martin. — On ne sait jamais ce que l'avenir nous réserve.

Georges. — Mais, si l'occasion s'en présente... je vous jure qu'un jour on vous revaudra ça !

Tous. — Au revoir. A bientôt... merci !...

Laframboise, piquant le bœuf. — Ioup... hue !... drille oh !

Acclamations, cris.

L'Interprète. — Et, maintenant, en avant pour le défilé des chars français à travers New York !

Noir. Changement de décor.

## DOUZIÈME TABLEAU

### HOMMAGE DU FOLKLORE

| | |
|---|---|
| Le Général. | Paul Colline. |
| L'Interprète. | Pauline Carton. |
| La Framboise. | Jacques Dutailly. |
| Belle Humeur. | Guy Denancy. |
| Les Trapeurs de l'Alaska. | Mireille Bard.<br>Robert Le Fort.<br>Wanny. |
| Les Cow-Boys. | Jacqueline Valois.<br>Claude Desailly.<br>Annie Dumas. |
| Les Planteurs. | Claudette Donald.<br>Ida Brunett.<br>Gérard Duflot. |
| Les Peaux-Rouges. | Jacqueline Ricard.<br>Marcel Arnal.<br>Jacques Morel. |
| Les Nègres. | Jean-Jacques Lecot.<br>Hennery. |

*Le décor maintenant représente la 1re Avenue de la ville de New York en 1780, qui n'était alors qu'une grosse bourgade. A l'horizon, la mer. A gauche et à droite, des maisons de bois, quelques-unes en maçonnerie de deux étages. Impression d'un village de Western. Sur ce décor est peinte une foule enthousiaste agitant des mouchoirs et des drapeaux. Aux fenêtres, sur les trottoirs, partout des cow-boys, des chercheurs d'or, des trappeurs, hommes, femmes, enfants.*

*Au milieu de l'avenue, venant de la mer jusqu'au premier plan, une interminable file de chars à bœufs transportant des soldats français.*

*En scène, face au public, un char à bœufs praticable, où se tiennent le général Lafayette, les soldats Laframboise et Belhumeur et l'Interprète.*

*Acclamations.*

Lafayette. — Oh ! New York ! New York ! Quelle ville magnifique !

L'Interprète, criant au milieu des acclamations. — Mon général, en ma qualité d'interprète, permettez-moi d'attirer votre attention sur cette formidable agglomération de plus de 15.000 âmes. (Hurlements de la foule.) Les chars français sont en train de descendre la Ire Avenue et on en prévoit 275 ! (Hurlements de la foule.) Remarquez l'importance et la hardiesse des constructions qui bordent cette avenue. Pas une qui n'ait moins d'un rez-de-chaussée.

Lafayette. — Mais, je ne me trompe pas, j'en vois même, à droite et à gauche, qui ont... mais oui... jusqu'à deux étages !

L'Interprète. — Oui, mon général... ce sont les premiers gratte-ciel.

Hurlements de la foule.

Lafayette. — Quel enthousiasme ! Quel embouteillage !

L'Interprète. — Profitant de cet embouteillage, voici les représentants des diverses régions américaines, qui, en votre honneur, vont chanter à leur façon quelques airs de nos provinces françaises... (Annonçant :) Ceux du Nord !... les trappeurs de l'Alaska dans *le P'tit Quinquin !*

Entrent les Trappeurs qui chantent :

(Air : *Le P'tit Quinquin.*)

*Sleep little quinquin,*
*Little pouchin,*
*Little rogin,*
*Do not giv' sorrow*
*Sleep befor' to morrow.*

Danse des Trappeurs.

L'Interprète, annonçant. — Ceux de l'Ouest... les Peaux-Rouges... dans... *Ma Normandie !*

Entrent les Peaux-Rouges qui chantent :

(Air : *Ma Normandie.*)

*I lov' to see my Normandie*
*When hope again is soaring high,*
*And winter is flying from us*
*Under, of France, the sweetest sky.*
*When sun again sweeter returns,*
*When natur' grows green and lov' ly*
*I lov' to see my Normandie,*
*Where I was born to see the light of day.*

Danse des Peaux-Rouges.

L'INTERPRÈTE, annonçant. — Ceux du Centre :... les Cow-Boys... dans la *Bourrée auvergnate !*

Entrent les Cow-Boys qui chantent :

(Air : *Bourrée auvergnate.*)

*In the dancing*
*Hurrah for machtagouina*
*In the dancing*
*Hurrah for the bougna.*

Danse des Cow-Boys.

L'INTERPRÈTE, annonçant. — Ceux de l'Est... les Planteurs de Virginie... dans *la Marche lorraine !*

Entrent les Planteurs de Virginie, qui chantent :

(Air : *Avec mes sabots.*)

*Passing along sweet Lorraine*
*Wearing my snowbotts,*
*Passing along sweet Lorraine*
*Wearing my snowbotts,*
*I met, o Lord, three cap'taines*
*Wearing my snowboots, downdaine*
*And down-down*
*Wearing my snowboots.*

Danse des Planteurs de Virginie.

L'INTERPRÈTE, annonçant. — Ceux du Midi... les Nègres spirituels !

Entrent les Nègres, qui chantent :

(Air : *Les Montagnards.*)

*Mountains of Pyrénées*
*You ar' my lov' and joy,*
*Bungalow fortuny-y-y-*
*You w'll always enjoy.*
*Shut up* (*ter*)
*The mountainers* (bis)
*Shut up* (ter)
*The mountainers* (bis)
*O kay !*

TOUS, en chœur, au public.

(Air : *Apple Tree.*)

Non, jamais le peuple américain
N'oubliera que ce fut le 6 juin
1780
Qu' Lafayett' le premier
Sur son sol apporta la liberté.

(Air : *Kentucky.*)

Et puisqu'il l'a par vous
Cette si chèr' liberté,
Oui, puisqu'il l'a par vous,
Il veut vous la faire goûter.
D' l'amitié scellant le pacte
Par un p'tit entracte,
Nous vous prions d'accepter
Quelques minut's de liberté !

(*Marche de Souza.*)

Entract' ! Chesterfield ! Liberté !
Washington ! Lafayett' ! Délivrance !
Victoire ! Enthousiasme ! Gaîté !
Célébrons tous notre espérance !
Non ! Non ! nous n'oublierons jamais !
Haut les cœurs ! répétons avec confiance :
Toujours dans l'av'nir désormais
On chantera : Viv' l'Amérique ! et viv' la France !

RIDEAU

# ACTE II

## PREMIER TABLEAU

### MARIVAUDAGE
(1747)

Décor de J.-R. Buisson.

| | |
|---|---|
| Colombine. | Jacqueline Ricard. |
| Dorante. | Wanny. |
| Sylvia. | Annie Dumas. |
| Arlequin. | Jacqueline Valois. |
| Lisette. | Claudette Donald. |
| L'Huissier. | Marcel Arnal. |
| 1er Délégué | Hennery. |
| 3e Délégué. | Jacques Morel. |

*Au lever du rideau, devant le taps, cinq personnages du théâtre de Marivaux : Sylvia, Dorante, Colombine, Lisette et Arlequin (les personnages hommes tenus par des travestis), chantent, face au public.*

Air : *Je ne suis pas ce que l'on pense* (de *Trois Valses.*)

I

Derrièr' la rampe ainsi rangées,
Par nos contrats étant chargées
Après l'entr'acte,
Dans l'intérêt de la revue,
D'une mission grave au début
Du deuxième acte.

*Refrain*

Sur le ton de la confidence,
Nous somm's venues vous dire ici
Des chos's d'une grande importance
Dont la première est celle-ci :
Avant que l'acte deux commence
Il faut que vous soyez assis.
C'est une chose
Dans un spectacle qui s'impose
Comm' vous pensez,
Car il importe
Qu'aucune porte
Ne claque quand c'est commencé,
Qu'aucun fauteuil, dans le silence,
En s'rabattant ne fass' de bruit,
Afin que l'aimable assistance
Entende bien ce qu'on lui dit.

II

Confessons du reste tout bas
Que nous somm's intéressées à
C' qu'on nous écoute,
Car nous somm's tout's comm' par hasard
D' la scène suivante, et d'autre part,
Ça n' fait pas d' doute,

*Refrain*

Sur le ton de la confidence,
Pour vous dir' ce qu'on vous a dit
Avec un' certaine élégance,
Nous méritions d'être choisies,
Etant donné notre expérience
De ces sortes de petit's roueries
Faut avouer, dame !
Dans ce genr'là, Messieurs, Mesdames,
Que rien ne vaut
L' précieux langage
Des personnages
Du théâtre de Marivaux
Et, qu'étant des « Fauss's Confidences »
Les personnag's, à notre avis
Nul ne pouvait en l'occurrence
Vous dire mieux c' qu'on vous a dit.

Pendant la danse, le taps s'ouvre sur l'image d'une tapisserie représentant un fond de parc à la Watteau. Les personnages de Marivaux viennent y prendre place en chantant :

Et maint'nant sur ce pas de danse
Gagnons la sall' de la mairie
Où dans la scène qui commence
Notre rôle est d' fair' tapiss'rie.

COLOMBINE, *chantant.*

(Air : *C'est l'heure exquise.*)

Double inconstance,
Jeux de l'amour,
Fauss's confidences,
Charmants atours,
Précieux langage,
Marivaudage !...

Sylvia, Dorante,
Lise, Arlequin,
Tendres tourmentes,
Mièvres chagrins,
Pleurs ou délices,
Sur nous, tout glisse...

Des cœurs en fête
Le doux conflit
Même à Lisette
Donne l'esprit
D'une marquise...
Epoque ex...

A l'orchestre, la *Marseillaise* éclate, coupant la parole à Colombine. Entre un Huissier. Les personnages de Marivaux, surpris, tournent la tête vers lui et se figent dans cette attitude.

L'Huissier, au public. — Mesdames, messieurs, à l'occasion du 259e anniversaire de la naissance de Marivaux, vous allez avoir le plaisir d'entendre le délégué du ministère du Plan qui... (A la coulisse :) Comment ?... (Au public :) Ah ! On me dit que M. le délégué du ministère du Plan n'est pas là. Il est resté en plan quelque part... Ah ! il est allé inaugurer le Salon des humoristes. Il sera remplacé au pied levé par M. le délégué du ministère de la Marine.

Dernières mesures de la *Marseillaise*. Est entré en complet veston le délégué du ministère de la Marine. Il vient se placer au milieu de la scène, face au public et commence d'un air pressé.

LE DÉLÉGUÉ DU MINISTÈRE DE LA MARINE

Mesdames, messieurs, chers camarades... Délégué à juste titre par le ministère de la Marine pour venir vous parler de Marivaux, à l'occasion du 259e anniversaire de sa naissance, j'ai accepté avec le plus grand plaisir ; malheureusement, appelé à juste titre, à la même date, pour l'inauguration du nouveau centre de mûrissage électrique des fromages d'Auvergne et ayant un train pour Clermont-Ferrand dans une demi-heure, je me vois forcé, à mon grand regret de passer la parole à mon honorable collègue, le délégué du ministère de l'Education nationale, qui fera tout son possible (quoique le sujet, évidemment littéraire et artistique, déborde un peu le cadre de ses attributions habituelles) pour vous parler de Marivaux dans les termes que lui inspireront les circonstances. Je suis certain, mesdames, messieurs, que vous ne lui refuserez pas votre indulgence.

Il sort rapidement. Nouvelle *Marseillaise*. Entre le Délégué du ministère de l'Education nationale qui s'exprime d'un ton extrêmement commun.

LE DÉLÉGUÉ DU MINISTÈRE DE L'EDUCATION NATIONALE

Mesdames, messieurs, chers camarades. (Il tousse.) Euh !... (Il tousse.) Alors, je vais vous parler de Marivaux. D'accord. Voilà. Il y avait au XVIIIe siècle un certain langage, une certaine façon de causer, quoi, qu'on appelait le « marivaudage »... d'accord... Bien des gens marivaudaient, des seigneurs, des grandes dames, et même des gens de maison. Tout ça marivaudait tant que ça pouvait. Mais il y en a un parmi tous ces marivaudeurs qui marivaudait mieux que les autres. C'est pourquoi qu'on l'avait appelé Marivaux... Et le marivaudage, mesdames et messieurs, c'est pas tout de le connaître, faut aussi le pratiquer, comme on dit chez nous à l'Education nationale, et, là-dessus, le Marivaux, il était imbattable ! En attendant, ce que je peux vous affirmer, c'est que le rendement du marivaudage (et ça, c'est les chiffres exacts que je vais vous donner) c'est, dis-je, que le rendement du marivaudage qui, à l'époque de Marivaux, à son embrayage, quoi ! était de l'ordre de 80 %, avait beaucoup baissé par la suite, mais que depuis la Libération il a rembrayé et est remonté plus haut qu'il n'avait jamais été. La statistique officielle accuse 92,5 % de marivaudeurs dans les wagons du Métro et dans les files d'attente devant les magasins d'alimentation, c'est comme qui dirait la généralisation, disons le mot, la nationalisation du marivaudage. C'est ce que nous voulons, et c'est ce qu'il voulait aussi, Marivaux : la classe unique !... Que les classes laborieuses du 20e puissent marivauder aussi bien que les privilégiés du 16me. C'était ça l'idéal démocratique de Marivaux. D'accord. Et c'est pourquoi j'ai la conviction que ça sera l'honneur de la Quatrième République et du parti auquel j'ai l'honneur d'appartenir d'avoir compris l'esprit de Marivaux, ses intentions, sa politique.

» Je remarquais tout à l'heure avec satisfaction, pendant que j'attendais mon tour, cette magnifique tapisserie en couleur entièrement exécutée à la main par notre artisanat national nationalisé qui décore si à propos cette salle de mairie... Elle est du XVIIIe, et ça je peux vous l'affirmer, parce que j'ai vu la même aux Galeries Barbès... Elle vous représente des personnages de Marivaux grandeur nature, tels qu'ils étaient en plein boum... euh... en plein marivaudage... Eh bien, je suis sûr, mesdames, messieurs chers camarades, que si ces personnages, ils pouvaient causer entre eux, ça serait pour se féliciter, j'en ai la conviction, du progrès qu'a fait la technique du marivaudage à travers les siècles pour venir jusqu'à nous, et qu'ils ne manqueraient pas, j'en suis sûr, de répéter ce que disait si justement un des prédécesseurs de mon honorable collègue de l'Agriculture : « Labourage et marivaudage sont les deux mamelles » du travailleur. »

» Je suis sûr, je suis certain, j'affirme, que vous serez tous d'accord pour crier avec moi d'un même cœur, d'une même voix, à l'unisson, tous ensemble : « Vive le XVIIIe !... Vive la IVe !... Vive le camarade » Marivaux !... Et vive le M. R. P.... le Marivau- » dage Républicain Populaire ! »

Il salue et sort. Les personnages de la tapisserie qui n'avaient pas quitté des yeux l'orateur se regardent avec stupéfaction.

SYLVIA. — Qu'est-ce que c'est ?

DORANTE. — Ce n'est rien... Un discours du délégué du ministère du Manque d'Education nationale... (A Colombine :) Où en étiez-vous, madame ?

COLOMBINE. — J'en étais restée à : « Epoque ex... »

DORANTE. — Voulez-vous reprendre, s'il vous plaît ?

COLOMBINE, chantant.

(Air : *C'est l'heure exquise.*)

Epoque exquise !

LE TAPS SE REFERME

## DEUXIÈME TABLEAU

### L'IMPROMPTU D'AUTEUIL
(1664)

Décor de DESHAYS, maquette de MICHELINE VIENOT.

| | |
|---|---|
| Mme Petitrentier. | MIREILLE BARD. |
| M. Petitrentier. | ROBERT LE FORT. |
| Jean. | JEAN-JACQUES LECOT. |
| Nicolas. | JACQUES DUTAILLY. |
| Jean-Baptiste. | CLAUDE DESAILLY. |
| Le Bonhomme. | GÉRARD DUFLOT. |
| Toinon. | JACQUELINE VALOIS. |

M. et Mme Petitrentier, en costumes Louis XIV, entrent.

(Air : *Sur le fil.*)

Mme PETITRENTIER

P'tit rentier
Nous voilà tout d' même
Arrivés
Au siècl' XVIIe

M. PETITRENTIER, scandalisé.

P'tit' rentière (*bis*)
S'il vous plaît
Changez d'air !

(Air : *Le Bourgeois gentilhomme*, de Lulli.)

M. PETITRENTIER

Nous voici, ma chère, au dix-septième siècle ;
Songez-y tout est solennel au grand siècle...

M. Petitrentier fait une révérence très grand siècle devant Mme Petitrentier, qui, tandis que la musique de Lulli continue piano, répond :

Mme PETITRENTIER. — Eh bien, pas du tout... Tout n'est pas solennel au Grand Siècle, tout n'est pas monumental, figé, glacé, guindé et compassé. Evidemment il y a Versailles, la cour, le roi Soleil... mais, mon cher, je reviens de la campagne.

M. PETITRENTIER. — Loin ?

Mme PETITRENTIER. — Oui... d'Auteuil... Eh bien, j'ai vu là-bas une petite maison sous les charmilles.

M. PETITRENTIER. — Un caboulot ?

Mme PETITRENTIER. — Un caboulot, oui... un caboulot où des gens riaient, buvaient, s'amusaient sans aucune contrainte, je vous assure.

M. PETITRENTIER. — Un gai caboulot ?

Mme PETITRENTIER. — Un... un doux caboulot... (A l'orchestre : air : *Le Doux Caboulot*) et dont les habitués ne manquaient pas de grandeur.

Le taps s'ouvre.

*Décor. Une charmille. Sur scène, une table recouverte d'une nappe blanche. Sur la table, un plat d'argent, quatre verres. Les sièges dispersés indiquent que les convives viennent de se lever. Au dos des sièges, quatre pourpoints. Accrochées aux branches, quatre perruques.*

Toinon, une jolie servante brune, dessert la table. M. et Mme Petitrentier commentent la scène en chantant.

(Air : *Le Doux Caboulot.*)

Ce doux caboulot
Fleuri sous les branches
S'emplit les dimanches
De joyeux propos.

Entrent par la gauche, en courant, sans pourpoints ni perruques, un peu débraillés, mais sans vulgarité, le Bonhomme et Nicolas. Le Bonhomme court en tirant derrière lui Nicolas, qui suit en riant. Le Bonhomme montrant du doigt deux pigeons volant au-dessus de la charmille :

LE BONHOMME. — Les voilà !... les voilà... là ! là ! là !

NICOLAS, riant, essoufflé. — Doucement, Bonhomme, doucement... doucement !

Le Bonhomme et Nicolas sortent à droite. Entrent par la gauche Jean et Jean-Baptiste, également sans pourpoints ni perruques.

JEAN, appelant. — Nicolas !

VOIX DE NICOLAS. — Oui ?

JEAN. — Jean-Baptiste cherche toujours le nom de son personnage, vous ne l'auriez pas trouvé par hasard ?... Toinon, vous ne l'auriez pas sur vous ?

Jean, audacieusement, palpe le corsage de Toinon, qui, les mains embarrassées, se penche en avant en riant pour se dégager et présente ainsi sa poitrine à Jean-Baptiste, lequel se voile les yeux de ses doigts écartés en s'écriant :

JEAN-BAPTISTE. — Toinon ! Cachez ce sein que je ne saurais voir.

Ce disant, de sa main libre, il tire légèrement sur le bord du corsage de Toinon pour découvrir sa poitrine un peu plus. Toinon pivote sur elle-même et, se sauvant, sort par la droite, poursuivie par Jean-Baptiste.

M. et Mme PETITRENTIER

La servante est brune...
Fuyant de Paris
La fièvre importune,
Se sont réunis
Quatre bons amis.

Rires en coulisse.

Entendez-les rire !
Je crois pouvoir dire
Qu'ils sont un peu gris.

Toinon revient en courant et riant et passe à gauche. Jean et Jean-Baptiste réapparaissent à droite.

JEAN, riant. — Mais, mon cher, c'est le lot de tous les êtres unis par l'hymen.

JEAN-BAPTISTE. — Oui, c'est l'hymen.

JEAN. — Eh bien, tenez, le voilà le nom que vous cherchiez : Célimène... C'est l'hymen... Célimène !

JEAN-BAPTISTE. — Célimène !... oui... c'est l'hymen.

Jean cherche à embrasser Toinon qui tourne autour de la table.

M. et Mme PETITRENTIER

Tombant leurs pourpoints,
Ils ont de leurs nuques
Tiré leurs perruques.
Le grand siècle est loin !

Nicolas, qui vient de rentrer (suivi du Bonhomme qui semble toujours chercher des yeux les pigeons dans le ciel), prend sur la table le plat d'argent et le présente à Toinon.

NICOLAS. — Toinon, regardez comme vous êtes belle.

TOINON. — Oh ! monsieur Nicolas, ce que vous me dites-là, c'est pour me faire honte ! On ne se voit pas plus dans ce plat d'argent que dans une écuelle de bois... C'est pourtant pas ma faute... Je l'ai bien frotté dix fois ce matin pour le polir.

NICOLAS. — Dix fois ? Ce n'est pas assez ! Vingt fois sur le métier remettez votre ouvrage, Polissez-le sans cesse et le repolissez !

Nicolas fait le geste de polir le plat d'argent, qui lui échappe des mains et tombe avec bruit. Le Bonhomme, qui vient de monter sur une chaise, aperçoit ses pigeons Sur un toit voisin en coulisse, à gauche.

LE BONHOMME. — Chut, Nicolas ! Pas tant de bruit ! Regardez, ils sont là ! (Jean arrive à pas de loup derrière Toinon, qui lève le nez pour regarder les pigeons, et lui pince la taille. Toinon pousse un cri.) Oh ! Jean ! Jean-Baptiste, chut !

M. et Mme PETITRENTIER

Banale est la liste
De ces prénoms-là :
Jean et Jean-Baptiste
Jean et Nicolas.

Roucoulements.

LE BONHOMME. — Ecoutez-les !

JEAN-BAPTISTE. — Qui ?

LE BONHOMME. — Mes deux pigeons.

NICOLAS. — Où sont-ils ?

LE BONHOMME. — Tenez... là... à l'ombre de la cheminée, sur le versant du toit... Regardez-les, comme ils sont bien serrés l'un contre l'autre.

NICOLAS. — Deux pigeons qui s'aiment tendrement. Bonhomme, c'est un sujet pour vous : Deux pigeons s'aimaient de tendre amour.

Ce disant, il prend une prise de tabac.

LE BONHOMME. — Non :

Deux pigeons s'aimaient d'amour tendre.

Pendant ce temps, Jean, à l'avant-scène, a rejoint Toinon, qui, s'abandonnant un instant, se laisse embrasser.

NICOLAS. — Vous avez raison, Bonhomme, le vers est plus joli.

M. et Mme PETITRENTIER

Quel est ce Bonhomme
Aux traits malicieux,
Parfait gentilhomme
Dévorant des yeux
Deux pigeons s'aimant
(J'ai bien cru l'entendre)
S'aimant d'amour tendre...
Est-ce lui vraiment ?

JEAN, à Toinon. — Donnez-moi votre cou, voulez-vous ? (Il l'embrasse dans le cou.) Dites oui ! « Je ne l'ai pas encore embrassé d'aujourd'hui ! »

TOINON. — Monsieur Jean ! (Jean-Baptiste, qui, depuis un moment, a suivi des yeux le manège de Jean et de Toinon, s'est assis à la table d'un air mélancolique. Toinon l'apercevant.) Monsieur Jean-Baptiste !

JEAN à Jean-Baptiste. — Pourquoi cette tristesse sans raison ?

JEAN-BAPTISTE. — Sans raison...

JEAN. — Vous à qui tout réussit. Vous le roi du théâtre comique... que dis-je le roi ? l'empereur ! Vous êtes Empereur Seigneur et vous pleurez !

JEAN-BAPTISTE. — Excusez-moi, c'est cette salope d'Armande... C'est fini !

M. et Mme PETITRENTIER

Et vous un peu fous
Charmants grands artistes
Jean et Jean-Baptiste
Est-ce vraiment vous ?

Coups de cloche. Jean et Jean-Baptiste dressent la tête. Toinon va voir qui a sonné.

LE BONHOMME,

voyant s'enfuir ses pigeons et levant les bras d'un air désolé.

Mais quelqu'un troubla la fête
Pendant qu'ils étaient en train !...

TOINON, revenant. — Messieurs, un carrosse est là qui vient vous chercher.

TOUS, se regardant. — Aïe ! aïe ! aïe !

TOINON. — Le roi vous attend à Versailles pour assister au nouveau ballet de M. Lulli.

NICOLAS. — Messieurs, le grand siècle nous réclame. Ne le faisons point attendre !

A l'orchestre, musique du *Bourgeois gentilhomme*. Pantomime : Les quatre amis, exécutant une sorte de ballet, revêtent leur pourpoint, se rajustent, se coiffent de leur perruque et, redevenus très grand siècle, se font la révérence en se dirigeant solennellement vers la sortie. Avant de disparaître, tous se retournent. A l'orchestre : *le Doux Caboulot*.

JEAN-BAPTISTE

Allons, amis, quittons cet endroit écarté
Où d'être hommes — tout court — on a la liberté !

TOINON. — Mais j'espère que la petite maison d'Auteuil vous reverra ?

TOUS. — Dimanche prochain !

TOINON. — Comme chaque dimanche.

TOUS. — A dimanche.

Ils sortent. La nuit tombe brusquement. Clair de lune. Pendant que l'orchestre joue piano et un peu en boîte à musique l'introduction, roucoulement de pigeons.

M. et Mme PETITRENTIER

Le doux caboulot
S'endort sous les branches,
Fini ce dimanche...
Les volets sont clos...
Vite qu'un nouveau
Dimanche y ramène
Molièr', La Fontaine
Racine et Boileau !

Pleins feux. Les quatre amis rentrent l'air joyeux dans l'ordre où ils sont nommés, enlèvent leur pourpoint, leur perruque, s'installent autour de la table et appellent : « Toinon ! » qui accourt.

LE TAPS SE REFERME

## TROISIÈME TABLEAU

### RENAISSANCE (1519)

| | |
|---|---|
| Isabelle. | ANNIE DUMAS. |
| Gisèle. | CLAUDETTE DONALD. |
| Blanche. | IDA BRUNETT. |
| Le Page. | JACQUBLINE VALOIS. |
| Clément Marot. | JACQUES DUTAILLY. |
| Le Chambellan. | GÉRARD DUFLOT. |
| François Ier. | PAUL COLLINE. |
| La Belle Ferronnière. | ANDRÉE NICOLLE. |
| Le ministre des Finances. | JEAN-JACQUES LECOT. |
| Le ministre de la Santé publique. | CLAUDE DESAILLY. |
| Le ministre des Loisirs. | MARCEL ARNAL. |

M. et Mme Petitrentier devant le taps.

M. PETITRENTIER. — Louis XIV aura eu Molière, Racine, La Fontaine et Boileau... N'empêche que nous autres, petits rentiers, nous aurons été bien mal gouvernés.., Voulez-vous, chère amie, passons donc sous Louis XIII !

Mme PETITRENTIER. — Louis XIII aura sa « journée des dupes », notre journée des dupes à nous, ce sera chaque jour...

M. PETITRENTIER. — Alors, sous Henri IV ?... qui nous promet la « poule au pot » tous les dimanches !

Mme PETITRENTIER. — A partir de quand ?

M. PETITRENTIER. — Du dimanche suivant.

Mme PETITRENTIER. — Dommage !... La poule au pot tous les dimanches, ce serait beau.

M. et Mme PETITRENTIER

(Air : *Ça s'est passé un dimanche.*)

Mais ça n'est jamais dimanche
Pour manger la poule au pot !
Autant croire au beurre en branche
Ou aux autres attrape-nigauds !
Pour tous les ventres creux,
Pour tous les cœurs trop gros,
Des promess's y en a en avalanche...
C'est toujours plus de beurre,
C'est toujours moins d'impôts
Pour le dimanch' qui va v'nir bientôt.
Mais ça n'est jamais dimanche
Pour manger la poule au pot !

M. PETITRENTIER. — Ecoutez, chère amie, passons donc tout de suite à la Renaissance, voulez-vous ?

Mme PETITRENTIER. — Bonne idée ! Nous serons peut-être, enfin, mieux gouvernés.

M. PETITRENTIER, annonçant. — Sous la Renaissance, au château du Clos-Lucé, près d'Amboise !

Mme PETITRENTIER. — Au château du Clos-Lucé, qui fut une des résidences de François Ier, et la dernière demeure de Léonard de Vinci.

Ils sortent. Le taps s'ouvre.

*Décor : La salle des armoiries du château du Clos-Lucé, fermée au fond par une vaste tapisserie.*

Sont en scène trois Dames de la cour. Un Page jouant de la mandore accompagne Isabelle, qui chante les stances de Clément Marot.

ISABELLE, chantant.

Je suis aimé de la plus belle
Qui soit vivant dessous les cieux,
Encontre tous faux envieux
Je le soutiendrai être telle.

BLANCHE. — Oh ! adorable ! Et de qui est cette chanson ?

ISABELLE. — Mais, de messire Clément Marot.

GISÈLE. — C'est l'auteur à la mode.

BLANCHE. — Il excelle vraiment dans la chanson le charme.

ISABELLE. — Ecoutez plutôt la strophe suivante.

Elle chante.

Vénus, la déesse immortelle...

A ce moment entre, venant de droite, le Chambellan, l'air inquiet ; il s'incline en passant devant les trois jeunes femmes.

LE CHAMBELLAN. — Veuillez m'excuser, mesdames... Vite, vite, petit, pose ta mandore et va prier Me Thomas de venir au plus tôt.

Le Page s'incline et sort.

ISABELLE, au Chambellan. — Eh bien, monsieur le Chambellan, quelles nouvelles de Léonard de Vinci ?

LE CHAMBELLAN. — Mauvaises, madame. Nos derniers espoirs sont dans les mains des hommes de science. Souhaitons qu'aucune issue fatale ne se produise. Sa Majesté en serait tellement affectée. Le roi aime beaucoup Léonard de Vinci.

Le Chambellan s'éloigne rapidement, Isabelle, inconsciemment, reprend le premier vers de sa chanson.

ISABELLE, chantant.

Je suis aimé de la plus belle...

BLANCHE. — Isabelle !

Elle fait un signe dans la direction où vient de sortir le Chambellan.

ISABELLE, se pinçant les lèvres. — Oui, c'est vrai.

Sonneries de trompettes.

BLANCHE. — Le roi !

Pendant la fin des sonneries de trompettes, les trois Dames de cour viennent se placer l'une derrière l'autre, de profil, face à la coulisse gauche. Isabelle devant, puis Blanche, puis Gisèle. Clément Marot entre pendant ce temps.

ISABELLE. — Bonjour, Clément Marot... Sa Majesté ?...

CLÉMENT MAROT. — Sera ici dans un instant...

BLANCHE. — Seule ?

CLÉMENT MAROT. — Non. Elle est accompagnée de ses ministres des Finances et de la Santé publique.

ISABELLE, à mi-voix à Clément Marot. — A propos, messire Clément, que l'on vous félicite pour votre nouvelle chanson...

CLÉMENT MAROT. — Laquelle, madame ?

ISABELLE. — « Je suis aimé de la plus belle. »

CLÉMENT MAROT. — Ah ! Elle plaît beaucoup... Mais voici la Belle Ferronnière !...

Apparaît, venant de droite, la Belle Ferronnière ; elle dépasse les trois dames et vient se placer à leur tête.

GISÈLE. — A la queue !

LA BELLE FERRONNIÈRE. — Commé ?

GISÈLE. — Prenez la queue !

LA BELLE FERRONNIÈRE. — Priorité...

BLANCHE. — Carte « V » !

LA BELLE FERRONNIÈRE. — Si !

Sonnerie de trompettes plus rapprochées.

CLÉMENT MAROT, à haute voix, annonçant. — Le roi !

La Belle Ferronnière et les trois Dames plongent. Entre François Ier, tenant une rose qu'il respire. Il est accompagné des ministres des Finances et de la Santé publique.

FRANÇOIS Ier, d'un air détaché, au ministre des Finances. — Comment appelez-vous cela, monsieur ? Des quarts provisionnels ?

LE MINISTRE DES FINANCES. — Oui, Sire. Ces quarts provisionnels seraient une innovation des plus heureuses et permettraient à vos fidèles sujets de donner à Votre Majesté les marques anticipées d'un dévouement qui, jusqu'ici, n'a pas connu de bornes.

FRANÇOIS Ier, aux dames. — Mesdames... (Offrant la rose à la Belle Ferronnière.) Tenez, ma belle Ferronnière. (Il la fait passer à sa gauche. A Clément Marot :) Gentil Clément Marot, gentil poète, venez çà. (Il le fait passer à sa droite. Au ministre des Finances :) Poursuivez, monsieur le ministre des Finances.

Il prend place sur un fauteuil, tous les autres personnages restant debout.

LE MINISTRE DES FINANCES. — J'avais primitivement pensé demander un demi provisionnel. Un quart offre moins de brutalité et ne nous empêchera pas de demander un second quart dans trois mois.

FRANÇOIS Ier. — Oui, oui, oui.

LE MINISTRE DES FINANCES. — Je pense que cette formule, conçue dans la bonne humeur, sera acceptée par les intéressés avec bonne humeur.

FRANÇOIS Ier. — Avec bonne humeur, monsieur, vous pensez ?

LE MINISTRE DES FINANCES. — Oh ! Certainement, Sire. Sous un autre régime, peut-être s'y refuseraient-ils, mais, sous le régime monarchique...

Il rit complaisamment.

LA BELLE FERRONNIÈRE. — Povéré populo !

FRANÇOIS Ier. — Oui, madame, oui. (Au ministre des Finances :) Vous êtes un grand financier, monsieur, très ingénieux, d'une grande valeur.

LE MINISTRE DES FINANCES. — Oh !

FRANÇOIS Ier. — Si, si, un grand financier... d'une grande valeur. (A part, à Clément Marot :) Tu me feras penser à remplacer cet imbécile !

CLÉMENT MAROT. — Votre Majesté devait entendre également son ministre de la Santé publique.

FRANÇOIS Ier. — Ah ? (Au ministre de la Santé

publique :) Vous avez un plan créateur, m'a-t-on dit, monsieur ?

LE MINISTRE DE LA SANTÉ PUBLIQUE. — Créateur, précisément.

FRANÇOIS Ier. — De quelle création s'agit-il, monsieur ?

LE MINISTRE DE LA SANTÉ PUBLIQUE. — Je m'explique, Sire. la présence des nombreuses troupes de garnison dans les principales villes du royaume... le séjour à la cour de nombreux étrangers, appelés par les nécessités politiques, imposent la création de... de centres... de bon accueil... où seraient groupées certaines personnes susceptibles de fournir, moyennant une légitime redevance (dont les modalités seraient ultérieurement fixées par mon éminent collègue le ministre des Finances), seraient susceptibles, dis-je, de fournir les satisfactions naturelles auxquelles tout homme ne saurait se soustraire sans déchoir.

LA BELLE FERRONNIÈRE. — Oh ! qué cé oune sorte de légalisatiône de l'immoralité, Sire, qué vous ne souffrirez pas.....

FRANÇOIS Ier. — Une seconde, madame. (Au ministre de la Santé publique :) Cela, monsieur, intéresse, me semble-t-il, les Loisirs, vous êtes à la Santé publique.

LE MINISTRE DE LA SANTÉ PUBLIQUE. — Précisément, Sire, c'est au nom de la Santé publique que je parle et j'y viens, car les aimables personnes groupées dans ces centres auraient des entrevues régulières, des conférences hebdomadaires avec les représentants les plus qualifiés de la science médicale. Dès lors c'en serait fini de ce mal affreux qui se communique si facilement...

Tout le monde rit sous cape. François Ier regarde en riant Clément Marot.

CLÉMENT MAROT. — Il gaffe.

FRANÇOIS Ier. — C'est le ministre de la Santé publique, il est le seul à ne pas savoir. (Au ministre de la Santé publique :) Poursuivez, monsieur.

LE MINISTRE DE LA SANTÉ PUBLIQUE. — ... de ce mal affreux qui ne fait, hélas ! que trop de ravages dans les rangs de vos vaillantes armées.

FRANÇOIS Ier. — De quel mal voulez-vous parler, monsieur ?

LE MINISTRE DE LA SANTÉ PUBLIQUE. — D'un mal, Sire, que nous appelons le mal de Naples.

LA BELLE FERRONNIÈRE. — Oh !

FRANÇOIS Ier, au ministre de la Santé publique. — Excusez-vous, monsieur, madame est Napolitaine.

LE MINISTRE DE LA SANTÉ PUBLIQUE. — Excusez-moi, madame, j'ignorais.

LA BELLE FERRONNIÈRE. — Qué ! qué ! « j'ignorais ! » Qué jé souis Française par mon mariage, vou qué j'ai épousé le sieur Ferron, qué pour ça on m'appelle la Belle Ferronnière, mais qué jé souis Italiana de naissance, qué j'appartiens à oune vieille famille napolitaine, les Ricardi, qué jé mé nommé Martha Ricardi !...

FRANÇOIS Ier. — Martha Ricardi, oui... En français : Marthe Richard !

LA BELLE FERRONNIÈRE. — Qué cé donc que v appelez le mal de Naples ?

LE MINISTRE DE LA SANTÉ PUBLIQUE. — Un que les Napolitaines appellent le mal français.

LA BELLE FERRONNIÈRE. — Ah !

LE MINISTRE DE LA SANTÉ PUBLIQUE. — Que pe Votre Majesté de mon idée ?

FRANÇOIS Ier. — De votre idée ?... Personnel ment... personnellement... je pense qu'elle vient peu tard. (A la Belle Ferronnière :) Qu'en dites-vo madame ?

LA BELLE FERRONNIÈRE. — Je dis que Vo Majesté aura la sagesse de ne pas permettre q cette idée pouisse oun jour sé réaliser.

FRANÇOIS Ier. — Cette galanterie dirigée...

LA BELLE FERRONNIÈRE, continuant. — ... cons tourait oune entrave aux initiatives personnell Primo, que votre Mazesté doit songer au r prépondérante zoué dans l'histoire par dé grand courtisanes qui fourent souvent dé si bon cons auprès des pouissants dé cé monde, qui né dédi gnaient point de s'honorer de leurs favors, telleme qué certaines même d'entre elles fourent bien pr cioses au sein des états-majors, et qué vous ne vo drez pas Sire, mettre tant d'intellizince et tant vertou, disons le mot, en vasé clos.

FRANÇOIS Ier. — Secundo ?

LA BELLE FERRONNIÈRE. — Secundo, Sire, q c'est contraire à la morale poublique.

FRANÇOIS Ier. — Vous êtes respectueuse de morale, madame.

LA BELLE FERRONNIÈRE. — Oh ! pour ça, Si qu'il n'y en a pas de plus respectueuse qué moi da votre royaume.

FRANÇOIS Ier. — Il n'est pas question de moral madame, mais d'hygiène.

LA BELLE FERRONNIÈRE. — Qué y é touiours fa passer la morale avant l'hyzièn...

FRANÇOIS Ier. — Hélas ! (A ses Ministres :) Eh bie messieurs, je vais réfléchir à vos deux intéressant suggestions. Vous n'avez plus rien à me commun quer ? (Les Ministres se regardent, hésitants.) Vous n'ave plus rien à me communiquer ?

LES MINISTRES. — Non, Sire.

FRANÇOIS Ier, à la Belle Ferronnière. — Vous n'ave plus rien à me ?... Non, vous, madame, je ne vou pose pas la même question. (On entend en coulisse u chœur chantant : *Ploum, Ploum, tralala.*) Qu'est-ce qu c'est ? (Au ministre des Loisirs, qui entre :) Ah ! monsieu mon ministre des Loisirs, c'est vous qui chantiez

LE MINISTRE DES LOISIRS. — Ah !. C'est-à-dire Sire... que je ne me permettais que de reprendre e chœur avec toute la foule la chanson du marquis

FRANÇOIS Ier. — Du marquis ?...

LE MINISTRE DES LOISIRS. — Sire, c'est ce baladi qui amuse toute la ville !...

LES DAMES. — Ah ! le marquis ! Il est si drôle !... Il a un esprit fou !

FRANÇOIS Ier. — Il a vraiment tant d'esprit ?... Que dit cette chanson ?

LE MINISTRE DES LOISIRS. — Je ne sais... si je dois...

FRANÇOIS Ier. — Je vous en prie, monsieur.

Le Ministre des Loisirs et toute la cour chantent.

(Air : *Ploum, ploum, tralala.*)

Ploum, ploum, tralala,
Voilà c' qu'on chante (*bis*)
Ploum, ploum, tralala,
Voilà c' qu'on chante chez moi !

FRANÇOIS Ier, se levant. — Voilà ce qu'on chante chez moi !

LE MINISTRE DES LOISIRS. — Mais oui, Sire, chez vous, dans toute la France.

FRANÇOIS Ier. — Dans toute la France !... Quelle époque !... et on appelle ça la Renaissance !

LE MINISTRE DES LOISIRS. — Mais, Sire, c'est cet esprit nouveau...

FRANÇOIS Ier. — Cet esprit nouveau... Vous êtes remercié, monsieur. (Au ministre des Finances :) C'est cet esprit nouveau, monsieur le ministre des Finances, qui vous a donné l'idée de votre quart provisionnel ?

LE MINISTRE DES FINANCES. — Mais c'est une idée toute nouvelle, Sire.

FRANÇOIS Ier. — Une idée toute nouvelle... Vous êtes remercié, monsieur. Vous voulez dire, sans doute, cette façon nouvelle de pressurer le peuple ! Ce sont les procédés indignes d'un pays comme le nôtre.

LA BELLE FERRONNIÈRE. — Très bien, François !

FRANÇOIS Ier. — Vous êtes de mon avis, madame ? Je n'ai jamais douté de votre bon cœur, vous aimez le peuple ; eh bien, nous allons faire ensemble quelque chose pour lui. (Au ministre des Finances :) Avant de vous éloigner, monsieur, voulez-vous me dire à combien vous estimiez la somme que pouvait faire rentrer dans les coffres du Trésor l'application du quart provisionnel ?

LE MINISTRE DES FINANCES. — Environ 3 millions, Sire.

FRANÇOIS Ier. — Maintenant, à combien estimez-vous les bijoux de la Belle Ferronnière ?

LE MINISTRE DES FINANCES. — Ce sont des bijoux d'une valeur inestimable... 4 à 5 millions, sire !

LA BELLE FERRONNIÈRE. — Mes bizoux ! Mais qué vous n'allez pas...

FRANÇOIS Ier. — Vous aurez l'obligeance, madame, dès demain, de remettre tous vos bijoux au successeur de M. le ministre des Finances.

LA BELLE FERRONNIÈRE. — Oh ! François...

FRANÇOIS Ier. — Ce n'est pas François, madame, c'est François Ier qui vous en prie.

LA BELLE FERRONNIÈRE. — Quelle époqué !... Et on appellé ça la Renaissance !

FRANÇOIS Ier. — Je suis las de trop d'hypocrisie. (Appelant :) Monsieur le ministre de la Santé publique !...

LE MINISTRE DE LA SANTÉ PUBLIQUE, à part. — Ah ! je vais être remercié, moi aussi... (S'inclinant.) Sire ?

FRANÇOIS Ier. — Je vous remercie, monsieur.

LE MINISTRE DE LA SANTÉ PUBLIQUE. — Ça y est !

Il s'éloigne.

FRANÇOIS Ier, le rappelant. — Où allez-vous ? Je vous remercie et je vous complimente. Votre projet est excellent et je l'adopte. Veuillez m'en porter le texte dès ce soir. J'y apposerai le sceau royal.

LA BELLE FERRONNIÈRE. — Qué y en appelle à ma postérité !

FRANÇOIS Ier, à part. — Sacrée Martha Ricardi !

LE MINISTRE DE LA SANTÉ PUBLIQUE, sinclinant. — Je remercie profondément Votre Majesté.

FRANÇOIS Ier, l'interrompant. — Comment se fait-il, monsieur, que votre collègue de la Justice ne se soit pas présenté ? Il a honte sans doute ? Et mon lieutenant de police, où est-il ? Il se cache. Certes, ils n'ont pas lieu d'être bien fiers, tous les deux. Qu'est la justice aujourd'hui ? Une entreprise de vengeance personnelle... Qu'est la police ? Une société protectrice des affameurs du royaume. Je suis las de trop de scandales. On pend des innocents et l'on honore des coupables. Pouah !... Quelle époque !... Et on appelle ça la Renaissance !... Et moi-même, souverain d'un tel pays, ai-je lieu d'être bien fier ? (A la Belle Ferronnière :) Vous parliez de la postérité, tout à l'heure, madame. J'y pense souvent. Je crois que lorsqu'elle considérera mon règne, si elle le fait avec quelque indulgence, ce ne sera qu'à cause des artistes dont j'ai su m'entourer et dont j'ai encouragé la production magnifique. Quand elle citera les noms du Titien, de Benvenuto Cellini, de Léonard de Vinci, de Clouet, de Rabelais, de notre ami Clément Marot, alors vraiment elle pourra dire, parlant de notre époque : ce fut quand même la Renaissance. (Entre à ce moment le Chambellan. En apercevant le Roi, il s'immobilise, sa figure reflète la douleur. Le Roi se tourne vers lui. Mouvements. Attention générale. Le Roi l'interroge d'un signe de tête. Le Chambellan écarte les bras et les laisse retomber d'un air accablé, soupire et baisse la tête. Le Roi se découvre et, s'adressant à ceux qui l'entourent :) Léonard de Vinci n'est plus ! (La tapisserie du fond s'écarte. Le Roi et toute la cour se tournent vers le fond, dos au public. Derrière la tapisserie, le décor représente la chambre de Léonard de Vinci. Au mur, en face, le portrait de la Joconde.) Celui qui nous quitte fut non seulement un peintre de génie, un grand sculpteur, mais aussi un philosophe, un poète, un musicien, un architecte, un anatomiste, un ingénieur, un physicien et se distingua dans toutes ces branches de l'art et de la science... Il inventa la première machine volante, le premier vaisseau sous-marin, et se livra à des études approfondies et troublantes sur la désagrégation de la matière. Ce fut un cerveau universel... Et, cependant, de cet amas de connaissances, de cette prodigieuse floraison de chefs-d'œuvre, de tant de bienfaisantes et peut-être redoutables découvertes, que restera-t-il ?... Que laissera Léonard de Vinci ?... Un sourire.

La scène s'est obscurcie. Seul, bientôt, brille au fond de la scène le tableau de *la Joconde*.

LE TAPS SE REFERME

## QUATRIÈME TABLEAU

### SON SOURIRE

La Joconde. JACQUELINE RICARD.

La Joconde apparaît dans l'entrebâillement du taps et chante.

(*Musique nouvelle de Guy Lafarge et Darry Cowl.*)

Mon sourire,
Celui qui flotte dans mes yeux
Et que ma lèvre affirme mieux,
Ce sourire mystérieux,
Je peux vous dire
Qu'il est tout simplement celui
D'une femme rieuse qui
Fit sur elle un effort inouï
Pour ne pas rire.

Je suis rieuse, c'est affreux !
Devant des personnes sérieuses,
Quand je dois garder mon sérieux,
Je suis toujours bien malheureuse.
Et j'allais poser en présence
Du grand Léonard de Vinci,
Dont la barbe et les gros sourcils
Impressionnaient tout Florence.

Mon mari me donna conseil
Devant Vinci d'être sérieuse...
C'est idiot un conseil pareil
Quand on sait sa femme rieuse.
M'étant juré de ne point rire,
Ce fut fatal, dès que je fus
Devant le grand vieillard barbu
Ma bouche esquissa mon sourire.

Alors, sans en prendre souci,
Comme on me l'avait laissé craindre,
Le grand Léonard de Vinci
Murmura, commençant à peindre :
« Souriez, charmante Joconde,
Plus tard, lorsque le cœur s'aigrit,
Le seul bien qui nous reste au monde
Est d'avoir quelquefois souri. »

Elle disparaît derrière le taps.

## CINQUIÈME TABLEAU

### RETOUR DES CROISADES (1099)

Décor de DESHAYS, maquette de MICHELINE VIENOT.

| | |
|---|---|
| Mme Petitrentier, | MIREILLE BARD. |
| M. Petitrentier. | ROBERT LE FORT. |
| Le Gabelou. | PAUL COLLINE. |
| Eux. | JACQUES MOREL. |

Devant le taps, M. et Mme Petitrentier entrent en costumes moyenâgeux.

Mme PETITRENTIER. — Où me conduisez-vous, mon ami ?

M. PETITRENTIER. — Assister, en ce 1er juillet 1099, au retour de ces chevaliers partis en Terre Sainte pour combattre les infidèles.

Mme PETITRENTIER. — Les Croisés ?

M. PETITRENTIER. — Les Croisés. Oui, dépêchons-nous, le premier bateau est signalé. (Le taps s'ouvre. Décor de bord de mer masqué jusqu'à hauteur d'homme par des silhouettes de rochers. Au loin, des vivats.) Entends-tu ? Ce sont eux. Montons sur ce rocher, nous serons mieux pour les voir. Les voilà... écoute, ils chantent.

On entend au loin les Croisés chantant en chœur.

(Air : *Quand on revien*

Quand on r'vient
Ça fait un p'tit quequ'chose.
Quand on r'vient
Quel bonheur ça vous cause !
Quand on r'vient
On est ému, combien !
Et l'on comprend bien
Qu'il n'est vraiment rien
D'mieux que l'bassin parisien.
Quand on r'vient
Du fond d'la Palestine
Tel un chien
Tout couvert de vermine
Et qu'on r'voit
La fumée de son toit,
Ah ! qu'on se sent bien
Entre bons chrétiens
Quand on r'vient !

On voit passer derrière les rochers les casques et bannières d'un groupe de Croisés.

M. et Mme PETITRENTIER. — Vivent les Croisés ! Vivat... Dieu l'a voulu !...

Mme PETITRENTIER. — Crois-tu, quel entrain ! De gens qui ont tellement souffert ! Ils devraient être exténués, et ils chantent joyeusement !

M. PETITRENTIER. — Ah ! c'est la joie du retou qui leur fait oublier toutes leurs souffrances. Il retrouvent la France et vont revoir Paris ! Ils son heureux.

Entre un Gabelou en costume 1947.

LE GABELOU. — Ah ! les coquins !... Ah ! ils l connaissent la musique !

M. PETITRENTIER. — Comment, c'est ainsi que vou parlez de ces malheureux Croisés ?

LE GABELOU. — Oh ! je ne parle pas de vo Croisés à vous... je parle des miens...

Mme PETITRENTIER. — Vous avez déjà assisté à des retours de croisades ?

LE GABELOU. — Oh ! c'est pas ça qui manque !... Seulement, les vôtres de Croisés, ils reviennent de Jérusalem... les miens, c'est d'Hollywood. Les routes sont différentes... les intentions ne sont pas les mêmes... mais c'est toujours la même chanson... « Quand on r'vient... » Ah ! les coquins ! Ils ont chipé leurs chansons aux Croisés du moyen âge, aux pauvres vieux chevaliers qui revenaient de combattre les infidèles...

M. PETITRENTIER. — Eh bien, oui ! Les infidèles...

LE GABELOU. — Eh ! oui, les infidèles !... Aujourd'hui c'est eux les infidèles... mais ça fait rien. Ils chantent la même chanson... Seulement, de nos jours, c'est pour se faire pardonner leur infidélité... Ils sont partis gagner du fric en Amérique, ils le planquent là-bas et, en France, ils rapportent leur cœur... et ils le chantent ! Et ça prend à chaque coup... et j'ai beau le savoir, moi, un gabelou de la douane française, j'ai beau m'y attendre... ils m'ont à chaque fois jusqu'au trognon !... (Clameurs au lointain.) Tiens, justement j'aperçois un bateau qui m'en ramène des Croisés... Mettez-vous là, vous allez voir...

Mme PETITRENTIER. — Ah ! en effet, je vois quelqu'un qui approche...

LE GABELOU. — Eh ! oui, c'est monsieur Louis Jouvet, retour d'Amérique.

Sortent M. et Mme Petitrentier. Entre Louis Jouvet, une valise à la main.

JOUVET, parlé.

Quand on r'vient
Ça fait un p'tit quequ'chose,
Quand on r'vient
Quel bonheur ça vous cause !...

LE GABELOU. — Oui, quand on r'vient, on présente oujours sa valise à la douane. Qu'est-ce que vous vez à déclarer, monsieur Louis Jouvet ?

JOUVET. — Ah ! monsieur le douanier, vous ne ouvez pas savoir... Quand on r'vient, l'émotion qui 'empare de vous...

LE GABELOU. — Oui, ça y est, v'là qu' ça ommence !

JOUVET. — Quand on s'est expatrié et qu'on sent ous son pied le sol natal... Quand, au retour, on evoit le paysage, les lignes des collines, la couleur u ciel de son pays... vous ne pouvez pas savoir...

LE GABELOU. — Si, si, je sais...

JOUVET. — ... Comme tout ça fait vibrer en vous es fibres secrètes... C'est comme la bonne gueule de es compatriotes...

LE GABELOU. — Oui, oui, oui, je sais, je sais...

JOUVET. — Tenez, vous, monsieur le douanier, rien u'à vous revoir je sens mon cœur s'ouvrir...

LE GABELOU. — Ça y est, je sens qu'il va 'avoir !... Je ne vous demande pas d'ouvrir votre œur, je vous demande d'ouvrir votre valise.

JOUVET. — Ah ! mon pays ! ma ville ! mon uartier ! mon Palais de Chaillot ! mon Athénée !...

LE GABELOU, pleurant déjà. — Alors, vous l'ouvrez, u vous l'ouvrez pas la valise ?

JOUVET, très ému. — Je ne peux pas... La pensée ue je vais revoir Paris fait trembler mes doigts... enez, voilà les clefs, ouvrez-la vous-même...

LE GABELOU. — Ah ! l'ouvrir moi-même... Dans état où je suis déjà !

JOUVET, parlé.

Paris, je t'aime, je t'aime, je t'aime,
Avec ivresse, comme une maîtresse.

LE GABELOU. — Je ne peux pas trouver le trou...

JOUVET. — Je me doute que je ne dois pas être premier chevalier qui vous ait dit ça ?

LE GABELOU. — Non, c'est Chevalier le premier ui me l'a dit.

JOUVET

... Tout en moi est à toi pour toujours...

LE GABELOU, soupesant la valise. — Pourtant y en a dedans !

JOUVET

... Paris, je t'aime d'amour !

LE GABELOU, rendant les clés et la valise à Jouvet. — llez, passez. (Jouvet sort. Le Gabelou s'essuyant les yeux.) h ! non... C'est effrayant cet état dans lequel ils ne mettent avec leur amour de la patrie... Ce Jouvet, ourtant, il était parti content mais quand il revient a déborde... Paris je t'aime... Quand on r'vient... lais ça, que ce soit lui, que ce soit les autres... J'ai eau m'y attendre... ils m'ont à chaque fois jusqu'au ognon... Enfin ! au suivant... Qui est-ce ? Ah ! est M. Charles Trénet... le fou chantant...

Entre Charles Trénet.

TRÉNET. — Atlantique, fleur bleue !... Côtes de Manche, fleur bleue !... La douane, fleur bleue !... Le képi vert du douanier, fleur bleue !... Le drapeau tricolore, fleur bleue... Mon âme aujourd'hui...

LE GABELOU. — Oui... Qu'est-ce que vous avez à déclarer, monsieur Trénet ?

TRÉNET. — Fleur bleue.

LE GABELOU. — Donnez-moi la clé.

TRÉNET. — Ah ! mon Paris, je vais te revoir.

LE GABELOU. — Voilà que ça recommence.

TRÉNET. — Vous aussi, mes amis, les moineaux des Champs-Elysées, l'odeur du Métro, le crottin de cheval, le Palais de la Mutualité, l'A B C, le Moulin-Rouge, fleur bleue ! Fleur bleue ! Tout est fleur bleue... Mes larmes aussi... Et toi, mon pays, tu es la plus bleue des fleurs bleues.

LE GABELOU, pleurant. — Ça y est, y m'a, je n'y vois que du bleu !

(Air : *Un rien me fait chanter.*)

TRÉNET

Bonjour, mes amis,
Je r'viens à Paris
Brûlant de revoir la Mad'leine,
La rue d' la Gaîté,
Le reflet bleuté
De la Tour Eiffel dans la Seine.
Loin de Paris je pleurais tant et tant
Que l'on me nommait le fou déchantant.

LE GABELOU

L'argent vous fait partir.

TRÉNET

L'amour me fait rev'nir
Les deux me font trouver belle la vie.

LE GABELOU

Partir, c'est votr' plaisir.

TRÉNET

Rev'nir c'est mon désir
Les deux me font sourir', l'âme ravie,
J'aim' le soleil radieux

LE GABELOU

Mais ça n'empêche pas que
Quand les dollars ça pleur...

TRÉNET

J'aime la pluie.
Les directeurs yankee
Sont très généreux
Mais c'est Goldin, Goldin, Goldin que j'aim' le mieux.

LE GABELOU. — Allez, passez. (Sort Trénet.) Ah ! naturellement, c'est Goldin qu'il aime le mieux ! c'est Goldin, c'est Paris, la France, la patrie... le sol natal... Comment voulez-vous résister à des arguments pareils... Ah ! ce Trénet quand même... J'en ai mon p'tit cœur qui fait « boum » !... Ils vont tous me rendre malade avec leur amour de la patrie !... Enfin, au suivant.

Tino Rossi, en coulisse.

TINO

Paris, Paris, Paris, Paris
Mon Paris
Quand ayant quitté Paris
L' cœur meurtri
Je te retrouve, Paris,
Je m'écrie...

LE GABELOU. — Ah ! c'est M. Tino Rossi ! (Entre Tino Rossi.) Qu'est-ce que vous avez à déclarer, monsieur Tino Rossi ?

TINO. — Je déclare que je suis profondément remué en retrouvant la France...

LE GABELOU. — Ça y est, voilà que ça recommence !

TINO. — ... Et de retrouver la maison Pathé après ces longs mois d'exil... Ah ! n'exilons personne... l'exil est impie... Pierre qui roule n'amasse pas mousse, mais Tino qui chante amasse du flousse... partir, c'est mourir un peu, et l'on n'emporte pas la patrie à la semelle de sa guitare...

LE GABELOU. — Ça y est ! y m'a... Donnez-moi la clé... Pas celle de la guitare...

(Air : *Sérénade aux nuages.*)

TINO

Vedettes chéries de chez nous qui partez
Le cœur lourd,
Afin d'acquérir la gloire en Amérique
Un beau jour,
Le succès magique
Le fric fantastique
Mirages uniques
Sont trop courts !
Guitare chérie, dans le Colorado,
Ou l'Ohio,
Qu'as-tu répété pensant aux cantilènes
De Scotto ?
Oho ! Oho !
Que je revienne
Et que revienne Tino !

LE GABELOU. — Allez, passez. (Sort Tino Rossi. Le Gabelou, pleurant.) Ah ! comme ils sont tous fidèles à la France !... On se dit qu'on doit pas aimer tellement son pays quand on y reste comme moi... C'est à croire que le patriotisme c'est de foutre le camp... Enfin, au suivant ! Ah ! c'est M. Fernandel.

Entre Fernandel.

FERNANDEL. — Enfin ! Enfin ! je la sens, je la respire, je la hume, l'odeur du pays... Même ici, sur la côte de la Manche, j'ai l'impression d'avoir déjà ma Provence sous les pieds...

LE GABELOU. — Oui... Qu'est-ce que vous avez à déclarer, monsieur Fernandel ?

FERNANDEL. — Mon amour immense de la terre natale... Vous ne pouvez pas savoir ce que j'ai souffert à New York et à Hollywood !... Devant les buildings, moi, je revoyais mon petit cabanon... Et, devant la statue de la Liberté, Notre-Dame de la Garde ! Et, voyez-vous, c'est étrange ; maintenant que j'ai les pieds sur la terre natale, voilà que l'émotion m'étrangle... Ça me prend là, à la gorge... C'est comme une grosse boule qui monte et qui descend... Qu'est-ce que je dis, une boule ?... C'est tout un jeu de boules !... Ah ! la pétanque... Ah ! mon compte en banque !... Quel bonheur de les retrouver...

Heureux qui comme Ignace a fait un beau voyage
En ramenant des tas de fric en son bagage !
Voyez-vous, quand mes revenus sont en danger,
Avec une simple tournée à l'étranger
Barnabé vient tout arranger.

(Air : *Simple*

Moi j'ai des goûts simplets
Paris c'est mon village
Et cependant, c'est vrai,
Il faut que je voyage
De temps
En temps
Car on n'vit pas d'l'air du temps.
Pourtant
Mon cœur
Retrouve ici le bonheur.
J'crois, rentrant à Paris,
Après chaque voyage,
Rentrer à l'écurie !
Moi j'ai des goûts simplets,
Simplets.

Sort Fernandel.

LE GABELOU, au public. — Ah ! vous savez, on di ce qu'on voudra... un tel amour de patrie (la main s le cœur) ça touche ! (Se frottant l'index contre le pouc Eh ! oui... ça touche !

Sort le Gabelou.

LE TAPS SE REFERME

## SIXIÈME TABLEAU

### SA PLAINE
(947)

Décor de DESHAYS, maquette de MICHELINE VIENOT.

| | |
|---|---|
| Jacques Bonhomme. | JEAN-JACQUES LECOT. |
| Le Seigneur. | CLAUDE DESAILLY. |
| Un Citadin. | GÉRARD DUFLOT. |
| Une Citadine. | WANNY. |
| Une Citadine. | CLAUDETTE DONALD. |
| L'Arpenteur. | JACQUES DUTAILLY. |

M. et Mme Petitrentier entrent en costumes de féodalité.

(Air : *Quand on revien*

Quand on r'vient
P'tit rentier, p'tit' rentière,
Quand on r'vient
En compère et commère,
C't' affolant
Depuis la scèn' d'avant
D'voir qu'on a soudain
Trois cents ans de moins
Quand on r'vient.

M. PETITRENTIER. — Neuf cent quarante-sept !

Mme PETITRENTIER. — Nous avons rajeuni mille ans.

M. PETITRENTIER. — De mille ans, c'était le bo temps !

Mme PETITRENTIER. — Pas pour tous !

M. PETITRENTIER. — Pas pour tous, comme tou les temps.

Mme PETITRENTIER. — Ce temps-là donnait au seigneurs toutes les terres et tous les droits sur l malheureux serfs qui peinaient pour eux dans plaine.

Courbe la tête, Jacques Bonhomme,
Peine, peine, bête de somme,
Donne ta sueur au seigneur,
Au maître de ta peine,
Au maître de la plaine,
En attendant que peut-être un jour vienne...

LE TAPS S'OUVRE

*Le décor représente une vaste plaine, couverte de sillons à perte de vue. Au premier plan, la haie d'un sentier qui traverse la scène et sépare les passants de la plaine où travaille le paysan Jacques Bonhomme.*

Jacques Bonhomme se redresse et essuie son front en sueur, puis il se courbe à nouveau et chante :

(Air : *Ma plaine.*)

JACQUES BONHOMME

Plaine, ô plaine,
Pourquoi te donner ma peine,
Puisque le Seigneur prendra tout,
Le Seigneur plus avide qu'un loup ?

LE SEIGNEUR, en coulisse.

Plaine, ma plaine !

JACQUES BONHOMME

Le Seigneur vient dans sa plaine.
Entends-tu le pas des chevaux ?
Entends-tu le bruit de leur galop ?

Le Seigneur entre.

LE SEIGNEUR

Plaine, ma plaine,
Pour que ma grange soit pleine
Prends sans trêve au paysan
Sa peine.
Voilà ton salaire, fainéant,
Tiens !

Il le frappe de son fouet.

JACQUES BONHOMME, recevant le coup.

Ho ! o — ho ! o — ho ! ho — o !
Ho ! o — ho ! o — ho ! — o !

LE SEIGNEUR

Ta peine fera la moisson prochaine
La moisson qui dore l'horizon.

JACQUES BONHOMME

Seigneur, ta plaine,
Si je lui donne ma peine,
Qu'ai-je donc fait pour mériter
Ta haine ?

LE SEIGNEUR

Jacques Bonhomme, tu peux crever
Tiens !

Il le frappe à nouveau et sort.

JACQUES BONHOMME, sortant en gémissant.

Ho !... Ho !... Ho !...

M. et M^me^ PETITRENTIER, au public.

Les temps nouveaux aux temps passés
S'enchaînent.
Et voici les rôles renversés :
Sur cette plaine,
Fier d'avoir rompu sa chaîne,
Le serf qui donnait au seigneur
Sa peine
A son tour est devenu seigneur.

Rentre Jacques Bonhomme, en paysan cossu de 1947, fumant sa pipe, regardant la plaine d'un air satisfait.

M. et M^me^ PETITRENTIER

Plaine, plaine,
Vois par centaines
Les gens des villes, chapeau bas,
Implorer le nouveau potentat.

Entrent des hommes et des femmes d'aujourd'hui, habillés avec élégance, des billets de banque à la main.

LES CITADINS

Maître des plaines
Tu sais ce qui nous amène,
Nous arrivons, l'estomac creux,
Chercher des volailles et des œufs.
Pleines, bien pleines,
De billets nos mains sont pleines.
De beaux billets, rien que des gros
Tu n'as qu'à prendre ce qu'il te faut.

JACQUES BONHOMME

Moi, que j'en prenne ?
Ma lessiveuse en est pleine !
Des papiers comm' ça j'en ai tant
Qu' ça m' gêne.
Remportez les vôtres, fainéants !

LES CITADINS

Ho ! o — ho ! o — ho ! ho — o ! o
Ho ! o — ho ! o — ho ! o !

JACQUES BONHOMME

Du temps que puissants vous étiez
Ma peine
Vous ne l'avez point prise en pitié.
A présent, plaine,
Tu es devenue « ma » plaine,
Ma plaine pour l'éternité
T'es mienne.
Et quant à vous, vous pouvez crever.

LES CITADINS, sortant en se lamentant.

Ho !... Ho !... Ho !...

Entre en sifflotant sur l'air de *Ma plaine*, l'arpenteur-géomètre. Il pose son chevalet, sort son calepin et se met à arpenter la scène en prenant des notes pendant que Jacques Bonhomme le regarde, stupéfait.

JACQUES BONHOMME. — Qu'est-ce que tu fais là, toi ?

L'ARPENTEUR. — J'arpente.

JACQUES BONHOMME. — Qui es-tu ?

L'ARPENTEUR. — L'arpenteur-géomètre du syndicat.

JACQUES BONHOMME. — Et t'arpentes quoi ?

L'ARPENTEUR. — La plaine.

JACQUES BONHOMME. — Et pourquoi ça, bon Dieu?

L'ARPENTEUR. — Eh bien, mais... en vue du partage des terres !

JACQUES BONHOMME. — L' partage des terres !... Va donc falloir maintenant que je partage ma terre ?

L'ARPENTEUR. — Oh ! pas tout de suite, plus tard ! Seulement, comme ça représente un gros travail, on s'y prend un petit peu à l'avance pour que tout soit prêt le jour de l'embrayage.

L'Arpenteur siffle toujours l'air de *Ma plaine*, termine son arpentage, range son chevalet, son calepin, fait un petit salut désinvolte à Jacques Bonhomme et disparaît. A ce moment, à l'orchestre, galop de chevaux. Jacques Bonhomme, resté seul, regarde autour de lui, désemparé, lève les bras et gémit :

Ho !... Ho !... Ho !...

LE TAPS SE FERME



U. OF I.
LIBRARY

## SEPTIÈME TABLEAU

### MON NEZ
### (89 APRES J.-C.)

Cléopâtre. — JACQUELINE RICARD.

Entre Cléopâtre.

CLÉOPATRE, s'adressant à des personnages en coulisse. — Oh ! Monsieur et madame Petitrentier ne vous dérangez pas !... je me présenterai bien toute seule ! (Elle descend à l'avant-scène et s'adresse au public.) Cléopâtre, reine d'Egypte, 89 après Jésus-Christ.

(Air : *Le petit cousin.*)

I

C'est moi qui suis Cléopâtre,
A la vill' comme au théâtre
Connue surtout par le nez
Que mes parents m'ont donné.
Mon nez, comm' l'écrivit Pascal un jour,
Mon nez, si tu avais été plus court,
La fac' de ce monde eût été changée !
Quelle drôle d'idée !
Changée, ça doit être la vérité !
Mais si la fac' de ce mond' l'eût été,
Du coup la mienne eût été, songez-y,
Changée aussi.

II

Avec un nez minuscule
J'aurais eu, c'est ridicule,
Le profil d'une guenon
Ou bien de Simon' Simon.
Mon nez, si tu avais été plus court,
Personne ne m'aurait jamais fait la cour :
César dans mon plum' je n' l'aurais pas eu !
Antoin' non plus !
J' n'aurais pas inspiré Ray Ventura,
Mass'net, José-Maria de Hérédia,
C't affreux, Collin' m'ignorait aujourd'hui,
Jean Rieux aussi.

III

L' nez au milieu du visage
C'est ce qu'on voit davantage,
Ça peut changer l'expression
Et mêm' la situation.
Si l' nez d' bien des gens était différent
Vivian' Romanc' n'aurait p'têt' pas d' talent,
Mauriac aurait été mieux réussi,
Pierr' Dac aussi.
Si l' nez d' Cyrano eût été plus court
L'Aiglon n'aurait sans dout' jamais vu l' jour,
Edmond Rostand n'eût pas été connu,
Mauric' non plus.

IV

« La France a sauvé l'Europe »,
C'est le thèm' que développe
Dans un livre à sensation
Un ex-ministre en renom.
Si l' nez de l'auteur eût été plus long
Jamais il n'aurait pris par distraction
Ce titr' qui peut prêter à confusion,
Allons, voyons !
Jamais Paul Reynaud n'eût écrit ces mots :
« La France a sauvé l'Europe », c'est idiot !
Alors que tout l' mond' sait qu' la France a sauvé Paul Reynaud.

*Coda*

Mais ça, mon Dieu, p'têt' ça t'aurait déplu,
Mon nez d'vait êtr' de la longueur voulue
Pour que tout se pass' comm' tu l' désirais
(C'est ton secret).
Mon nez, ta longueur n'ayant pas bougé,
La fac' de ce monde n'a pas changé.
Sans dout' qu'au fond ça valait mieux ainsi.
Oh ! oui... bien mieux !
Mon nez, merci !

## HUITIÈME TABLEAU

### LES REMORDS DE SOPHOCLE
### (400 AVANT J.-C.)

Décor de DESHAYS, maquette de MICHELINE VIENOT.

| | |
|---|---|
| M. Sophocle. | PAUL COLLINE. |
| Mme Sophocle. | PAULINE CARTON. |
| Mlle Sophocle. | WANNY. |
| Ponocratos. | GUY DENANCY. |
| Un Admirateur. | GÉRARD DUFLOT. |
| Une Admiratrice. | CLAUDETTE DONALD. |

M. et Mme Petitrentier passent en costumes grecs de l'antiquité. Ils font le métier d'homme et femme sandwich et portent, fixés à leurs épaules, des panneaux publicitaires sur lesquels on lit : « Ville d'Athènes théâtre municipal. Saison 400 avant J.-C. Ce soir première représentation d'*Antigone*, de M. Sophocle. Dès qu'ils sont sortis le taps s'ouvre.

*Décor : le bureau de Sophocle, style dorique riche. Au fond, dans trois niches, trois statues de marbre qui ont ceci de particulier que les personnages qu'elles représentent sont vêtus de complets veston à la mode d'aujourd'hui. Comme mobilier : un bureau, un fauteuil derrière le bureau, une chaise et un guéridon, le tout du plus pur style munichois.*

Sophocle est à son bureau. Il paraît prostré. Madame Sophocle est au milieu de la scène. A sa portée, sur le guéridon, un petit bol dans lequel elle trempe un long pinceau pour se vernir les ongles.

Mme SOPHOCLE. — Alors, on n'y va pas !... on reste ici !... Ah ! je me la rappellerai l'année 400 avant Jésus-Christ... je me la rappellerai !... Non, je t'assure que tu es ridicule. Je n'arrive pas à comprendre pourquoi, ce soir, tu n'as pas voulu assister à la première d'*Antigone*... Tu serais un auteur débutant, je comprendrais encore, pour une raison de timidité... Mais toi, un auteur arrivé, toi, monsieur Sophocle !... Tu ne vas pas me dire que tu as le trac... Mais qu'est-ce que tu as ?... Ah ! écoute, tu vas parler... Que tu te moques du public de la première et de la critique, passe... mais moi, ta femme, moi, Mme Sophocle, j'ai droit, me semble-t-il, à quelques égards... Quand je pense que je me suis mise sur mon trente et un pour te faire honneur et que tu n'as même pas regardé ma robe !... Tu as vu comment j'étais coiffée ? Non, même pas ! Ah ! ce n'est pas Mme Euripide qui supporterait ça ! (Expression excédée de Sophocle.) Mais, enfin, ne fais pas cette tête ! (On frappe.) Tiens, on a frappé... Mais où vas-tu ?

SOPHOCLE, qui s'est levé. — Je ne veux voir personne !

Mme SOPHOCLE. — Mais...

SOPHOCLE. — Qu'on me foute la paix !...

Sophocle sort.

Mme Sophocle. — Oh ! (On refrappe.) Voilà... oilà... (Elle ouvre.) Tiens, M. Ponocratos !...

Ponocratos. — Ah ! madame. Est-ce que le aître est là ?

Mme Sophocle. — Non, il n'est pas...

Ponocratos. — Mais, madame, on m'envoie du héâtre pour lui dire qu'il faut qu'il vienne abso- ument pour assister à son triomphe !

Mme Sophocle. — Ça marche ?

Ponocratos. — Si ça marche ! Mais, jamais une ièce n'a marché comme celle-là. Le public est boule- ersé... Ah ! la scène entre Créon et Ismène, quelle motion !... Il y a eu six rappels après le quatrième cte. On va faire 3.000 tous les soirs avec ça !

Mme Sophocle. — Et comment le public a-t-il pris histoire des costumes ?

Ponocratos. — Oh ! ça l'a ravi... Pensez donc : oir des personnages de l'antiquité qu'on a l'habitude e voir avec des vestons, des redingotes classiques êtus avec des costumes d'aujourd'hui, des péplums, es toges, des clamides... Il a trouvé ça admirable... e vous le répète, c'est un triomphe, et je suis certain ue la prochaine pièce de Sophocle, que nous répé- ons en ce moment...

Mme Sophocle. — *Electre* ?

Ponocratos. — *Electre*, oui ! aura le même reten- ssement triomphal...

Mme Sophocle. — Eh bien, tant mieux.

Ponocratos. — Alors, vous êtes sûre, madame, ue le maître n'est pas là ?

Mme Sophocle. — Non... Il n'est pas... Atten- ez... Je vais voir... (Elle disparaît un instant. Voix de ophocle, en coulisse : « Qu'on me foute la paix ! » Pono- ratos sursaute. Mme Sophocle, rentrant.) La femme de hambre vient de me dire qu'il n'est pas encore ntré.

Ponocratos, regardant autour de lui. — Alors, c'est i que travaille le maître ? Je n'avais jamais encore u l'honneur de pénétrer dans son bureau... c'est... est très beau.

Mme Sophocle. — Oui, c'est original.

Ponocratos, montrant le bureau de travail. — C'est urieux, ce meuble.

Mme Sophocle. — Oui, Sophocle a beaucoup de oût pour l'antique. Il a trouvé ce mobilier chez un ntiquaire... Ça lui a coûté les yeux de la tête, du este... Ça remonte au XXe siècle après Jésus-Christ... oi, je ne m'y connais guère, mais il paraît que c'est n Lévitan authentique...

Ponocratos. — Fichtre !... Je vois, du reste, que maître a un culte pour...

Mme Sophocle. — ... les vieilleries.

Ponocratos, désignant les niches du fond. — Quelles ont ces statues ?... Il me semble reconnaître...

Mme Sophocle. — Mais, voyons, ce sont les grands uteurs du théâtre antique... Celui-ci, c'est Jean nouilh, le père de la tragédie. Vous connaissez ses hefs-d'œuvre ?

Ponocratos. — Oui, bien sûr... Je ne me rappelle as très bien les titres... J'ai appris ça à l'école... st-ce qu'il n'y a pas : *le Voyageur sans bagages*... *Rendez-vous de Senlis* ?

Mme Sophocle. — Si !

Ponocratos, montrant une autre statue. — Et celui-ci ?

Mme Sophocle. — Ça, c'est Cocteau.

Ponocratos. — Ah ! Jean Cocteau. Attendez... (Il herche.) *Les Parents terribles, les Mariés de la Tour Eiffel*...

Mme Sophocle, montrant la troisième statue. — Quant à celui-ci ?

Ponocratos. — Ah ! celui-ci, c'est le père du théâtre comique.

Mme Sophocle. — De Letraz !...

Ponocratos. — Ah ! Jean de Letraz ! (Il sourit en souvenir de tant de merveilles.) *Descendez, on vous demande !... Bichon*...

Mme Sophocle. — *Moumou !*

Ponocratos. — *Moumou !*... Enfin, tous ses chefs-d'œuvre...

Mme Sophocle. — Oui.

Ponocratos. — Et ces costumes, quelle pureté de lignes !... Il faut avouer que ça avait une autre allure que ces toges avec leurs plis, que ces affreux péplums d'aujourd'hui... Ah ! on savait s'habiller dans ce temps-là... (Coup de trompe en coulisse.) Mais je m'attarde... Madame, excusez-moi... je viens d'entendre la trompe annonçant la fin de l'entr'acte. Je ne voudrais pas rater le dernier acte. Vous voudrez bien dire au maître toute la joie qu'il nous ferait s'il voulait bien...

Mme Sophocle. — Soyez tranquille... dès qu'il sera là...

Ponocratos. — Au revoir, madame, et merci.

Mme Sophocle. — C'est moi qui vous remercie. (Sort Ponocratos. Mme Sophocle allant à la coulisse.) Tu peux revenir, il est parti. (Sophocle rentre, l'air encore plus accablé, et va s'asseoir à son bureau. Mme Sophocle le regarde avec attendrissement et vient s'asseoir sur le bras de son fauteuil. Elle lui passe la main dans les cheveux.) Mon pauvre chéri. Je vois bien que tu as quelque chose qui te ronge. Ne suis-je pas ta meilleure amie ? Dis-moi, tu sais que ça marche admirablement, ton *Antigone* ? qu'il y a eu six rappels après le quatre !... Alors ?

Sophocle. — Justement.

Mme Sophocle. — Quoi justement ? Tu n'es pas heureux et fier de ce succès ?

Sophocle. — Non.

Mme Sophocle. — Non ?

Sophocle. — Non... Ecoute, si tu veux tout savoir... *Antigone* n'est pas de moi.

Mme Sophocle. — Pas de toi ?

Sophocle. — Non.

Mme Sophocle. — Ce n'est pas toi l'auteur d'*Antigone* ? Qui est-ce alors ?

Sophocle, montrant la statue d'Anouilh. — Lui.

Mme Sophocle. — Anouilh ?

Sophocle. — Oui... j'ai pris l'idée, le sujet, les personnages d'*Antigone* dans les œuvres d'Anouilh.

Mme Sophocle, rassurée. — Et c'est pour ça que tu te fais cette bile-là ?... Mais tout le monde fait ça... Vois ton ami Esope, le fabuliste, il a pris toutes les fables de La Fontaine... et personne ne s'en est aperçu... Je t'avoue que, personnellement, j'ignorais qu'il y eût une *Antigone* d'Anouilh... Mais quoi ! ce sont les classiques... ce sont les sources... Qu'est-ce qu'a fait Aristophane ? Eh bien, il a tout pris à De Letraz. Il l'a un peu modifié... il l'a mis au goût du jour... comme toi, c'est ce que tu as fait en mettant les personnages d'*Antigone* en costumes modernes.

Sophocle. — Oui, ça, je dois dire que c'est ma grande trouvaille ; mais, enfin, il faut avouer que pour le reste...

Mme Sophocle. — Mais, comme tu es sot !

SOPHOCLE. — Si, si, si. Pour le reste, j'ai pillé Anouilh. C'est pour ça que j'ai des remords.

Mme SOPHOCLE. — Oh ! oh !

SOPHOCLE. — Il me semble entendre des voix... ici... dehors... partout... jusque dans mon sommeil. Des voix qui me poursuivent et qui me crient...

DES VOIX. — « Tu pilles Anouilh... tu pilles Anouilh... »

SOPHOCLE. — Tiens, tu les entends ?

Mme SOPHOCLE. — Qui ?

SOPHOCLE. — Les voix.

Mme SOPHOCLE. — Quelles voix ?

SOPHOCLE. — Mais les voix qui répètent : « Tu pilles Anouilh... »

Mme SOPHOCLE. — « Tu pilles Anouilh !... » Je n'entends rien du tout... Ah ! mon pauvre chéri, tu es fatigué, tu as trop travaillé.

SOPHOCLE. — Si, si, écoute... « Tu pilles Anouilh... » Et elles ne crient pas que ça, ces voix... Depuis que ma dernière pièce est en répétition...

Mme SOPHOCLE. — *Electre* ?

SOPHOCLE. — Oui, *Electre*... Eh bien, *Electre*... aussi... je l'ai prise dans un autre classique.

Mme SOPHOCLE. — Qui ?

SOPHOCLE. — O'Neil... Eh bien, maintenant, les voix me crient aussi...

LES VOIX. — « Tu pilles O'Neil... Tu pilles O'Neil... Tu pilles Anouilh... Tu pilles O'Neil... », etc.

Sophocle se met à rugir avec désespoir, comme pris d'une crise subite de delirium et finit par tomber à genoux devant la statue d'Anouilh en s'écriant :

SOPHOCLE. — Pardon, Anouilh, devant toi je m'agenouille...

Mme SOPHOCLE. — Oh ! calme-toi, Sophocle, calme-toi. Mais tu es fou, mais tu es complètement fou !

SOPHOCLE. — Oui, oui, je suis fou... fou... et, le plus fou... c'est que je pille et que je ne peux pas m'empêcher de piller... je ne peux pas voir dans les classiques un beau sujet sans immédiatement sauter dessus... c'est plus fort que moi, il faut que je le chipe.

Mme SOPHOCLE. — Oh ! tu parles comme un kleptomane.

SOPHOCLE. — Je suis un « Anouilhomane »... Un « O'Neillomane »...

Mme SOPHOCLE. — Mais, mon petit chéri, je te répète que tout ça est de l'usage courant... je t'assure... Tu crois que, s'il était à ta place, Anouilh se gênerait ?... Il ne s'en ferait pas, lui, et il aurait bien raison... Pense plutôt aux droits d'auteur que tu vas toucher... à tout le fric qui va rentrer ici... aux belles toilettes que ta petite femme va pouvoir se payer... Oh ! j'ai vu, hier, chez Chrysis et Chrysis... un pétase... un amour !... Trois cents drachmes... Alors, c'est fini ?... On ne pense plus à tout ça ?... Plus de vilains remords ?... On va faire un beau voyage, ça te changera les idées.

SOPHOCLE. — Non, non, non, non. Pas de déplacement pour l'instant. Ma place est ici. Il faut que je travaille.

Mme SOPHOCLE. — Encore ?... J'espère que tu ne vas pas te mettre à une nouvelle pièce ?

SOPHOCLE. — Si, justement.

Mme SOPHOCLE. — Où l'as-tu trouvée ?

SOPHOCLE. — Dans le tiroir du Lévitan... (Du tiroir il sort un livre.) Tiens, regarde, dans ce vieux man crit, il y a une idée formidable... ça m'a emball ça m'a tellement emballé que je sens que je vais piller encore.

Mme SOPHOCLE. — Qui est cet auteur ?

SOPHOCLE. — Un Anglais.

Mme SOPHOCLE. — Bah !... Quand un Grec p un Anglais, ça ne s'appelle plus du pillage, ça devi de la récupération... Qui est cet Anglais ?

SOPHOCLE, montrant la couverture du livre. — Shak peare.

Mme SOPHOCLE. — Ah ! oui, je vois ! (Lisa « *Hamlet*, de Shakespeare, traduction d'André Gi adaptation de Marcel Pagnol. » (A Sophocle :) bien, tu arrives en numéro 4, tu n'as pas besoin t'en faire !

Cris au dehors.

VOIX D'ADMIRATEURS. — Sophocle !... Sophocle ! Où est le maître du théâtre grec ? Où est-il ? Sophocle, que je t'embrasse...

Le bureau est envahi par les Admirateurs, amenés Ponocratos; ils portent des fleurs et des couron

LES ADMIRATEURS. — Ah ! le voilà... C'est lui ! Gloire à Sophocle... Gloire immortelle à Sophocle Viens, nous t'emmenons sabler l'hydromel chez Al biade... Viens, viens...

SOPHOCLE. — Non, non, merci, mes amis. Je su très touché, mais je reste ici.

LES ADMIRATEURS. — Oh !

SOPHOCLE. — Le travail m'attache à ce bureau.

PONOCRATOS. — Quoi ! Encore une nouvelle pièc

Mme SOPHOCLE. — Oui, nouvelle, vous pouvez dire... et d'une importance qui dépassera peut-êt tous ses ouvrages précédents... un sujet formidable et dont personne n'a jamais eu l'idée.

PONOCRATOS. — Le titre de cette pièce ?

Mme SOPHOCLE. — *Hamlet*.

LES ADMIRATEURS. — *Hamlet* ?

PONOCRATOS. — Le sujet ?

Sophocle leur fait signe de s'asseoir.

SOPHOCLE, à Mme Sophocle. — Tu as le manuscr souffle-moi.

Tous se penchent ou s'assoient autour de lui, figés p l'attention et la curiosité. Sophocle se renverse da son fauteuil, les yeux perdus.

Mme SOPHOCLE, soufflant. — Il était une fois da les brouillards d'Elseneur...

SOPHOCLE. — Il était une fois, dans les brouillard d'Elseneur...

LES ADMIRATEURS répétant à mi-voix. — D'Elseneu

Mme SOPHOCLE, soufflant. — Un prince de Dan mark... qui tuait les rats...

SOPHOCLE. — Un prince de Danemark qui tua les rats...

LES ADMIRATEURS. — Qui tuait les rats.

DES VOIX. — « Tu pilles Pagnol, tu pille Pagnol ! »

SOPHOCLE, à Mme Sophocle. — Tu pilles Pagnol, bo sang !

Mme SOPHOCLE, continuant de souffler. — ... et qu jouait au bilboquet avec des têtes de mort.

SOPHOCLE, aux Admirateurs. — Et qui jouait a bilboquet avec des têtes de mort... « Tu pilles c not tu pilles », répétait-il, tandis que le soir tom bait...

Cependant, coupant la parole au maître, le taps s'e refermé lentement.

## NEUVIÈME TABLEAU

### RADIOREPORTAGE (TEMPS MYTHOLOGIQUES)

Mercure. — Jacques Morel.
Hercule. — Hennery.

Devant le taps rentrent M. et M^me^ Petitrentier dans leurs costumes grecs. Ils chantent :

(Air : *Pigalle.*)

Ah ! Quel chemin fantastique
Tous deux nous avons r'broussé !
Dans les temps mythologiques
Nous voici soudain lancés.
Dominant l'antique Grèce
L'Olympe emplit le ciel bleu.
Dieux, demi-dieux et déesses
S'y promènent d'un air radieux.

*Refrain*

Zeus, Jupiter
Mars, Cérès, Déméter
Et Minerve aux yeux pers :
Olympe !
Archer galant
De Junon gentiment
Cupidon retroussant
La guimpe,
Echansonne qui sourit,
Hébé versant de l'ambroisie,
Apollon guignant de loin
Aphrodite qui émerge de son bain,
Ça a d' la gueule.
Les gens diront c' qu'ils veulent,
Dans le ciel il y a qu'un seul
Olympe !
C'est beau, c'est grand,
Mais pour arriver d'dans
Y a qu'un truc embêtant :
Ça grimpe !

M. Petitrentier. — Ces dieux, ces demi-dieux ont magnifiques !

M^me^ Petitrentier. — Ah ! moi, que veux-tu, j'ai un faible pour Hercule ! Ça, c'est un monsieur... Ses exploits, ses travaux...

M. Petitrentier. — A propos, il en prépare de nouveaux.

M^me^ Petitrentier. — Lesquels ?

M. Petitrentier. — Il est facile de le savoir. C'est aujourd'hui samedi. Il est 19 heures, c'est l'heure des émissions sportives.

M^me^ Petitrentier. — Ah ! les émissions sportives ! j'adore ça !... Rappelle-toi autrefois, quand nous étions vieux, les interviews de Georges Briquet.

M. Petitrentier. — Malheureusement, il ne laissait jamais parler les champions qu'il interviewait.

M^me^ Petitrentier. — C'est vrai !... Mais Georges Briquet parlait si bien !

M. Petitrentier. — A Radio-Olympe !

Le taps s'ouvre.

*Décor : tenture de velours gris. Pancarte portant ces mots : « Radio-Olympe ».*

En scène ! Mercure parle devant son caducée équipé en micro. A côté de lui se tient Hercule, l'air abruti.

Mercure. — Ici Radio-Olympe. Chaîne divine. Chers auditeurs, nous avons aujourd'hui dans notre studio le célèbre champion omni-sports, Hercule. C'est un magnifique athlète, dont la silhouette est populaire. Bien proportionné, joli garçon, il possède un excellent physique de stade... Vous connaissez les dernières performances d'Hercule... Ce que vous ignorez, c'est qu'après avoir étouffé le lion de Némée, tué l'hydre de Lerne et pris vivant le sanglier d'Erymanthe, Hercule va changer de spécialité et tenter de battre à la course la biche-aux-pieds-d'airain... Eh bien, Hercule est là près de moi, devant le micro. Je vais lui poser quelques questions... Dites-moi, Hercule, dans quelques semaines la saison de cross-country va commencer, le moment de s'y préparer est venu... Vous allez, naturellement, cesser de courir sur les pistes de stades... Cela va-t-il vous changer beaucoup ?

Il tourne le micro du côté d'Hercule.

Hercule. — Heu...

Mercure, reprenant le micro. — Bien entendu. Il y a en effet, comme vous le dites, mon cher Hercule, une énorme différence entre la foulée du stade et celle de la route... Et pour acquérir cette foulée particulière, une préparation spéciale vous est nécessaire... A combien estimez-vous sa durée ?... un mois ?... six semaines ?...

Hercule. — Ma foi, je...

Mercure, reprenant le micro. — Vous avez raison, il faut bien compter deux mois. D'ailleurs, ainsi que vous nous le faites si justement remarquer, tout est fonction de la température, par conséquent, de l'état du terrain... Et pour votre entraînement vous avez sans doute un circuit favori aux environs de la capitale ? le bois de Vincennes ? les bords de la Marne ?...

Hercule. — C'est-à-dire, je préfère...

Mercure, reprenant le micro. — Oui, vous préférez le circuit classique : Saint-Cyr, Rambouillet, Chevreuse, les dix-sept tournants... Votre choix est très judicieux, car ce circuit, comme vous l'indiquez, comporte suffisamment de plat et un assez gros pourcentage de côtes, pour habituer le coureur à toutes ces cassures de rythme, ces reprises de souffle, cet enroulement de la foulée que nécessite le profil d'une compétition routière... C'est très, très intéressant ce que vous nous dites là...

Hercule. — Dame, il faut bien que...

Mercure, reprenant le micro. — Permettez-moi de vous interrompre... Au point de vue alimentation, allez-vous suivre un régime particulier ?

Hercule. — En principe...

Mercure, reprenant le micro. — En principe, évidemment, une alimentation carnée et à base de vitamines. Pas de crudités. Du riz, des œufs, des fruits cuits. Peu de vin, pas d'alcool ni de tabac...

Hercule. — Tout de même...

Mercure, reprenant le micro. — Oui, tout de même, une cigarette, une seule, après le repas de midi... Par exemple, la nuit, repos absolu. Plus question de filature aux pieds de M^me^ Omphale...

Hercule, soupirant. — Ah !...

Mercure, reprenant le micro. — Oui, je sais, ce sera dur avec un tempérament comme le vôtre... Mais ainsi que vous le déclarez si noblement, aucune privation ne compte devant l'importance du record à battre !... Eh bien, mais, tout cela est très, très instructif... Et tous ces détails que vous voulez bien

nous donner éclairent, pour nos auditeurs, la vie privée d'un grand champion... Et maintenant, avant de terminer, mon cher Hercule, un mot sur votre future adversaire ? Que pensez-vous de la biche-aux-pieds-d'airain ?...

HERCULE. — Hou la !...

MERCURE, reprenant le micro. — Voilà ! voilà ce que je voulais vous faire dire. Et votre argumentation très serrée mais très objective le laisse entendre : la biche-aux-pieds-d'airain est un adversaire redoutable...

HERCULE. — C'est entendu... mais...

MERCURE, reprenant le micro. — Une seconde, Hercule... Permettez-moi de placer un mot... Elle est redoutable, c'est entendu, mais nous sommes heureux lorsque vous affirmez, comme vous venez de le faire, que dans votre forme actuelle, et avec votre grande classe, vous ne renoncez pas à inscrire, une fois de plus, votre nom au palmarès des grands classiques de l'année... C'est très bien parlé, on voit que vous avez l'habitude du micro... Merci, Hercule, au revoir et bonne chance ! (Hercule sort.) Mes chers auditeurs, vous avez pu constater que, contrairement à ce qu'affirment les méchantes langues, un radio-reporter qui connaît son métier n'a jamais empêché une vedette sportive d'exprimer spontanément sa façon de voir... Notre émission sportive est terminée. Merci de votre aimable attention et à samedi prochain. Ici Radio-Olympe. Chaîne divine.

LE TAPS SE REFERME

## DIXIÈME TABLEAU

### SOIR DE PREMIERE
### (A L'ORIGINE DES TEMPS)

Décor de DESHAYS, maquette de MICHELINE VIENOT.

| | |
|---|---|
| Adam. | ROBERT LE FORT. |
| Eve. | MIREILLE BARD. |
| L'Auteur. | PAUL COLLINE. |
| La Lune. | JACQUELINE RICARD. |
| Le Chef d'orchestre. | CLAUDE DESAILLY. |
| Le Régisseur. | JACQUES MOREL. |
| L'Europe. | ANDRÉE NICOLLE. |
| L'Aboyeur. | MARCEL ARNAL. |
| Le Coiffeur. | GÉRARD DUFLOT. |
| Le Vent. | MARCEL ROUZE. |
| L'Electricien. | JEAN-JACQUES LECOT. |
| L'Océan. | ANNIE DUMAS. |
| Le Sable. | ARNALINA. |
| Le Soleil. | HENNERY. |
| L'Amérique. | JACQUELINE VALOIS. |
| L'Afrique. | CLAUDETTE DONALD. |
| L'Asie. | IDA BRUNETT. |
| L'Océanie. | WANNY. |
| L'Habilleuse. | PAULINE CARTON. |
| Le Temps. | GUY DENANCY. |

*Tonnerre et éclairs.*

Devant le taps, M. et Mme Petitrentier paraissent en Adam et Ève, leur petit pot de lait à la main. Ils semblent fuir sous la menace de l'orage.

(Air : *Sur le fil.*)

ÈVE

P'tit rentier
Attendez-moi, dites,
P'tit rentier
N'allez pas si vite !
P'tit rentier (*bis*)
Attendez. (*bis*)

Parlé.

Pas si vite, Adam, attends-moi, Adam.

ADAM. — Maudits ! Maudits ! Nous sommes ma
dits.

EVE. — Bien oui, nous sommes maudits, c'est p
une raison pour aller si vite. Attends-moi.

ADAM. — Ah ! pourquoi as-tu commis le péc
originel ?

EVE. — Pourquoi « j'ai » commis ?... Eh bien, c
donc, il faut être deux pour ça... Tu es dans le cou
Zut, après tout, c'est bien fait pour ta pomme !...

ADAM. — Chassés du Paradis terrestre !... Ça
serait rien encore à côté de ce qui va nous pend
au nez dans la suite des siècles... Tu as entendu
qu'a dit le Créateur en nous chassant : « Pour vo
punir d'avoir commis le péché originel, je vo
condamne pour l'éternité à être deux petits re
tiers. »

EVE. — Je ne comprends pas ce qu'il a vou
dire, mais tu m'avoueras que le Créateur, il fait bi
des histoires pour pas grand chose... Dans le fon
veux-tu que je te dise la vérité, ce qui le rend furie
le Créateur, c'est pas nous, c'est sa pièce qui n'a p
marché.

ADAM. — Sa pièce ? Quelle pièce ?

EVE. — Eh bien, tu sais bien, la *Création d
monde*... Tu n'as pas lu les critiques ?... Il a eu u
presse épouvantable.

Soudain retentit la voix du Créateur.

VOIX DU CRÉATEUR. — Naturellement, ma piè
n'a pas marché, personne n'était content de so
rôle... Personne n'a voulu en fiche un coup... J'ava
fait un chef-d'œuvre... J'ai été trahi par l'interpr
tation... Je ne reconnais pas ma pièce... Je déclin
toute responsabilité !

ADAM. — Mais les hommes ? Les pauvres hommes

VOIX DU CRÉATEUR. — Tant pis pour eux, qu'i
se débrouillent !... Du reste, puisque votre revu
marche à l'envers, je vais vous y faire assister à l
création du monde... Vous allez voir cette pagaille

ADAM et EVE, annonçant. — La création du mond

Le taps s'ouvre.

*Décor : Envers d'une scène de music-hall. Envers
de décors. Au fond, le rideau de scène est baissé. Sur
la scène, un va-et-vient désordonné, une sorte d'affo
lement général crée l'atmosphère d'un plateau de
théâtre quelques minutes avant le lever du rideau.
A l'orchestre, des instruments s'accordent.*

Le Chef d'orchestre fait répéter la Lune.

(Air : *Les sapins.*

Dieu d'harmonie
Et de bonté
Par qui ce décor fut planté...

LA LUNE. — Non, moi la Lune, je ne peux pa
chanter ça.

LE CHEF D'ORCHESTRE. — Qu'est-ce que vou
voulez chanter ?

LA LUNE, fredonnant.

(Air : *Au clair de la lune.*

Tra la la la la, la la la la la...

LE RÉGISSEUR, bondissant sur la Lune. — Mais non
madame, vous chanterez « Dieu d'harmonie », comm
tout le monde.

LA LUNE. — Ben, j'vais l'apprendre.

LE RÉGISSEUR. — Mais non, madame, vous n'ave

pas le temps... On lève dans trois minutes... Quelle pagaille !

L'Europe, appelant. — Habilleuse !... Habilleuse !...

L'Aboyeur, appelant. — Coiffeur ?... Où est le Coiffeur ?... La Comète réclame le Coiffeur.

Le Coiffeur. — Ben, où est-elle cette Comète ?

Le Régisseur, tapant sur l'épaule du Vent. — Eh ben, le Vent ?

Le Vent. — Qu'est-ce qu'il y a ?

Le Régisseur. — C'est toi qui souffles.

Le Vent. — Alors ?

Le Régisseur. — Mets-toi dans le trou du souffleur.

Le Vent. — Bah ! j'ai le temps.

L'Aboyeur, hurlant. — Allons, mesdemoiselles, l'Afrique, l'Amérique, l'Asie, l'Océanie...

Diverses Voix, en coulisse. — Oui, oui, voilà !

L'Aboyeur. — Et l'Europe... Où est l'Europe ?

L'Europe. — Ben, je suis là, vous voyez bien ! (Elle part en criant.) Habilleuse...

L'Aboyeur. — Mais ne partez pas, mademoiselle, on va lever.

Le Coiffeur. — Ben, où est-elle cette Comète ?... Elle veut que je la coiffe...

Il s'éloigne.

Le Régisseur, à l'Aboyeur. — Ah ! vous voilà, vous... Alors, est-ce que la Terre est bien ronde ?

L'Aboyeur. — Un peu aplatie aux pôles.

Le Régisseur. — Ça va jeter un froid... Enfin, elle tourne ?

L'Aboyeur. — Oui.

Le Régisseur. — C'est le principal. (A l'Electricien :) Et vous l'Electricien ? Les Etoiles s'allument bien ?

L'Electricien. — Elles clignotent... Et puis, elles rouspètent parce qu'elles veulent pas qu'à l'affiche on les appelle « étoiles »... Elles veulent qu'on les appelle « stars »...

Le Régisseur, à l'Aboyeur. — A propos, est-ce que les affiches sont posées ?... J'ai pas eu le temps de les voir, elles sont bien ?

L'Aboyeur. — Pas mal... Mais pas commodes à composer.

Le Régisseur. — A cause ?

L'Aboyeur. — A cause de la Russie... Elle exige la vedette américaine.

Le Régisseur. — Ben, où est-elle la Russie ?

L'Aboyeur. — Elle se cache derrière le rideau de fer.

Le Régisseur. — Quelle pagaille !

L'Aboyeur. — C'est comme l'Equateur, y râle parce que son rôle n'est pas assez long... Il n'a qu'une ligne.

Le Régisseur. — Ah ! vous savez... l'Equateur !

Le Temps traverse la scène.

Le Régisseur. — Où sont les éléments ?

L'Aboyeur. — Au foyer, ils élèvent tous des revendications... Tiens, justement voici l'Océan.

Le Régisseur. — Qu'est-ce qu'il y a, l'Océan ? vous revendiquez ?

L'Océan. — Parfaitement ! Je ne veux faire que trois marées par semaine.

Le Sable, arrivant derrière l'Océan. — Il a raison, et si on lui refuse, moi, le Sable, je me mets en grève.

La Lune. — Et moi aussi, je revendique.

Le Régisseur. — Qu'est-ce que vous voulez encore, la Lune ?

La Lune. — Je ne veux pas changer de quartier tous les quinze jours.

Le Régisseur. — Quelle pagaille !... (Au Soleil qui entre.) Et vous, le Soleil, vous n'avez pas quelque chose à demander ?

Le Soleil. — Si, la journée de huit heures.

Le Régisseur. — Ah ! voici l'auteur. Voici monsieur Jéhovah.

L'Auteur, entrant. — Bonjour, mes enfants.

Le Régisseur. — Ah ! monsieur l'Auteur, quelle pagaille !

L'Auteur. — Qu'est-ce qu'il y a qui ne va pas ?

Le Régisseur. — Y en a pas un qui est content de son rôle, tout le monde rouspète.

L'Auteur. — Ah ! écoutez, mes petits enfants, si au lieu de prières vous n'élevez que des revendications je ne suis plus Jéhovah... Je suis Jouhauvah... Où sont les cinq parties du Monde ?

L'Aboyeur, appelant. — Les cinq parties du Monde !

Les cinq parties du Monde, qui viennent d'entrer. — Ben, voilà, on est là.

L'Auteur. — Ah ! avancez que je vous voie... L'Afrique... Bon... L'Asie... un peu trop jaune, mais ça passera... Ah ! l'Amérique... Et votre chapeau, mademoiselle, où est votre chapeau ?

L'Amérique. — Les autres continents n'en ont pas.

L'Auteur. — Mais, vous, mon petit, vous n'êtes pas encore découverte. Remettez votre chapeau... L'Océanie... très bien... Et l'Europe ? (Apercevant l'Europe.) Oh ! là, là, là, là, là, là !

L'Europe, pleurnichant. — Monsieur l'Auteur regardez comme je suis ficelée.

L'Auteur. — Oh ! la la la la la... C'est une catastrophe !...

L'Europe. — Et puis, regardez comme je suis placée... Entre l'Asie et l'Amérique...

L'Auteur. — Ah ! çà, mon enfant, débrouillez-vous... Dans les meilleures pièces, il y a toujours des rôles sacrifiés. (Arrivent Adam et Eve.) Qu'est-ce que c'est que ces deux-là ?

Adam. — Le premier homme.

Eve. — La première femme.

L'Auteur. — Ah ! oui... les fous ?... Dans le square !

Entre l'Habilleuse.

Tous. — Ah ! enfin, voilà l'habilleuse !

Le Régisseur. — Ben, où étiez-vous, madame ?... Y a une heure qu'on vous cherche.

L'Habilleuse. — Dans la salle... Je me suis endormie pendant la dernière répétition.

Le Régisseur. — Dans la salle ?... C'est pas votre place !

L'Auteur. — Vous étiez dans la salle ?

L'Habilleuse. — Oui.

L'Auteur. — Alors, qu'est-ce que vous pensez de la pièce ?

L'Habilleuse. — Ben, j'me suis endormie... Mais, dans l'ensemble, ça ne marche pas mal.

L'Auteur. — Mais, enfin, cette *Création du monde*, vous croyez à un succès ?

L'Habilleuse. — Oh ! certainement !... Pas un triomphe... mais, enfin, un gentil succès... Avec ça vous ferez au moins mille neuf cent quarante-sept représentations.

L'AUTEUR. — Mille neuf cent quarante-sept ?

L'HABILLEUSE. — Mille neuf cent quarante-sept... mille neuf cent quarante-huit... Peut-être un peu plus... Mais deux mille ça sera bien le bout du monde.

L'AUTEUR. — Ah ! quel dommage qu'on n'ait pas eu vingt-quatre heures de plus !... Mais le sixième jour s'achève... Demain, c'est le repos hebdomadaire... Il faut passer. (Le Temps traverse la scène.) Qu'est-ce que c'est que ce type qui passe sans arrêt ?...

Personne ne répond.

L'ABOYEUR, qui est sorti, rentrant. — Monsieur l'Auteur...

L'AUTEUR. — Qu'est-ce qu'il y a encore ?

L'ABOYEUR. — Y a en bas trois messieurs qui prétendent qu'en un rien de temps ils pourraient mettre au point la présentation du spectacle.

L'AUTEUR. — Trois messieurs ?

L'ABOYEUR. — Ils m'ont dit de vous remettre leurs cartes, que vous comprendriez. Ils disent qu'ils sont spécialistes dans la mise en scène.

L'AUTEUR, lisant les trois cartes. — Baty, Dullin, Jouvet. Ah ! oui... Il est bien tard... Mais, enfin, on pourrait peut-être...

L'ABOYEUR. — Seulement, ils ont mis une condition.

L'AUTEUR. — Laquelle ?

L'ABOYEUR. — Ils veulent signer la *Création du monde* avec vous.

L'AUTEUR. — Ah ! ça, jamais de la vie... C'est moi qui ai tout fait... C'est moi le producer... La pièce sera peut-être un four... Je m'en balance... je signerai seul... Alors, tout le monde y est ? Tout est prêt ?

TOUT LE MONDE. — Oui, oui.

L'HABILLEUSE, chantonnant.

Ah ! si tout marchait à l'envers,
Peut-être qu'on rigolerait sur terre.

L'ABOYEUR, hurlant. — Silence !

L'AUTEUR. — Dans les cintres ? Prêts ?

UNE VOIX, d'en haut crie. — Oui, prêts !

Le Temps traverse la scène.

L'AUTEUR, montrant le Temps, au Régisseur. — Mais qu'est-ce que c'est que ce type qui passe sans arrêt ?

LE RÉGISSEUR. — C'est le Temps.

L'AUTEUR. — Il a l'air de s'en fiche.

LE RÉGISSEUR. — Ben oui, il passe, il n'a que ç à faire.

LE TEMPS, se retournant. — Ecoutez, si vous n'êt pas contents... je vous rends mon sablier.

L'AUTEUR. — Non ! non !... passez ! passez faites comme chez vous ! Vite, vite, mes petit enfants... Allez tous prendre vos places. Vite, vit

Sortent en courant le Soleil, la Lune et le Souffleur.

LE RÉGISSEUR. — Je vais frapper les trois coups

L'AUTEUR. — Oui, mais, avant, je vous dis à tous Bon courage !

L'HABILLEUSE. — Et moi, monsieur l'Auteur, j ne vous dirai qu'un mot, celui qu'on dit toujours e pareille circonstance... je vous dis...

Sa bouche articule à l'oreille de l'Auteur le mot m..

L'AUTEUR. — Le ciel vous entende !

Le Régisseur frappe les trois coups. Le rideau du fon s'ouvre découvrant un décor représentant le ciel. A centre le Globe terrestre, en haut à droite le Soleil à gauche la Lune, etc.

*Couplet final*

(*Musique de Guy Lafarge et Darry Cowl.*)

L'AUTEUR

Appuyez l'rideau et donnez les lumières
Pour montrer un peu comme c'est beau derrière.

Au public.

Mais c'est terminé, public, évidemment,
Puisqu'on finit par le commenc'ment.

TOUS, au public.

Bonsoir, bonsoir, bonsoir.
Reviens nous voir,
Te distrair' fut notre espoir.
Aussi daigne en sortant
Si t'es content
Applaudir cett' revue « *Couleurs du Temps* »,
Couleur de notr' désir
De t' fair' plaisir,
De réveiller ton sourire,
De t'apporter en ces jours ténébreux
Un peu de ciel bleu !

RIDEAU

*Non, jamais le peuple américain*
*N'oubliera ce que fut le 6 juin 1780...*

(ACTE PREMIER, 12e TABLEAU.)

*In the dancing*
*Hurrah for machtagouina...*
(ACTE PREMIER, 11e TABLEAU.)

*... Nos derniers espoirs sont dans les mains des hommes de science* (ACTE II, 3e TABLEAU.)

*... Une petite bourgeoise en costume de la Révolution* (ACTE PREMIER, 10e TABLEAU.)

" Finale " du 2e ACTE.

" Elle et Lui " (Acte Premier, 5e Tableau.)

Flambeau et Napoléon
(Acte Premier, 7e Tableau.)

Gontran et Mme de Brigneul (Acte Premier, 6e Tableau.)

L'Interprète et le Général
(Acte Premier, 12e Tableau.)

La Belle Ferronnière et François Ier (Acte II, 3e Tableau.)

Mercure et Hercule (Acte II, 9e Tableau.)

*(Suite de la page 2 couverture.)*

jamais à tirer sa saveur de la passion ou du parti pris. Au contraire : Roger-A. Priouret, auscultant la jeune République, quatrième de nom, sinon de fait, s'est délibérément établi dans la situation de l'homme de laboratoire qui accumule des observations, les classe et constitue une fiche provisoire. Comme il l'a justement indiqué par son titre, il se place avec nous devant ce phénomène neuf dans l'histoire politique française : le règne de la prédominance des partis au lieu de la rivalité des hommes politiques. Son dessein impliquait une étude claire, aussi « dégagée » que possible de ces forces nouvelles saisies dans l'exercice de leurs pouvoirs encore jeunes et souvent tâtonnants.

*La République des partis* y réussit à merveille. Roger-A. Priouret est parvenu à conjuguer les talents du journaliste d'actualité avec ceux du philosophe politique. Son livre requiert l'attention et le sérieux que l'on apporte à la lecture d'un essai loyal, en même temps qu'il passionne et entraîne l'esprit le plus rétif.

Tous les fervents de Guillaume Apollinaire, tous ceux qui sont venus enfin à l'admirable poésie d'*Alcools* marqueront d'une pierre blanche le mois de décembre 1947. Alors que l'on croyait limitée à deux livres la production d'Apollinaire, voici que nous sont enfin révélés ceux qu'il écrivit à une femme follement aimée : Lou, et dont l'existence était seulement connue de quelques initiés.

Certes, il y a, si j'ose dire, à boire et à manger dans *Ombre de mon amour* (Cailler, édit.), et l'écrivain lyrique de *Calligrammes* était, de lui-même, assez bon juge pour reprendre seulement dans les recueils qu'il eut le temps de rassembler avant sa mort, en 1918, les meilleurs de ses poèmes. Ceux qu'il écrivait pour Lou l'étaient au courant de la plume et envoyés à leur destinataire tels quels. Le miracle du génie poétique n'en reste pas moins que les plus difficiles des admirateurs peuvent encore trouver une magnifique provende dans *Ombre de mon amour*.

Parmi les caractéristiques nationales des littératures, le privilège accordé à certains sujets vient souvent au premier rang. Les romanciers slaves ont longtemps exploité le fonds de commerce qui leur était fourni par les sinuosités psychologiques et l'ambivalence des sentiments de leurs compatriotes. On n'imagine guère un livre scandinave sans une « aura » de légende, une référence aux « sagas ». Les courses de taureaux, histoires « de sang, de volupté et de mort », continuent sans doute d'alimenter les curiosités espagnoles. Ce phénomène si universel a probablement la plus simple des explications. Et il n'est même pas besoin d'évoquer l'ombre de Taine pour trouver, à juste titre, que la littérature est à la fois miroir et reflet d'une réalité. (Toutes les déformations étant permises, cela va sans dire.)

Comment en serait-il autrement aux U. S. A. ? Et le problème des relations entre populations noires et blanches étant l'un des plus douloureux dans certains Etats américains, pourquoi s'étonnerait-on de la persistance avec laquelle certains romanciers de là-bas en font leur sujet de prédilection ? Que ces meurtres atroces soient pris comme toile de fond ou comme péripétie principale, les récits de lynchage abondent donc dans cette production romanesque. Toute considération morale mise à part, il faut avouer qu'ils constituent un thème tragique par excellence, c'est-à-dire propre à tous les développements romanesques imaginables.

Il a été utilisé à plusieurs reprises par Erskine Caldwell, dont les lecteurs français n'ont pas oublié la gouaille féroce, le mélange d'humour et de pitié qui faisaient les principales qualités de *La Route au tabac* et du *Petit Arpent du Bon Dieu*.

*Bagarre en juillet* (Gallimard, édit.) ne décevra pas ces premiers admirateurs. Au centre d'un drame dont les résonances éthiques et sociales serrent le cœur, un écrivain a rarement réussi à placer un personnage aussi haut en couleur et aussi humainement loufoque que le shérif Jeff Mc Curtain : malgré les devoirs de sa charge celui-ci abandonne à son sort un pauvre Noir qui doit être lynché pour un crime dont il est innocent, mais il sauve la vie à un de ses prisonniers de prédilection, Noir lui aussi, qui s'était évadé...

Il est banal, hélas ! de remarquer aujourd'hui que les U. S. A. n'ont pas encore réussi à se débarrasser de cette plaie du racisme. Mais l'on sait moins que la haine irraisonnée dont certains Blancs — dans les Etats du Sud surtout — poursuivent les Noirs en Amérique est parfois égalée par d'autres formes de racisme. Il est arrivé souvent que les Israélites, s'ils n'ont pas eu à souffrir comme en Europe au temps où Hitler régnait, n'en aient pas moins été les victimes d'un antisémitisme virulent.

Dans la mesure où, comme je le disais plus haut, la littérature reflète la vie, on en trouvera une illustration romanesque dans le livre que Mme Yvonne Desvignes vient de traduire pour les Editions de Minuit. *Focus*, d'Arthur Miller (ne pas confondre avec l'auteur à scandale des divers *Tropique*), raconte l'histoire d'un Américain moyen que des particularités de physique et de nom placent, alors qu'il était tout prêt à entrer dans le clan des antisémites forcenés, justement parmi leurs victimes. On s'en doute, le drame aura un puissant ressort psychologique : l'erreur.

Tout en finesses et en notations excellentes, *Focus*, bien que manquant souvent de nerf, est à lire et à méditer.

*Je m'appelle Zulmé-Sophie-Néomaie de Saint-Ange. J'ai vingt ans et je meurs. Ce n'est pas l'avis de tante Zabeth, qui me trouve le teint trop frais pour une pulmonique et le corsage trop généreux pour être marquée d'un destin fatal...*

Ces lignes par lesquelles débute le prologue de *Zulmé* (Laffont, édit.) donnent sur-le-champ la mesure du plaisir que l'on prendra à la lecture du nouveau roman d'Yves Gandon. Plaisir malicieux, s'il en fut. *Zulmé* se présente, en effet, comme le premier volet d'une « Chronique de la sensibilité française ». Depuis *Usage de faux*, ces pastiches très réussis, et *Le Démon du style*, ces essais que couronna le Grand Prix de la Critique, Gandon n'a jamais caché où ses goûts de romancier le portaient.

Habile jusqu'à l'étourdissement à s'assimiler les modes d'une époque, sachant fort bien se soumettre aux exigences du genre romanesque, Yves Gandon possédait au départ toutes les qualités que son dessein de conteur requérait. De ce point de vue, l'on peut dire que *Zulmé* atteint à une quasi-perfection : un contemporain de M. de Chateaubriand eût fait beaucoup moins bien, faute d'expérience.

Le lecteur de 1948 est peut-être plus exigeant que son prédécesseur du siècle dernier. S'il parvenait à « y croire », peut-être serait-il comblé. On me permettra de faire à l'auteur de *Zulmé* l'amical reproche de ne pas toujours me mettre dans cet état de grâce passionnel où l'on accepte pour argent comptant les « baisers donnés avec emportement » et « les joues mouillées de larmes ».

# CONSERVEZ ET COLLECTIONNEZ

*France*
# ILLUSTRATION
## LITTÉRAIRE ET THÉATRALE

avec

**une reliure mobile ACLÉ** Brevetée FRANCE et ÉTRANGER

spécialement conçue à cet effet

Modèle pour une année . . . . . **273 fr.**

**Clefs de montage,** utilisables pour plusieurs reliures, la paire . . . . . **24 fr.**

(Ces prix s'entendent livraison à nos bureaux)

FRAIS D'ENVOI A DOMICILE (FRANCE)

Pour une reliure. . . . . **80 fr.**

CONDITIONS (SUIVANT TARIF POSTAL) POUR QUANTITÉS ET POUR L'ÉTRANGER



Le Directeur-Gérant : GEORGES OUDARD.

Société Nationale des Entreprises de Presse. — Imp. de Bobigny.
Dépôt légal 1er trimestre 1948. — Imprimeur no 54.